LE MONDE

GRÉCO-SLAVE.

LES ALBANAIS.[1]

I.

Sur la limite occidentale du monde gréco-slave, il existe un peuple qui, toujours sous les armes, forme au sein des provinces ottomanes une véritable caste de guerriers, non moins redoutable et plus libre que les castes militaires de l'Asie centrale. Ce peuple, qui a de tout temps exercé une influence prépondérante dans l'empire, fournit encore à la Turquie les meilleures et presque les seules troupes qui lui restent. Cette tribu de soldats, ce sont les *Albanais*, littéralement les *Blancs*, ou, selon le vrai sens de l'expression orientale, les *hommes indépendans*. Leur nationalité, d'origine mystérieuse, remonte jus-

(1) Voyez les livraisons des 1er février et 15 juin.

qu'au temps des Pélages, et les races grecques et slaves ont sans doute trouvé dans l'Albanie leur berceau commun. En effet, le peuple des *Blancs* s'étendait autrefois sur la plus grande partie de la presqu'île gréco-slave, où son séjour est attesté par les noms albanais de plusieurs villes et bourgades qu'habitent aujourd'hui les Serbes ou les Hellènes. On trouve même encore sur plusieurs points de la Bulgarie, de la Macédoine et de la Bosnie, d'anciens villages où les Albanais sont mêlés aux *Tsintsars* (Slaves hellénisés). Bien que répandue sur un si vaste territoire, la race albanaise diminue visiblement, et on ne pourrait guère aujourd'hui compter plus d'un million et demi de véritables Albanais sur cette terre qui, il y a quarante ans, sous Ali de Janina, en nourrissait encore deux millions.

Plus voisine de l'Europe civilisée que la plupart des autres contrées de l'Orient, puisqu'elle n'est séparée de l'Italie que par un canal étroit, l'Albanie devrait recevoir de l'Occident une influence bienfaisante, et cependant c'est la partie de l'empire turc qui renferme le plus d'élémens de barbarie. D'où vient ce phénomène? Quelques-uns en croiront voir la raison dans cet attachement au système de tribus et de clans, qui s'est montré plus opiniâtre en Albanie que dans les autres provinces ottomanes. On aurait tort d'attribuer à cette cause la barbarie des Albanais : cette barbarie a pour principe, non pas simplement la vie de tribu, mais la vie de tribu guerrière, l'esprit inquiet des *ortas* ou des hordes. L'obstination de ce peuple à garder, même au sein de la paix, les mœurs militaires, a entravé chez lui tout développement social. Ne pouvant porter la guerre au dehors, il a, comme l'Arabe des déserts, réagi contre lui-même : il s'est décimé de plus en plus par de petits combats entre familles qui ont ouvert dans ses rangs de larges brèches où s'infiltrent les populations voisines; et, en se multipliant, ces invasions inaperçues ont par degrés soumis l'Albanie à deux influences étrangères, l'une slave, l'autre hellénique, qui se disputent maintenant cette terre d'anarchie.

La race albanaise se désigne elle-même par deux noms généraux : le nom de *Mirdites*, dérivé du persan *mardaïtes* (brave), s'applique aujourd'hui à la partie la plus noble de la population, et semble, comme les mots *germain*, *slave*, *franc*, avoir été dans l'origine un titre d'honneur; le nom de *Chkipetars* (habitans des rochers) désigne le peuple en général.

Hippocrate a parfaitement caractérisé les Albanais lorsqu'il a dit : « Tous ceux qui habitent un pays montueux, inégal, pourvu

d'eau et soumis à des variations fréquentes dans les saisons, doivent être naturellement d'une haute stature, très propres à l'exercice, pleins de courage, et d'un caractère sauvage et féroce. » On peut ajouter, pour désigner plus particulièrement l'Albanais, qu'il a les yeux petits, le regard droit et fixe, les sourcils minces, le nez effilé, la tête allongée, le front aplati, le cou très long, la poitrine énormément bombée, le reste du corps maigre et nerveux. Doué d'une prodigieuse souplesse de muscles, il porte dans sa démarche et ses attitudes l'air un peu théâtral d'un athlète de l'antiquité. Quoique plein d'esprit naturel, il n'a qu'une médiocre aptitude aux travaux de l'intelligence; il est avant tout soldat. Suisse de l'Orient, il vend son sang à toutes les bannières, et sert avec une égale fidélité tous les maîtres. On le trouve parmi les gardes du pape et au palais de Naples, comme aux sérails de Bagdad, du Caire, de Maroc, et dans les salles des boyards moldo-valaques.

Chaque année, des enrôlemens volontaires ont lieu dans les Albanies. Tout habitant riche a le droit de se faire *boulouk-bachi* ou capitaine; il engage des hommes moyennant une somme débattue avec eux, puis il emmène cette bande d'aventuriers, qui est devenue sa famille d'adoption, et avec laquelle il va piller au loin ou se mettre au service des princes et des pachas étrangers. Les *pères adoptifs* de ces bandes partagent tout, fatigues et plaisirs, avec leurs enfans, dont ils ne se distinguent que par quelques armes plus riches et leur costume de brocard d'or et d'argent. La paie des *boures* (braves) qui composent ces petites familles militaires est ordinairement de sept à neuf francs par mois, sans la nourriture. Enclins au pillage, c'est aux paysans qu'ils enlèvent ordinairement le peu de vivres nécessaires à leur table frugale. En guerre, leur avidité est sans bornes; ils tombent sur tout vaincu en criant : *Aspra! aspra! i xilon, xilon, kai xilon* (de l'argent! de l'argent! ou voilà des coups, des coups!). Ils savent, dans le combat, tirer parti des moindres dispositions du sol; ils connaissent par instinct tous les stratagèmes de la guerre de partisans, excellent à tromper l'ennemi par de fausses marches, à le prendre au dépourvu par des attaques soudaines, à couvrir avec peu de monde une immense étendue de terrain en établissant un réseau de petits postes qui tous communiquent ensemble au moyen d'éclaireurs infatigables. Quand ils dressent leurs embuscades, ils placent souvent leurs bonnets et leurs manteaux dans une direction tout opposée à celle où ils se cachent eux-mêmes. Couchés à plat-ventre, ou blottis derrière des arbres, ils ajustent leur ennemi avec une sûreté de coup

d'œil étonnante. Le prennent-ils vivant, il devient esclave; tombe-t-il mort, sa tête, coupée et salée, est emportée par les vainqueurs et plantée sur une lance dans leurs villages. Cette coutume est pratiquée même par les *boures* catholiques.

Les Albanais qui ne s'enrôlent pas militairement ne manquent guère de faire chaque année quelque tournée vagabonde, comme tailleurs, maçons ou faucheurs; l'hiver, ils reviennent dans leurs foyers avec l'argent amassé. Cette existence errante et toujours en dehors de la société des femmes entraîne les Albanais, plus qu'aucun autre peuple de l'Europe, aux vices honteux que provoque ce genre de vie. Cependant ils ont de la franchise, tiennent la promesse donnée, et savent faire à leur ennemi une guerre ouverte. Les penchans vicieux des Albanais ne résistent pas d'ailleurs à l'influence du mariage, et la sévérité de leurs mœurs conjugales est très grande; ceux même d'entr'eux qui professent l'islamisme n'ont qu'une seule épouse. La prostitution, dans ce pays, est presque inconnue, et la femme qui serait surprise en faute périrait massacrée avec l'homme qu'elle aurait séduit. Malgré cette rigidité de principes, l'Albanais connaît peu les tourmens de la jalousie; il laisse sa compagne circuler partout sans voile. Comme chez toutes les races guerrières, les femmes sont ici méprisées et accablées de travaux. Elles arrosent la terre de leurs sueurs, et quelquefois même combattent dans les *faïdas* avec leurs époux. Ces énergiques créatures mériteraient un meilleur sort; car à une beauté souvent admirable, et que la vieillesse même ne parvient pas toujours à flétrir, elles joignent toutes les vertus domestiques.

Chaque maison, dans cet étrange pays, est comme un petit fort garni de meurtrières qui lui servent en même temps de fenêtres. Bâties en argile, ces demeures sont toujours isolées, et, autant que possible, élevées sur un monticule où l'on n'arrive que par un escalier qui, le plus souvent, aboutit à une échelle, seul moyen de s'introduire dans ces nids de vautours. Les appartemens sont à peu près sans meubles et quelquefois sans portes; la fumée n'a pour s'échapper d'autre issue qu'un trou dans le plafond. Les fenêtres ne sont jamais garnies de vitres; seulement, l'hiver, on les clot avec du papier. Les sérails des principaux beys sont seuls un peu plus ornés; peints à l'extérieur de couleurs éclatantes, ils offrent à l'intérieur une profusion d'arabesques, de marines, de dessins d'architecture orientale, de scènes de chasse et de paysages souvent assez gracieux, exécutés par des rayas grecs.

La magnificence du costume albanais est pour ainsi dire prover-

biale; ce n'est pourtant, au fond, qu'une variante du costume grec. Leur justaucorps étincelant de boutons dorés et de broderies en soie de toutes couleurs descend du cou jusqu'à la ceinture; il dessine admirablement leur taille et tous leurs mouvemens. Les deux manches, le plus souvent ouvertes et détachées des bras, flottent comme deux ailes derrière les épaules. Mais ce qui caractérise avant tout l'enfant des *phis* (clans) albanais, c'est le *phistan*, qui rappelle le *kilt* des anciens Celtes et la jupe courte des soldats romains. Le phistan ou la *foustanelle* se compose de cent vingt-deux morceaux de toile, coupés en biais et très larges aux extrémités inférieures, où ils forment des plis innombrables. Longue de près de deux pieds, cette espèce de tunique, ornée d'un feston de soie brodé à jour, se serre autour des hanches avec une coulisse; elle prête à la démarche un caractère de légèreté et de force qui frappe l'étranger (1). On doit avouer, à la honte des guerriers albanais, que les foustanelles blanches et propres sont rares; un brave se vante de n'en avoir qu'une, et de la porter sans jamais en changer jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux; il croit montrer par là qu'il dédaigne la mollesse et le luxe. Les Albanais se rasent la tête comme les Turcs, avec cette seule différence qu'ils laissent flotter par derrière, dans toute sa longueur, une touffe de cheveux qu'ils ne coupent jamais. La coiffure ordinaire est le *fez* rouge; les ulémas se réservent le turban ainsi que le droit de porter la barbe; les autres Albanais ne laissent croître que leurs moustaches. La coiffure des femmes ne diffère de celle des hommes que par les pièces de monnaie dont elle est ornée, et par les tresses abondantes qui s'en échappent de tous côtés. La chaussure des guerriers est une espèce de guêtre en drap, garnie d'agrafes et de galons de soie, et imitée du cothurne antique; elle descend du genou jusqu'au pied, qui est recouvert tantôt d'un soulier de maroquin rouge, tantôt d'un simple morceau de cuir non tanné, attaché comme une sandale autour de la jambe avec des cordons. Les Albanais n'ont d'autre lit que la terre, sur laquelle ils étendent une natte en feuilles de palmier ou quelque riche tapis rapporté du pillage d'une ville asiatique; ils dorment tout habillés, après s'être fait un oreiller de leur *abas*, manteau en poil de chèvre ou simplement en peau de mouton. Ils ne sont pas plus délicats pour la nourriture que pour le coucher. En voyage, ils ne font qu'un seul repas; dans leurs foyers, une soupe de riz

(1) Malgré son ampleur, un beau phistan ne se vend guère que 15 francs. Il est très utile au voyageur de prendre le phistan en Albanie.

ou de farine de maïs délayée avec du lait leur suffit. Seulement, aux jours de fête, paraissent le *yahhni*, ragoût de viande cuite avec des pois secs, le *pilaw* turc et le *kotché* (grand rôti), consistant en une chèvre ou un mouton servi entier, sur un plateau de bois de chêne, aux *boures* rangés en cercle, qui le dépècent avec leurs poignards, et l'ont bientôt dévoré, sans avoir besoin de fourchettes. Comme chez les Bosniaques, le banquet se termine par des morceaux de miel mêlés de crême. Malgré leur apparence barbare, ces fêtes ne sont pas sans grandeur. L'Européen s'étonne de cette franche gaieté qui n'exclut pas des manières dignes : il contemple ces files de domestiques, debout, les mains croisées sur la poitrine, — les serviettes brodées d'or qui se déroulent d'un convive à l'autre, — les vastes coupes de cristal enrichies de pierreries, qui circulent au milieu des toasts, — les aiguières de vermeil, contenant l'eau chaude que les jeunes femmes, après le repas, versent sur les mains et la tête des conviés, — enfin les danses mimiques exécutées devant l'assemblée. Tout rappelle au voyageur les mœurs antiques, tout concourt à le charmer. Cependant sa joie fait bientôt place à une pitié douloureuse, quand il voit le père de famille rassembler avec un superstitieux respect les omoplates du mouton immolé, et les présenter à la lumière du soleil pour y lire, comme un aruspice, les destinées de sa race.

Ces repas sont souvent accompagnés de chants. Chaque clan a son barde, qui est d'ordinaire quelque vieillard de la famille; le barde chante à ses petits neveux les exploits de leurs ancêtres et ceux du chef actuel de la tribu, hauts faits trop souvent souillés de cruautés et de perfidies atroces aux yeux d'un homme civilisé, mais qui, dans les idées de ce peuple, n'ont rien de déshonorant. Ces chants, divisés par couplets, sont en quelque sorte psalmodiés sur un air monotone, interrompu, à intervalles réglés, par des cris perçans. Leur *brokovalas*, marche militaire que chantaient déjà les compagnons de Skanderbeg en allant au combat, et qui remonte peut-être jusqu'à Pyrrhus, est d'un effet réellement terrible.

Le genre de vie des Albanais les rend nécessairement robustes, insensibles aux intempéries des climats comme à toutes les vicissitudes des saisons. La crise qui termine leur existence est presque toujours la seule maladie qu'ils aient à traverser dans leur vie; aussi dédaignent-ils souverainement les médecins. Il y a pour tout le pays une dizaine au plus de docteurs grecs, élèves des écoles de Pise, de Vienne et de Paris. Quant à la chirurgie, elle est complètement abandonnée aux sorciers, qui, au moyen de leurs onguens et de

quelques prières cabalistiques, prétendent guérir toutes les blessures. La pépinière principale de ces *kaloiatri*, chirurgiens populaires, est le district du Zagori, dans la chaîne du Pinde; là se sont conservées mille pratiques traditionnelles dont les effets, il faut l'avouer, sont quelquefois merveilleux. Les *kaloiatri* savent, avec leurs simples, faire disparaître les traces les plus horribles du sabre; ce qu'il y a d'étrange, c'est que dans ce cas ils ne permettent aux blessés d'autre breuvage que l'eau-de-vie, afin, disent-ils, de tenir les chairs vives et d'éviter la gangrène. Les maladies chroniques sont moins soignées; on se borne souvent à porter ceux qui en sont atteints à l'église du village, où le *papas* récite sur eux des prières; si leur état est trop grave pour permettre le transport, on se borne à envoyer leurs habits au saint lieu. Parfois les musulmans eux-mêmes ont recours à ces pieuses pratiques. Pendant leur grossesse, les femmes ne changent rien à leurs occupations habituelles; elles accouchent quelquefois au milieu même de leurs travaux champêtres; alors, mettant le nouveau-né dans leur giron, elles se hâtent de rentrer au logis et de s'aliter, quoiqu'elles ne souffrent point; c'est une loi que l'accouchée reste invisible pendant quelques jours. Durant sept nuits, tous les voisins viennent faire tapage autour de sa demeure pour l'empêcher de dormir, elle et son enfant, dans la crainte des mauvais charmes que les démons pourraient jeter sur leur sommeil. Les malades furieux ou les *possédés* ne sont traités que par les moines, qui les mettent aux fers et les frappent de verges jusqu'à ce qu'ils aient confessé tous les noms des diables qui sont entrés en eux; ces noms sont ensuite écrits, avec des anathèmes, sur des morceaux de papier qu'on livre aux flammes.

On ne saurait énumérer les mille superstitions des Albanais. Le prêtre maudit solennellement les insectes des champs, conjure la grêle, éloigne les orages. On trouve souvent, le long des routes, les arbres garnis de pierres à l'intersection de leurs branches : ce sont des *ex-voto* que les gens du peuple, durant leurs voyages, suspendent ainsi dans l'espoir que les génies des forêts, touchés de cette offrande, délivreront leurs membres de la lassitude qui les accable. On voit aussi fréquemment, au-dessus des fontaines, une niche vide qui semble attendre une statue; celui qui vient se désaltérer à la source dépose dans la niche une fleur, un caillou, une branche verte, quelques poils de sa barbe, comme don et hommage au bon génie (*kalodaimon*) du désert. L'Albanais a surtout peur du *mauvais œil*. Dès qu'il croit avoir été frappé d'un de ces regards maudits, il a soin de

toucher du fer et de tirer un coup de pistolet, sans quoi il s'égarerait infailliblement sur sa route, trébucherait au bord des abîmes, et tomberait dans les fondrières où croupissent les *vroko-laks*, esprits vampires et buveurs de sang. Bien différent des *voud-kod-laks* du peuple serbe, qui sont seulement des hommes morts ou vivans dont un démon rôdeur et homicide s'est momentanément emparé, le *vroko-lak* est un esprit indestructible; il sort parfois de terre, sous la forme d'un serpent noir, pour aller piquer les hommes qui font la sieste couchés sur l'herbe; la plus grande imprécation est de jurer par ce serpent. Quand l'Albanais part pour un long voyage, sa femme lui coud dans ses habits quelques fragmens de ses propres vêtemens, et reste elle-même environnée des objets les plus chers à son époux; sans cesse elle consulte ces objets pour en tirer des présages. Elle s'abandonne aux plus vives angoisses, si les chiens aboient la nuit sans motif apparent, car elle croit qu'ils répondent aux soupirs de leur maître, fait prisonnier en ce moment, et peut-être massacré dans les sables de Tunis ou de Palmyre. Toutes ces superstitions s'expliquent par la barbarie des Albanais beaucoup mieux que par leur éducation orientale. L'influence de l'Orient se fait peut-être moins sentir dans leurs usages que celle de l'ancienne Europe. Rien n'est plus contraire, par exemple, aux idées du pieux Orient que la chasse, et cet exercice, si cher au baron germanique, est cependant le plaisir favori de l'Albanais. La patrie des Mirdites est le seul pays turc de mœurs assez peu orientales pour que, du temps d'Ali-Pacha, on y pût voir sans horreur des combats d'animaux.

Ce peuple ne connaît guère que la vie pastorale; il dédaigne l'exercice des métiers. Les jeunes gens errent avec leurs troupeaux dans les montagnes, pendant que les beys, ou chefs des petits clans, occupent les *palankes*. L'habitant de la Haute-Albanie cultive cependant des vignobles, et celui de l'Épire des plants d'oliviers; ils coupent aussi les chênes de leurs forêts et les transportent vers la côte, où ils les vendent aux commissaires de marine autrichiens et anglais. Les Albanais hellénisés de certaines villes, comme ceux de Janina, s'adonnent au contraire exclusivement aux métiers; ce sont les artistes de la Turquie d'Europe; ils en parcourent toutes les provinces, et souvent on y voit leurs confréries errantes, pareilles à ces Prières boiteuses d'Homère qui suivent les traces de l'Injure, entreprendre de reconstruire les villes que leurs compatriotes, les pâtres guerriers, ont détruites.

Chaque famille nombreuse a son écusson, et chaque tribu sa ban-

nière, qu'elle confie à ses enfans lorsqu'ils partent en troupes pour des expéditions lointaines. L'équipement de ces bandes, toujours irrégulières, consiste en un coutelas ou *handchar* à manche orné, s'il se peut, d'argent ou de nacre de perle, en deux ou trois pistolets fort longs, à poignée de cuivre très aiguë, et en un fusil ordinairement damasquiné. Les armes les plus recherchées sont la carabine, appelée *djeferdan*, et le grand fusil albanais, dit *arnaoutka*, du poids de douze livres, dont trente anneaux soutiennent le canon, qui porte à trois cents pas de distance. Les Albanais, ignorent l'usage des baïonnettes, et se servent pour les pistolets des mêmes cartouches que pour les fusils. Les chefs revêtent encore quelquefois le riche *toké* du moyen-âge, cuirasse bosniaque à mailles d'argent ou de vermeil, avec des espèces d'ailes aux épaules; mais les plaques métalliques dont ces cuirasses d'apparat se composent sont si minces, qu'elles pareraient à peine un coup de sabre. Pour se préserver des blessures, chaque guerrier a surtout confiance dans des amulettes qu'il ne quitte jamais, et qui souvent se transmettent de père en fils.

Heureux et fiers de vivre dans les camps, ces hommes y puisent une vigueur nouvelle : sur dix mille Albanais allant au combat, on ne trouverait pas trente malades. Mais, si le temps de leur engagement expire tandis qu'ils sont loin de leur pays, on ne retiendrait pas facilement sous le drapeau les orgueilleux Chkipetars. Cet orgueil national leur fait mépriser profondément les Turcs : *Osmanlis einai kalos dia to tchorba*, — l'Osmanli n'est bon qu'au plat, disent-ils. A plus forte raison dédaignent-ils l'Européen; ils n'ont foi que dans leur propre race ou dans ceux qui se sont faits les fils adoptifs de leurs tribus.

L'organisation sociale des Albanais ne peut guère se définir d'une manière précise, car elle renferme presque toutes les formes de gouvernement, sans qu'une seule y soit prépondérante. En réalité, le peuple albanais est l'unique association d'hommes vivant actuellement en Europe comme vivaient nos pères au temps de l'anarchie féodale et des courses normandes. L'autorité civile n'étant fondée que sur le droit du sabre, tout chef de guerre devient juge en temps de paix, et revêt, quelque jeune qu'il soit, le caractère religieux d'un vieillard, d'un patriarche antique. Il est suivi à l'église, comme au camp, avec le plus entier dévouement par tous les membres de sa tribu, qu'il est en retour obligé de traiter comme ses propres enfans. Le clan albanais s'appelle *phar* ou *djeta*, mots dérivés l'un du grec, l'autre du slavon, et qui signifient le foyer ou la famille. Partout où

ce peuple a vécu en contact direct avec l'Européen, comme dans les îles ci-devant vénitiennes et dans le royaume de Naples, qui renferme de nombreuses colonies albanaises, les *phars* ont pris peu à peu les formes féodales; mais dans l'Albanie intérieure ils ont conservé le caractère démocratique inhérent à toutes ces populations.

Par un esprit de famille trop exclusif, les Albanais se sont, pour ainsi dire, parqués en une foule de petits foyers ou phars. Chacun de ces groupes, occupant sa *koula* (tour fortifiée), croit, à l'abri de ses créneaux, pouvoir défier les autres, et, par un amour exagéré de la famille, refuse d'accorder justice aux phars voisins qu'un de ses membres a lésés. Ainsi l'excès de liberté et de puissance de la famille rend nécessaire la justice privée : dès-lors un seul meurtre en amène souvent des centaines, commis par représailles. Ces *faïdas* domestiques s'appellent *tcheta*, mot tatare encore usité chez les Turcomans de l'Anatolie pour désigner l'attaque des caravanes marchandes (1). L'embuscade dressée pendant la *tcheta* prend le nom de *tchak*. Ce qui se passe actuellement en Algérie, entre les tribus amies de la France et les tribus ennemies, peut donner une idée des razzias d'Albanie, de l'Hertsegovine et du Monténégro. Les phars en guerre s'enlèvent leurs troupeaux, détruisent leurs maisons, déracinent leurs arbres fruitiers; on n'épargne que les églises et les femmes. Au milieu des plus furieuses tchetas, la femme reste sacrée et peut circuler librement d'un village à l'autre.

Deux Albanais de clans différens ne s'abordent guère qu'en se demandant : *Koum phis?* de quel feu ou de quelle race? et ils prononcent ces mots la main posée sur leurs pistolets, chacun pensant que peut-être la tribu de l'inconnu doit une tête à la sienne. Toute la morale sociale de ces peuples repose sur la terrible maxime : *Ko ne se osveti, on ne se posveti*, — qui ne se venge pas ne se sanctifie pas, — c'est-à-dire sera damné pour avoir encouragé par sa lâcheté la violence des autres. C'est le plus proche parent de la victime qui est tenu de la venger; si de deux frères l'un tue son père, le devoir de l'autre est d'immoler aux mânes paternels son propre frère; s'il ne le fait pas, son fils le remplace dans l'accomplissement de la vengeance, et ainsi de suite jusqu'au dernier rejeton de la race. Au lit de mort, un vieillard énumère les têtes moissonnées dans son clan, et recommande *pieusement* à ses fils les vengeances qu'ils auront à poursuivre. Quand le phar attaqué est très considérable, on voit

(1) En vieux ilirien, *chteta* signifie pillage, et *chtetovati* aller en maraude.

quelquefois plusieurs centaines d'hommes se ruer les uns contre les autres. Il y a aussi des tchetas nationales dirigées contre les provinces voisines, la Bosnie, la Macédoine, le Monténégro. Une tcheta complète de ce dernier genre se compose d'au moins trois mille braves qui, formant trois corps, vont fièrement et en plein jour donner l'assaut à une forteresse ennemie. Les habitans, s'ils n'ont pu s'embusquer dans quelque défilé hors de leur ville, pour fusiller l'assaillant au passage, se barricadent chez eux, et attendent l'arrivée de leurs confédérés. Les tchetas se font souvent par mer chez les Albanais des côtes, par exemple chez ceux du golfe de Volo, si redoutés des Grecs thessaliens, et chez ceux de l'Acrocéraunie. Effleurant l'onde avec une effrayante rapidité, leurs tartanes (barques à voiles latines), qui cachent leur destination sous les doux noms de *biches, colombes, chevrettes*, dérobent à toute poursuite les plus cruels forbans de la Méditerranée. D'autres tchetas ont pour unique but le pillage aux frontières; on les appelle du nom mélancolique de corvée (*kourbeta*), et on plaint ceux qui y vont, à peu près comme dans les états romains le peuple sympathise avec les *poveri brigandi*.

Les tchetas sont soumises d'ailleurs, comme les *faïdas* de la chevalerie féodale, à de nombreuses restrictions d'honneur : ainsi, durant les vendanges, les semailles et autres travaux champêtres, on ne peut s'attaquer dans les champs; ce n'est qu'au village qu'on se fusille, et même quand le vaincu crie : *Nu vras* (ne tue pas), son adversaire doit aussitôt abdiquer toute sa fureur. S'il arrive qu'un voyageur soit surpris au milieu de ces mêlées, on interrompt le feu à son approche, ou l'escorte même. Dans le cas d'attaque d'un ennemi étranger, tous ces faïdas cessent spontanément; enfin, dès qu'un phar plus faible est menacé par son rival d'une destruction entière, les phars voisins s'unissent et forcent le vainqueur à souscrire la paix.

Les traités entre phars se concluent par l'intermédiaire des *pliaks* ou vieillards; ils s'assemblent d'ordinaire au nombre de douze ou de vingt-quatre, et se rangeant, assis en cercle, sur un monticule, ils forment ce qu'on appelle le *krveno kolo* (la ronde du sang), présidée par le papas du phar qui demande vengeance. Les cloches du village sonnent, les femmes arrivent dans leurs plus riches atours, des prières solennelles sont récitées devant l'église pavoisée de drapeaux. Douze mères du phar offenseur, tenant au sein leurs nourrissons, gémissent prosternées aux pieds de l'offensé. Pendant ce temps, les juges du kolo débattent la *krvina*, prix du sang. Toutes les blessures, tous les morts sont minutieusement comptés et taxés à un

prix qui rappelle les amendes pour meurtre du vieux code germanique et franc, et les premières lois russes dites *pravda russkaia*. Il faut enfin que l'offenseur paraisse, ayant suspendue au cou l'arme de l'offense; il se traîne sur les genoux jusqu'au papas, qui lui ôte cette arme et la jette au loin; les parens de l'offensé s'en saisissent et la brisent. Le chef de la famille trépigne, pleure, regarde le ciel, et à l'offenseur suppliant qui embrasse ses genoux il répond : Mon ame n'est pas prête. Quand il est enfin résigné à pardonner, il relève son rival en fondant en larmes, le presse sur son sein, et va se jeter avec lui dans les bras du papas réconciliateur. Une paix éternelle est jurée par les deux phars, qui deviennent d'autant plus amis, disent-ils, que *leur sang s'est mêlé;* l'offensé est choisi pour parrain du premier enfant qui naîtra dans le phar offenseur. Ce dernier donne un splendide repas, où des moutons, quelquefois même des bœufs entiers, sont servis au milieu des danses; puis, avant de prendre congé de l'assemblée, l'offensé remet à son rival une partie, souvent la totalité du prix de la rançon.

On conçoit qu'un tel état social rende impossible en Albanie toute administration régulière; aussi la Porte s'y montre-t-elle depuis long-temps l'ennemie la plus acharnée de la vie de clan. Ce qu'elle poursuit surtout par le cordon comme par le glaive, ce sont les clans féodalement organisés avec des chefs ou beys héréditaires. La presque totalité des beyliks est aujourd'hui supprimée; il n'en reste plus que d'insignifians, tels que ceux de Kastoria, d'Antivari, et quelques autres; mais des milliers de beys dépossédés de leurs châteaux vivent avec leurs cliens dans les montagnes, et, quoique réduits à garder les moutons, ils n'ont pas cessé de se croire souverains. Aussitôt que l'un d'eux est parvenu à réunir une bande de guerriers assez imposante, il place des sentinelles à l'entrée de ses pâturages et des gorges calcaires qui protègent sa bande, puis il se proclame de nouveau indépendant. Dès-lors son clan est regardé comme un champ d'asile; quiconque y entre, en fuyant des maîtres, est embrassé comme frère, reçoit, sous le nom d'*ouskok*, une hutte et un troupeau, et veille comme garde avancée. Ces petits clans sont-ils dispersés par le *nizam* impérial, les guerriers qui ne veulent pas cesser de vivre en *Albanais* ou en *hommes blancs* et libres, passent chez les *noirs* émancipés, c'est-à-dire dans le Monténégro, qui garantit à tous, musulmans et chrétiens, une existence domestique inviolable.

Telle est la vie intérieure des Albanais; ceux qui ont passé aux

mœurs helléniques jouissent seuls d'une organisation sociale supérieure à l'état de clan; seuls ils ont l'idée de la *cité*, qui prépare aux idées de *patrie*. Toutefois cette cité ou commune offre encore plus d'une trace des mœurs patriarcales : ses gardes civiques ou *armatoles* ont, il est vrai, des *kephalades* (capitaines) élus par tous; mais l'évêque y remplace le père de famille, et y prononce presque en juge absolu, comme l'indique son titre de *despote*. Ainsi, dans la cité, au lieu d'être, comme dans le clan, un parc de bergers, le champ d'asile est un sanctuaire.

De même qu'autrefois les tribus grecques se divisaient en quatre confédérations avec quatre dialectes, éolien, ionien, attique et dorien, de même le peuple entier des Chkipetars se divise en quatre groupes de tribus, qui ont donné leurs noms aux quatre Albanies. On trouve déjà ces quatre groupes mentionnés dans Arrien, Pline et Strabon, comme autant de peuplades scythiques venues du Caucase sous le nom de *Gogs* ou *Mardaïtes*, de *Lesghisdans* ou *Toxides*, de *Iapyges* et de *Chamis*. De ces quatre groupes primitifs sont sortis les *Toskes*, les *Japes*, les *Djames* et les *Djègues*. Cette dernière confédération est scindée en deux branches, l'une musulmane du rite *sunni*, l'autre chrétienne du rite catholique latin. Les Djègues chrétiens prennent particulièrement le titre de Mirdites, et c'est la portion la la plus vivace, la plus jeune, du peuple albanais.

Les Djègues occupent toute l'Albanie rouge et septentrionale, qui s'étend de Skadar (Scutari) jusqu'à Prisren, et d'Elbassan jusqu'aux sources de la Boïana. Les Djègues mahométans sont groupés autour du visir de Skadar, le long de la Boïana, et sur la côte, à Antivari, Dulcigno, Croïa, Alessio, Tirana, Durazzo, d'où ils s'étendent dans l'intérieur des terres jusque vers Scoumbi et le lac d'Ocrida. Plus tranquilles et plus sociables que les autres Albanais, les Djègues musulmans sont honorés par les Turcs même du noble titre d'Osmanlis. En guerre, ils attaquent l'ennemi avec une impétuosité formidable. Tandis que les autres Albanais ne combattent bien qu'à pied et en tirailleurs, les Djègues combattent surtout à cheval, savent marcher en lignes serrées et manient admirablement leurs longues lances. Malgré ces belles qualités militaires, les tribus des Djègues musulmans sont les plus soumises et les plus pressurées de toutes celles de la confédération. Aucun de ces Albanais mahométans ne prétend au nom de Mirdite. Il n'en est pas de même des Djègues montagnards ou *Malisors*, qui sont chrétiens pour la plupart et bien plus portés à l'indépendance. Derrière leurs rochers, ceux-ci pourraient

défier tout oppresseur, s'ils n'étaient pour leur malheur mêlés à des musulmans. Ceux des phars *malisors* qui possèdent les hauts monts jusqu'à Djakova et à Prisren sont les plus mortels ennemis de la race serbe; leur bonheur est de conduire des tchetas vers la Serbie. Néanmoins ces phars ont adopté presque entièrement les mœurs des Serbes, si bien qu'on ne les distingue de ceux-ci que par leur blanche foustanelle, qui tranche pittoresquement sur la couleur rouge de leur chlamide ou *képé*. Ce manteau de voyage est surmonté d'un capuchon aigu destiné à préserver de la pluie. Les chrétiens seuls portent des *képés* de laine noire très courts et en forme de pèlerine, ce qui donne à ces montagnards une ressemblance de plus avec les chevaliers des croisades. Leur *flokota* (tunique légère et sans manches pour les travaux champêtres) est le *gouniats* des Slaves du Monténégro. Le bonnet rouge à échancrure relevée des deux côtés, pour contenir l'argent et les cartouches, et déjà porté par les soldats de Skanderbeg, si l'on en croit les anciennes peintures, est également commun aux Monténégrins et aux Djègues malisors. Quant aux femmes de ces tribus, on pourrait les prendre pour de véritables slavones : leur chevelure, tantôt divisée en trois tresses, avec des guirlandes de fleurs et de piastres, comme en Bosnie, tantôt rattachée avec de longues épingles à tête ovoïde, comme sur le Danube, leurs colliers en verroterie, leurs bracelets et leurs ceintures de métal, leurs chemises ornées de houppes de soie, tout rappelle le frais costume des filles du Balkan. Peut-être trouverait-on plus de caprice dans leur toilette que dans celle des Slavones. Un marché de denrées à Skadar semble une mascarade, tant les costumes de femmes y sont variés. La plus étrange de toutes ces toilettes est celle des belles de certains phars, qui se suspendent autour du corps quatre tabliers et les laissent flotter dans leur marche au gré du vent.

Le plus respecté d'entre les phars malisors est celui des *Klementi*, pasteurs du rite latin, maîtres de la triple source du Zem et des petites villes de Niktcha, Seotsi et Voukoli. L'évêque catholique des Klementi réside à Saba ou Sarda, l'ancienne Ardes, dont on voit encore des ruines. A cette tribu paraît se rattacher la glorieuse famille princière des Albani, qui, s'étant réfugiée à Rome au XVIe siècle, donna à l'Italie tant de cardinaux, au monde le pape Clément XI, et aux arts la merveilleuse villa Albani, immortalisée par Winkelmann, et dont les chefs-d'œuvre antiques, maintenant dispersés, ornent les principaux musées de l'Europe. Le puissant phar des Klementi avait été formé, à l'instigation de Venise, par des missionnaires

latins, qui avaient su réunir autour de leur sainte bannière les *ous-koks* et les vagabonds de ces montagnes. En 1740, la tribu reçut un coup funeste par l'émigration de plusieurs milliers de ses membres, qui suivirent le patriarche serbe, Arsenius Ioannovitj, dans la Syrmie hongroise. Ces émigrans bâtirent près de Mitrovitsa les gros villages de Ninkintse et de Herkovtse, dans lesquels ils ont conservé jusqu'à ce jour sans altération leur rite et leurs mœurs au milieu des Serbes, leurs voisins et amis. Moins prudens que ces derniers, les Klementi d'Albanie, poussés par les conseils fanatiques de leurs missionnaires italiens, ont fait, ligués avec les Turcs, une guerre cruelle aux *schismatiques* du Monténégro, et ils en recueillent maintenant les tristes fruits.

Aussi indépendans que les Klementi et plus fortement organisés, les Djègues catholiques des vastes plaines connues spécialement sous le nom de *Mirdita* sont renommés dans toute l'Albanie pour leur loyauté et leur bravoure, comme aussi pour la longue portée de leurs énormes carabines. Les phars mirdites sont ceux qui ont conservé le plus de traces des mœurs primitives; c'est au point que la plupart des Mirdites ne connaissent pas encore l'usage des chemises. Leur naïveté se peint dans tous leurs actes : incapables de dissimuler, ils déclarent franchement leurs haines comme leurs amitiés; très doux dans leurs relations habituelles, bien que sombres et taciturnes, ils ont le défaut de ne pouvoir pardonner. Leurs vengeances sont implacables; mais, dans tout autre cas, leur charité est telle, qu'une famille mirdite ne tombe jamais dans l'indigence sans être aussitôt secourue et relevée par ses voisins. Le renégat français Ibrahim-Effendi assure avoir eu souvent occasion d'admirer la tenue morale et l'humanité des troupes mirdites dans l'armée d'Ali-Pacha. Le philhellène Urquhart, au contraire, en 1832, les regardait comme les plus stupides, les plus grossiers des Albanais, sans doute parce que ce sont les moins hellénisés. Essentiellement laboureurs, ils ne saisissent les armes qu'à regret; quoique privés de toute industrie, ceux des côtes, afin d'écouler les produits de l'intérieur, entretiennent néanmoins quelques agens sur les places de Trieste, de Venise et de Livourne. Ces voyageurs de commerce, revenus aux bords du Drin, donnent à leurs compatriotes les seules notions que ce peuple ait de l'Europe. Étrangères aux plaisirs qui amollissent, les femmes des Mirdites savent au besoin combattre et braver la mort; dès l'âge de seize ans, elles marchent avec des pistolets à leur ceinture, escortées de dogues terribles, descendans des antiques et fidèles molosses de l'Épire.

Quand on les voit, sveltes et fières, traverser ainsi leurs vastes forêts, on se rappelle la chaste Diane, et l'on ne doute pas qu'elles ne fussent capables de punir, aussi bien que l'antique déesse, la témérité d'un nouvel Actéon.

Les Mirdites du sud, comme ceux du nord, suivent le rite latin mêlé de cérémonies grecques; leur clergé végète dans une telle ignorance, que beaucoup de prêtres ne savent pas lire; aussi les moines franciscains envoyés par le pape, ou pour mieux dire par l'Autriche, exercent-ils une autorité suprême sur tous ces chapelains de famille et ces curés laboureurs réduits à vivre du travail de leurs mains. Le nombre des Mirdites du sud est évalué à 70,000, divisés en trois phars, qui comptent douze mille guerriers. C'est de leur sang que naquit, à Ak-Seraï, le terrible George Castriote ou Skanderbeg qu'ils chantent toujours sous le nom de *dragon d'Albanie*. Depuis 1595, époque où le fils de ce héros émigra en Italie, le pays, dans sa partie méridionale, est gouverné simultanément par l'évêque ou abbé mitré d'Oroch ou Orocher, et par une dynastie militaire du nom de *Doda*. Le chef ou l'aîné de cette famille, résidant à Oroch, est d'ordinaire reconnu prince par tous les Mirdites méridionaux, qui, en centralisant ainsi le pouvoir, parviennent à se rendre formidables. Plus nombreux encore, les Mirdites septentrionaux sont cependant moins puissans, car ils vivent moins unis et se partagent entre différens chefs électifs.

Au midi de la confédération des Djègues ou Albanais rouges habite celle des Toskes, qui furent long-temps les seuls *Albanes* ou blancs; ils occupent le territoire des *Partheni* (Albanais primitifs). Ces districts calcaires et stériles peuvent à peine fournir de l'herbage aux troupeaux que les pâtres toskes, étrangers à toute agriculture, sont forcés d'échanger contre les blés de leurs voisins. Cependant, auprès du Djègue morne et trapu, le Toske brille par sa taille svelte, son élégance et la vivacité de son esprit; parmi les guerriers albanais, il n'en est point dont l'extérieur annonce plus de jactance. Les yeux du Toske étincellent de finesse, mais leur direction oblique révèle la fausseté qui fait le fond de leur caractère. Les Toskes, en effet, passent avec raison pour les plus perfides des Albanais.

Les phars chrétiens de ces tribus sont schismatiques grecs, et les phars musulmans sont du rite *chiite*, ou de la secte d'Ali et des Persans, par conséquent très opposés aux Turcs, qui sont sunnites et ont en horreur tous les partisans d'Ali. Les chrétiens occupent Mou-

saché, Tomoritsa, Argenik et d'autres places insignifiantes; les villes principales appartiennent aux musulmans. Une ramification très importante de ces derniers se trouve rejetée vers le nord, et porte plus particulièrement que le reste des Albanais le nom d'*Arnaoutes*. Ces Albanais bâtards, recrutés par des ouskoks de Bulgarie, couvrent les monts de Pristina jusqu'à Kalkandel, et désolent souvent la Macédoine; naguère ils remplissaient la milice algérienne, et leurs chefs ont plus d'une fois détrôné les deys. — Tels sont les Toskes, dont le fameux Ali de Janina offre la plus haute personnification historique.

La troisième confédération, celle des *Liapes*, *Lapes* ou *Japides*, contraste avec les autres par sa dégradation extérieure et morale. Laids et rabougris, les Liapes occupent les rochers acrocérauniens, le long de l'Adriatique, entre les districts des Djames et ceux des Toskes. Leur barbarie est telle, qu'Ibrahim-Effendi assure qu'on ne trouve parmi eux pas un ouléma, pas un derviche, pas même un individu sachant lire. On n'a pu encore, jusqu'à ce jour, les empêcher de tromper par des feux nocturnes les pilotes européens pour les attirer au milieu des brisans, s'emparer de la cargaison des navires, et dépouiller les naufragés. Ils sont irrésistiblement portés au vol, qui est leur gagne-pain habituel. Errant dans toute l'Albanie, ils excellent à dérober les moutons pendant la nuit, en assoupissant les chiens de garde au moyen de gâteaux imprégnés d'opium, et en coupant avec les dents la trachée-artère du mouton qu'ils enlèvent, afin qu'il ne puisse bêler. Les Liapes semblent descendre des anciens *Chaones*, sauvages qui, suivant les poètes grecs, se nourrissaient de glands. Mais il faut observer que le gland doux que mangent encore les habitans de la Liapourie, en le délayant dans du lait, n'est guère inférieur au fruit du châtaignier, avec lequel plusieurs tribus albanaises, aussi bien que les Corses, font leur pain. Les Liapes maritimes vivent aussi de pêche; ils nagent comme des poissons. Leurs femmes même passent dans l'eau la moitié de leur vie; une peau noire et huileuse, un sein flasque, un ventre énorme, décèlent chez elles une existence tout animale. La férocité albanaise se trouve comprimée en partie chez ces tribus par leur extrême stupidité, qui fait ressortir d'autant plus le désordre de leurs mœurs. Les Liapes semblent ignorer la sainteté du mariage, et on voit les musulmans épouser des chrétiennes sans chercher à les convertir, car ils ignorent eux-mêmes jusqu'aux prières les plus élémentaires du Koran. Les autres Albanais ont pour les Liapes un tel mépris, que leur nom même est un terme d'injure;

il semble que ce soient d'anciens *noirs* ou esclaves échappés aux mains des *blancs*.

La quatrième confédération, celle des *Djames* ou *Djamides*, semble le résultat d'émigrations successives des Chkipetars parmi les Hellènes. Cette confédération dut être originairement médiatrice entre les Grecs et les anciens Albanais. Son territoire, resserré entre le district grec de Janina et la côte également grecque qui s'étend d'Arta aux défilés souliotes, offre un labyrinthe de monticules d'une admirable fertilité et d'une défense facile. Les Djamides sont pour la plupart mahométans sunnites. On distingue dans ce groupe les phars des *Massarakiens* et des *Aïdonites*, riverains de l'Achéron et habitans de l'Aïdonie, ancien royaume de Pluton. Les Djames formaient naguère la plus industrieuse, la plus éclairée, la plus riche des quatre confédérations, et ne portaient pas moins d'enthousiasme que leurs compatriotes dans la défense de leur liberté. Malheureusement le luxe d'Europe les envahit et les dépouilla de leurs vertus natives; ils sont devenus soupçonneux, avides, inhospitaliers, et le voyageur ne trouve qu'avec peine à se loger dans leurs villages. Le Djame est, sous ce rapport, l'opposé du Djègue, qui s'élance au-devant de l'étranger et l'adopte pour *vla* (frère) dès qu'il a mangé avec lui le pain et le sel, risquant même au besoin sa vie pour son hôte.

Telles sont les diverses populations des quatre Albanies. Quant aux colonies étrangères, bulgares, iliriennes (1), valaques, qui sont venues vivre au milieu des indigènes, elles n'ont pu se fondre avec eux; elles ont gardé leur idiome, leur costume et leurs usages. Les hommes seuls, dans ces colonies, connaissent la langue *chkipetare*, que les femmes, gardiennes du foyer, n'ont aucun besoin d'apprendre. Ainsi chaque race reste fidèle à son sang, ainsi la vie de tribu, cet élément de toute société orientale, atteint en Albanie le plus haut degré d'intensité qu'elle puisse offrir hors du système des castes.

II.

L'Albanie est divisée en quatre provinces, appelées la Djegarie ou Mirdita, la Toskarie ou Mousaché, la Liapourie et la Djamourie, du

(1) Nous n'entendons pas désigner par ce mot les populations que l'Europe appelle *illyriennes*. Il y a une grande différence entre elles et les *Ilirиens*, nom que se donnent les Serbes catholiques.

nom des quatre confédérations qui les habitent. Ces quatre régions diffèrent entre elles presque autant par le climat que par les mœurs des différentes confédérations. Ainsi, pendant que la Toskarie souffre chaque année d'un hiver rigoureux, pendant que la Liapourie, dominée par les monts de la Chimère, est presque toujours couverte de sombres nuages et frappée de la foudre, la Djamourie, au contraire, vers les vallons d'Acherusia, les forêts de Dodone et les bords de la mer, jouit d'un ciel toujours serein et d'un printemps éternel. Les orages n'y durent que quelques heures : les gelées de Romélie, les nuées de sauterelles de la Macédoine, la rouille qui dévore les blés de la Morée, le ver qui ravage les vignobles grecs, sont inconnus en Djamourie et sur les côtes de l'Épire. L'été, qu'on pourrait y croire insupportable, est sans cesse tempéré par les brises qui descendent des cimes neigeuses et des forêts séculaires d'où les vents apportent mille parfums dans les vallons. Les campagnes de Naples ne sont pas plus enchanteresses.

La peste, que les navires de Constantinople et de Tunis apportent quelquefois en Albanie, ne peut se développer dans ces régions, grace à la température, qui combat victorieusement ce fléau. En revanche, l'hydrophobie des chiens et des loups, inconnue sur le Bosphore, sévit très fréquemment dans cette province, comme en Macédoine. L'atmosphère de plusieurs localités marécageuses est tellement chargée de miasmes fiévreux, qu'il faut, en été, les évacuer complètement. Les eaux de rivière, souillées d'insectes et de végétaux en dissolution, sont tout-à-fait impotables et rendent indispensable l'emploi de l'eau de source. Bien que fréquens, les tremblemens de terre ne produisent pas, en Albanie, les mêmes bouleversemens que sur les côtes de la Grèce et dans les îles de l'Archipel; les feux souterrains qui agitent cette contrée n'en altèrent pas la salubrité; les innombrables cavernes des montagnes n'exhalent aucune vapeur nuisible, et le terrible Achéron lui-même, au milieu des vallons volcaniques et des cratères éteints qu'il parcourt, ne donne plus la mort aux hommes.

A partir du Nissava-Gora et du Gloubotin, haut de neuf mille six cents pieds, les montagnes de l'Albanie vont en général s'abaissant jusqu'à la mer; elles deviennent de plus en plus arides et calcaires, et se terminent presque toujours par des caps brusques et des murs perpendiculaires que la vague bat avec fureur. Quoique égalant sur plusieurs points la hauteur des Pyrénées, et dépassant partout celle des Apennins, ces chaînes ne sont point comparables aux Alpes :

elles ne donnent naissance qu'à de petites rivières qui toutes vont de l'est à l'ouest ou du nord-est au sud-ouest. Le principal de ces cours d'eau est le Dril ou Drin. Il y a le Drin noir et le Drin blanc; le premier, tombant des monts Zagoriates, forme, à huit lieues de sa source, au-dessous d'Ocrida, le plus grand lac d'Albanie; puis il reçoit près de Stana le Drin blanc, descendu du mont Bora, contrefort du Scardus, situé dans le district serbe de Pristina. Les deux Drins, réunis alors sous le nom de Drina, coulent au nord-ouest, puis au sud, en séparant les tribus Chkipetares des tribus iliriennes. Le Drin, qui longe les chaînes inaccessibles nommées *Ora-Laka* (montagnes des esprits), est le roi des fleuves albanais, et c'est aussi sur ses bords qu'habite le peuple-roi de l'Albanie, la noble race des Mirdites. Après le Drin, les courans d'eau les plus considérables de l'Albanie sont la Boïana, qui sort du lac de Skadar, puis la Voïoussa, l'ancien Aous; ce fleuve, encaissé entre deux murs de rochers, est le plus profond de toute la presqu'île gréco-slave. Quant aux rivières du sud, la Matia, le Berathino, la Kalamas, la Longovitsa, la Pavla, l'Achéron ou Glykys, ce ne sont que des torrens. On les traverse sur des ponts en ogive et à dos d'âne qui s'élèvent quelquefois jusqu'à cinquante pieds au-dessus du niveau de la rivière. Aussi, quand ces ponts étroits, pavés de petits cailloux aigus, se trouvent sans parapets, on ne peut s'empêcher de frémir en y passant à cheval.

Aucune province turque n'offre au voyageur qui veut la parcourir d'aussi sérieux dangers que l'Albanie. Tout y paraît embûche et effraie l'étranger qui n'a pas encore pénétré dans la vie intime de ces redoutables tribus. Il tremble même en approchant des *karaouls*, tours de police dont le pays est rempli : ces postes militaires sont tantôt de simples *kolibas*, huttes de branchage, tantôt des *koulas*, tours carrées à deux étages, bâties en pierre sur des pointes de roc qui dominent les défilés. Là le *kavase* en vedette, assis les jambes croisées sur sa galerie aérienne, joue de la *tamboura* et chante les exploits des klephtes, ses anciens frères d'armes ou ses illustres aïeux, tandis que du souterrain de la *koula* la prière plaintive des brigands qu'il vient de faire prisonniers monte vers lui et se mêle à ses chants. Les frontières des districts libres sont également bordées de haïdouks au guet, prêts à assaillir tout Osmanli qui oserait entrer en maître dans ces champs d'asile. Le voyageur même qui se présente à eux, s'il ne parle pas le grec ou quelque langue chrétienne d'Orient, leur devient tellement suspect, qu'il ne peut obtenir ni gîte ni nourriture. S'il arrive le soir avec une escorte dans un village, femmes et

filles délogent aussitôt et s'en vont coucher aux champs. Nulle part, en Orient, on ne trouve d'aussi mauvais *hanes* que dans ce pays. Les hanes du midi sont des masures en pierre, crénelées comme de petits forts. Ceux de la Mirdita, au contraire, ne sont que de vastes écuries, où l'on dort, où l'on allume son feu, où l'on fait sa cuisine parmi les chevaux, qui souvent, piqués des mouches, renversent d'une ruade le chaudron du voyageur, et avec lui toutes les espérances de comfort prochain dont il se berçait. Mieux vaut coucher sous le platane ou dresser sa tente au désert, sauf à faire veiller son guide pour se préserver des chakals.

Outre la division géographique de l'Albanie en quatre provinces, on pourrait y signaler encore deux grandes zônes morales, l'une composée de la Djegarie ou Mirdita et de la Liapourie, l'autre formée par la Djamourie ou l'Épire et la Toskarie. — La première des quatre provinces sur laquelle doit se porter l'attention du voyageur est sans contredit la Djegarie.

Cette vaste région, qui forme à elle seule presque la moitié de l'Albanie, n'est point, pour son malheur, habitée par une seule race. Deux langues, le chkipetar et l'ilirien, s'y disputent l'empire. Les colonies bulgares, dont les usages diffèrent tant des mœurs albanaises, viennent compliquer la question administrative, et la haine réciproque des chrétiens latins et des chrétiens grecs met le comble à la confusion. Pour se faire une idée de ce chaos, il faut partir de Salonik et parcourir lentement les cent quinze lieues qui séparent cette grande ville de Skadar ou Scutari. Le voyageur qui craint les klephtes peut se joindre aux caravanes, et passer par Avret-Hissar, Doïran, Stroumdcha, Istib, Kiouprili, Skopia, Kalkanderen, Prisren et Detchiani, ou bien il peut traverser Koumlekeü, Demir-capi, Kafadartsi, Prilip, Monastir, Ocrida, Elbassan. Le lieu de repos le plus agréable sur cette dernière route est la rive du beau lac d'Ocrida. La ville de ce nom, peuplée de quelques milliers de chrétiens avec une garnison turque, se compose de maisons isolées, et couvre, comme toutes les villes albanaises, un immense espace. Ocrida ou Acri (en grec *lieu haut et fort*) fut bâtie par Cadmus, et décorée d'aqueducs, de bains, de portiques superbes par Justinien, l'empereur gréco-slave, qui était né dans ses murs, et ne cessa, durant son long règne, de la combler de ses faveurs. De toutes ses richesses, Ocrida n'a conservé que quelques débris d'églises et une enceinte de remparts délabrés souvent pris et repris par Skanderbeg. Le petit *konak* de l'*ayan* (gouverneur) de la ville, où se voient deux statues

grecques de Vénus et de Mercure, s'élève au pied de cette enceinte romaine, restaurée en style féodal avec tourelles et machicoulis, mais dont la porte a conservé une inscription latine. Cette ruine imposante couronne le mont Pieria, premier parnasse des muses au temps où elles étaient encore pastorales, où l'hellénisme dans l'enfance n'était pas encore sorti de ses langes slavo-scythiques. Cette région s'appelait alors la Péonie; c'était le séjour du dieu Pan et de ses bergers. Ils chantaient leurs idylles au bord de ce lac délicieux, qui avait dû à la limpidité de ses eaux son nom de *Lychnis* (le transparent), et qui encore aujourd'hui laisse apercevoir à douze brasses de profondeur son lit de sable fin. Des villages bulgares, mêlés à ceux des Mirdites, bordent le lac, long de sept lieues, qui se termine à Stronga, ville de trois mille habitans, la plupart pasteurs et gardiens d'abeilles, pacifiques et doux comme la fable nous peint Aristée. Nés poètes, ces Slaves animent le désert de leurs chants mélancoliques. Vêtus de sayons de laine blanche, on les voit marcher à la tête de leurs troupeaux qu'ils attirent sur leurs pas au son du *lituus*. Cette flûte antique, fabriquée par eux-mêmes, rappelle exactement celle des bergers de Théocrite, dont ils semblent avoir conservé les mœurs.

C'est en se rendant d'Ocrida à Prisren qu'on peut le mieux étudier les différences morales qui séparent les Bulgares, pâtres à moitié laboureurs, et les Chkipetars, pâtres guerriers et chasseurs. On ne traverse le pays occupé par les chasseurs qu'en scrutant d'un œil inquiet tous les rochers; on croit, à chaque instant, voir briller le canon d'une carabine à travers les broussailles. Parmi les Bulgares, au contraire, quelle sécurité! Partout où l'on s'arrête, les bergers descendent des collines et viennent présenter à l'étranger leurs souhaits de bon voyage; ils s'accroupissent en cercle autour du tapis où le Franc repose, et causent avec lui de tout ce qui leur est cher, ou bien ils lui chantent quelqu'un de ces airs slaves qui font rêver si long-temps. Avec quelle profonde paix je voyais se lever et se coucher le soleil dans ces vastes forêts, asile de la vie libre et primitive, où l'homme est frère de tous les hommes, où les animaux des bois même ne fuient pas son approche! Au sein de ces belles solitudes, je ne croyais plus avoir aucun désir à former : je m'endormais sur ma natte au premier lieu où me surprenait le crépuscule, et je m'éveillais le matin au bruit mélodieux des oiseaux familiers qui voltigeaient autour de ma couche. Ici un jeune chevreuil poursuivi par un loup venait se réfugier entre les jambes de mon cheval; plus loin une jeune fille de quinze ans, belle comme un ange, et seule dans le dé-

sert, venait m'offrir les fraises de la forêt, sans vouloir en accepter le paiement. Ailleurs, les *tsiganes* eux-mêmes m'apportaient du bois et allumaient mon feu nocturne, sans demander le salaire de leur peine. Ces bohémiens, si féroces dans le reste de l'Albanie, parce qu'ils y sont si opprimés, se distinguent dans ces vallées par la plus inaltérable douceur.

Cependant les oppresseurs n'ont pas toujours manqué à ce pays, théâtre des longues luttes de Skanderbeg et des Mirdites. Des ruines innombrables y attestent les glorieux combats d'un peuple obstiné à vivre libre ou à mourir. La *Pelousia*, en slavon *Svetigrad* (forteresse sainte), du grand Castriote, située sur une haute montagne, n'a plus que des restes de murs. Le fort aérien de Petralba n'a conservé qu'une grosse tour carrée, debout sur des ruines informes. Ceux des anciens castels mirdites que la guerre n'a pas détruits offrent encore un dernier souvenir de leur ameublement latin; c'est un grand fauteuil à bras et travaillé à jour, emblème de la puissance du père, qui seul pouvait et peut encore y siéger.

Quoique les mœurs militaires prédominent chez ce peuple, il a gardé de nombreuses traces de la vie patriarcale. Les serviteurs sont traités comme des enfans par le chef de la famille. Ce dernier a seul le droit, comme un pontife antique, d'égorger le mouton du festin, qui, ensuite rôti dans son entier, est mangé par tous en commun devant la porte du donjon. Pendant que circulent les petits vins grecs, qui passent en Albanie pour des vins de France, le *pliak* ou maître, les jambes croisées sur son tapis, saisit la lyre mirdite, la frappe d'une plume rapide, et chante, comme autrefois Achille devant sa tente, ses propres exploits et ceux de ses palikares, qui, exaltés à sa voix, ne tardent pas à commencer les danses décrites par Homère. En contraste avec la simplicité de cette scène domestique, voyez ces négociateurs qui reçoivent audience d'un chef de phar : ils sont à genoux, les mains cachées sous leurs manches rabattues; tous leurs mouvemens reproduisent les gestes qu'on prête aux supplians dans les miniatures byzantines. Chez ce peuple resté antique, l'église seule semble se rajeunir sans cesse; les innombrables chapelles qui ornent les vallées mirdites brillent au loin d'une telle blancheur, qu'on les croirait toutes nouvellement bâties. Leurs nefs en croix latine et leurs clochers, qui les distinguent des églises grecques, réjouissent momentanément le voyageur européen, mais affligent quiconque comprend les vrais intérêts des Mirdites. Le rite grec est trop populaire

en effet dans la péninsule, pour qu'on puisse désirer la fusion de tous les Gréco-Slaves au sein de l'église latine, qui est loin de rencontrer parmi eux les mêmes sympathies. C'est par l'union religieuse des rites qu'on arriverait le plus sûrement à la réconciliation des peuples.

Les fertiles vallées du Drin, où l'Ilirien du nord se mêle au Mirdite du sud, furent jadis la Dardanie, et s'appellent aujourd'hui la haute et la basse Dibre, nom qui peut se dériver du slavon *dobrii* (bon), à moins qu'on ne veuille, avec Anquetil-Duperron (1), le faire venir des Tibars, tribu persane. Si l'on quitte les Dibrans pour s'enfoncer dans les montagnes du nord-est, on y trouve d'autres phars également indépendans gouvernés par des knèzes électifs; mais ce sont des phars musulmans composés de ces terribles Arnaoutes, qui fondent si souvent sur les caravanes de Salonik et sur les troupeaux serbes de la plaine de Kossovo. La *Montagne des Boucliers* (Kalkanderen) fait partie de cette chaîne. C'est là qu'habitent les Lakovlaks, brigands redoutés en Macédoine et en Bosnie. Ce phar s'appuie aux chaînes neigeuses du Tchar-dag, qui séparent la Serbie de l'Albanie. Les versans escarpés du Tchar-dag, couverts de débris de forêts brûlées par la foudre ou par les pâtres, sont fréquemment le théâtre de ces tourbillons terribles connus dans le Mont-Cenis, et qui, partant de plusieurs directions opposées, brisent des caravanes entières contre les rochers ou les lancent au fond des précipices. Dans ce désert sauvage se cache Prisren, ville de quinze mille ames, occupée par des beys musulmans plus cruels que les ours et les aigles du Tchar-dag, et qui font peser un joug terrible sur leurs rayas serbes. L'ancien château des rois de Serbie élève encore au-dessus de la ville, étagée en amphithéâtre, son carré de murailles protectrices, qui couronnent comme un diadème le rocher de Prisren. Mais ces murailles ne protègent plus que les tyrans, et c'est en vain que chaque année les rebelles mirdites, privés de canons, attaquent cette citadelle dominée pourtant au sud et à l'est, et où la moindre pièce d'artillerie ouvrirait des brèches irréparables. Tout le long de cette frontière, les Bosniaques et les Serbes ont adopté le phistan, et vivent comme de vrais Albanais au milieu de *tchetas* presque continuelles; aussi l'espace de trente lieues de Prisren à Skadar est-il un vaste désert, un chaos de rochers arides et de savanes désolées où l'homme doit vivre nomade, prêt à dé-

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XLV.

fendre sa vie nuit et jour. Les seuls objets que l'indigène demande aux marchands, en échange de ses pelleteries et de ses viandes salées, sont du plomb et des armes.

Ce n'est qu'aux approches de Skadar, que la route commence à se border de petits villages formés de huttes semblables à des corbeilles d'osier, où une population vigoureuse et pure travaille et chante, animée par la vue des montagnes qui s'élèvent en échelons jusqu'à la ligne des neiges. Sans les tchetas dévastatrices des Monténégrins, le laboureur mirdite ferait un Éden de cette vaste plaine semée de vignobles et d'oliviers, qui s'étend de la base des monts au lac de Skadar. L'aspect de cette nappe d'eau est magnifique; mais, si l'on est réduit à la traverser pour arriver à la ville, le charme de ses rives disparaît devant les craintes qu'inspire la caïque, formée d'un seul tronc d'arbre, et que le moindre faux mouvement ferait chavirer; tombé parmi les herbes qui remplissent le lac, le plus habile nageur serait perdu.

De loin la capitale à demi slave des Djègues et des Mirdites paraît ravissante; ses bazars et ses mosquées élèvent leurs nombreuses coupoles en amphithéâtre jusqu'à la cime rocailleuse où se dresse le castel serbe du Rosapha. Ce vieux *grad*, qui plane dans les airs à une hauteur de trois cent cinquante pieds, fut défendu au XV[e] siècle par Antoine Lorédan et une poignée de Vénitiens, contre soixante mille janissaires, qui n'obtinrent le Rosapha qu'en subissant les conditions imposées par ses défenseurs. Même aujourd'hui, on pourrait rendre cette forteresse imprenable, mais elle n'a peut-être pas dix canons en état de service, et ses trois mille garnisaires sont des enfans ou des vieillards. Le pacha qui y réside est très civilisé pour un Turc; il a déjà quelques chaises dans son *selamlik* (salle d'audience), dont les fenêtres, à la vérité, attendent toujours des vitres. Au bas de la forteresse so nt l'hôpital et la nouvelle caserne du *nizam*.

Skadar, l'antique Scodra de Pyrrhus et des Romains, en italien Scutari, en turc *Iskenderiah* (Alexandrie), la ville du bey Alexandre ou Skanderbeg, est le principal boulevard de l'Albanie. Située à sept lieues seulement de la mer, elle pourrait devenir un entrepôt commercial du premier ordre. Quelques manufactures d'armes et d'étoffes grossières entretiennent seules aujourd'hui l'activité industrielle de Skadar, et sa population atteint à peine le chiffre de 20,000 ames. Au nord de Skadar et de son lac s'élèvent, dans le désert, plusieurs petites places turques, sans cesse assiégées par les Monténégrins : ce sont Jabliak sur une hauteur dans une île de la Moratcha,

plus loin Spouje, perchée sur un roc, en vue de Podgoritsa, vieux castel et chef-lieu de ces solitudes continuellement ensanglantées. On a depuis peu découvert dans ces lieux des antiquités romaines : à Bielopavlitj des sépultures, à Nikchitja et à Drivasso d'autres débris, à Douké, près de Piperi, les restes d'un palais cru impérial. Enfin, au nord-ouest de Podgoritsa, dans le Monténégro, la ville de Diocléa, si chère à Dioclétien, a été retrouvée en 1838 par M. Kovalevski, avec des colonnes, des portes à inscriptions latines, et toute son enceinte de remparts.

La côte maritime qui borde cette plaine s'appelle *Kraïna* ou limite : c'est le Finistère slavon. Là se trouve Antivari, qui est le port de Skadar et l'entrepôt des exportations du bassin de la Drina. Élevée peut-être jadis par les Italiens de Bari, cette ville mirdite est dominée par un roc, qui porte un château demeuré tel que les Serbes le bâtirent, en s'emparant de cette côte sur les Vénitiens. Ses tours, qui barrent le fond d'un défilé important, sont aux mains d'un petit bey encore héréditaire, qui conserve, dit-on, les boucliers et les casques de ses aïeux du moyen-âge. Olgoun, l'antique Olchinium, d'abord appelée Colchinium du nom des marins de la Colchide, ses fondateurs, n'est plus, sous le nom de Dulcigno, qu'un repaire de pirates, prétendus marchands, que les croiseurs de Trieste peuvent seuls forcer au repos. Alessio, chef-lieu de l'antique phar probablement ilirique des Lessi, bâti sur une falaise aux bouches de la Drina, et peuplé de marchands grecs et de pêcheurs mirdites, conserve dans son castel à demi démantelé l'église, devenue mosquée, où est le tombeau vide de Skanderbeg, dont les Turcs enlevèrent les os pour se les partager comme amulettes. Dourts (Durazzo), l'antique Dyrrachium, où le sénat romain et l'armée patricienne de Pompée furent assiégés par César, a perdu sa redoutable citadelle byzantine aux grandioses débris ombragés de beaux platanes, et son fameux port qui, à peu près ensablé, est devenu le plus sûr asile des corsaires. Cependant, par sa position, Dourts est appelé à devenir le Saint-Jean-d'Acre de cette autre nation maronite. Dans des temps plus heureux, cette ville pourrait être le centre naturel et la capitale des Mirdites, qui ne régneront jamais sans partage dans Skadar, où les paralyse une trop puissante influence slave. Sur cette côte, au contraire, les Slaves ont disparu; les habitans, tous catholiques, n'obéissent qu'à l'influence de leurs moines italiens, et regardent comme leur patrie et leur terre promise les côtes des Abruzzes, qu'ils aperçoivent au-delà de la mer. La France avait un consul à Durazzo dès l'an 1640.

Le varoch, quartier marchand de cette ville, qui s'étend au-dessous de la forteresse, n'a plus que quelques milliers d'habitans catholiques. Leur église, dédiée à saint Roc et restaurée en 1809 par un général français, eut pour fondateurs les Normands, et servait de cathédrale à un archevêque latin. Les persécutions des beys musulmans ont fait fuir l'archevêque à Corbina, dans le canton de Croïa, où les carabines mirdites le protégent au besoin.

Le canton libre de Chounavia et les phars mirdites indépendans couvrent tous les fertiles plateaux qui s'étendent depuis la côte jusqu'au Drin, depuis les monts Poucha et Keroubi jusqu'au vieux castel d'Elbassan. Ce territoire formait autrefois un vaste pachalik, dont le chef résidait à Croïa, l'antique cité des rois d'Albanie, et le dernier boulevard des chrétiens orientaux, maintenant appelée *Ak-seraï* (palais blanc). Dans ces grands pâturages, les fils de Skanderbeg ont dû, pour rester libres, se former à la vie vagabonde du klephte et du pasteur. Leurs bandes, à demi nomades, environnent la vallée habitée par les Mattes, qui forment la plus puissante d'entre toutes les tribus mirdites, et qui ont la propriété souveraine des deux rives de la Matia. Cette rivière, de vingt-quatre lieues de cours, descend des hautes montagnes où les Mirdites vont tenir, à l'ombre des forêts vierges, leurs assemblées législatives; là réside leur *prink* ou chef, qui a sa cour champêtre au village d'*Orocher* (au rocher), nom que les chevaliers français, conquérans de ces plateaux, donnèrent, dit-on, au lieu où ils se réunissaient en temps de guerre pour soutenir les assauts des musulmans; mais ce nom, qu'on prononce aussi *oroch*, pourrait également venir du grec *oros*, la montagne. La vie libre des Mirdites se retrouve jusque dans le *vaïvodlik* d'Elbassan, où la ville du même nom, réduite à 4,000 habitans au lieu de 40,000 qu'elle eut jadis, sert encore d'entrepôt commercial pour l'intérieur des terres au port de Durazzo, dont elle a toujours suivi les destinées. A dix-huit lieues d'Ocrida et à douze de Berath, Elbassan occupe un site délicieux sur le rapide et tortueux Tobi (l'ancien *Genussus*); son donjon, flanqué de quatre énormes tours gardées par des beys à moustaches blanches, n'est plus qu'un vain épouvantail pour les rayas latins et grecs des environs, qu'une longue oppression a rendus féroces et a familiarisés avec tous les hasards de la vie de klephte. Aussi les Turcs d'Elbassan vivent-ils sans cesse en alarmes. On peut en dire autant de ceux qui gardent, un peu plus loin, le fort aérien de Kavalia, autour duquel les pâtres

mirdites, montés sur leurs rapides coursiers, conduisent souvent des *tchetas*.

Au midi de ces chaînes élevées commence un nouveau district, celui de la Toskarie, qui semble avoir été la plus anciennement peuplée des quatre Albanies. La capitale de cette province est Berath ou Belgrad (la blanche cité), qui doit être l'Albanopolis de Ptolémée, la Parthenia de Polybe, et dont les Athéniens semblèrent traduire le nom quand ils appelèrent *Parthénon* la forteresse de Minerve. Siége d'un pacha et d'un archevêque grec, entourée de vignobles et d'oliviers, Belgrad contient dans sa partie basse sept à huit mille habitans. Sa forteresse, située sur un haut et pittoresque rocher, semble être la clé de voûte de toute l'Albanie, car elle unit ou isole à son gré les deux capitales du nord et du sud, Skadar et Janina. Mais, quoique réputée imprenable, elle ne pourrait tenir long-temps à cause du manque d'eau, de l'excessive étendue de son enceinte et d'une montagne qui la domine, et d'où l'ennemi la pulvériserait aisément avec de l'artillerie. L'influence grecque, hostile aux Mirdites latins, se montre déjà dans cette ville; néanmoins les Albanais mahométans y exercent une autorité absolue, ils forcent même les femmes grecques à ne marcher dans les rues que les mains croisées sur la poitrine, et en portant le *iachmak* et le *feridchi*, voile et manteau des musulmanes.

La province de Toskarie est nommée aussi *Mousaché*, du nom du fameux héros Mousa (1), de même que la Mirdita s'appelle en slavon *Skanderie*, du nom de Skanderbeg. D'intimes rapports unissaient autrefois les deux pays; des rejetons renégats du sang de Skanderbeg gouvernèrent pendant trois siècles le Mousaché, jusqu'à ce qu'en 1820 le dernier d'entre eux, Ibrahim, visir de Berath, périt par les mains d'Ali à Janina. Aujourd'hui encore les *kolbons*, bouviers mirdites, conduisent leurs grands troupeaux de bétail sur les plateaux de leurs anciens alliés toskes.

Ce pays ne communique plus avec l'Europe que par un seul port, Avlone ou Vallona, ville célèbre dans l'histoire des croisés normands, qui lui donnèrent pour prince un membre de la famille française des Balsichides. Ses masures, moitié turques et moitié vénitiennes, abri-

(1) Nous devons contredire ici M. Pouqueville, qui, dans son *Voyage en Grèce*, tire le nom de Mousaché de la ville grecque de Mouseion, crue par lui la cité des Mosches, la Moschopolis actuelle. Mousaché est une dénomination moderne et postérieure à la destruction de Mouseion.

tent encore six mille individus, chrétiens, juifs et musulmans, que les fièvres d'été font fuir chaque année de leurs demeures. A peu de distance d'Avlone s'élève l'enceinte déserte d'Apollonie, que Velleius Paterculus appelait une *grande et magnifique ville*, et qui fut bâtie par les Corinthiens sur la côte des barbares Iliriens. Du temple d'Apollon, les habitans ont fait une église et un couvent dédiés à la vierge de *Pollini*. La richesse des anciens Apolloniates est encore attestée par un vaste amas de débris, où l'on trouve souvent des médailles, des vases précieux et des statues. Dans ces ruines d'Apollonie, où les prêtres d'Homère gardaient autrefois les béliers sacrés du dieu de la lumière et de la poésie, les bouviers mirdites viennent aujourd'hui chaque automne parquer leurs troupeaux. Jamais ils ne pénètrent dans la contrée qui s'étend au-delà, et qui est toujours pour eux comme pour leurs premiers aïeux la terre étrangère ou l'Hellénie.

Toutes ces vallées, singulièrement fertiles, sont cependant malsaines à cause de la stagnation des eaux. Il faut en excepter celle de l'Argyrine ou de Drynopolis, qui pourrait devenir un paradis terrestre. Abritée par la chaîne des monts Argenik, où se trouvaient probablement les mines d'argent des anciens Grecs, elle est arrosée par le Celydnus, qui descend du Dzoumerka ou Tomoros. La ville forte de Canina (l'antique OEneus), peuplée de trois mille ames, ferme cette vallée, qui, dans sa partie supérieure, aboutit à Argyro-Kastro, la ville des anciens Argyres. Bâtie sur trois montagnes escarpées, Argyro-Kastro est entrecoupée de précipices, au-dessus desquels sont comme suspendus les konaks crénelés des beys. Quelques ponts jetés sur ces abîmes unissent entre elles les maisons des phars coalisés. Ici, comme dans les villes italiennes du moyen-âge, on se fusille souvent d'un palais à l'autre. Au bas du *grad* ou *kastro*, ensemble confus de tours isolées, où vivent claquemurés plusieurs milliers de musulmans, s'étend le *varoch* ou la *polis* d'Argyre, ville marchande et chrétienne, réduite par les éternels faïdas des beys à quelques centaines de maisons. Près de là, on remarque, au village de Gorandgi, une caverne curieuse avec un lac souterrain. Plus loin la ville déchue de Liboklovo a du moins conservé tous les charmes de sa riante position. La fameuse confrérie des *sou-terrazzi* (niveleurs de l'eau) est originaire de la vallée de l'Argyrine. Cette confrérie existait déjà avant Jésus-Christ. Les *sou-terrazzi* furent au moyen-âge les fontainiers privilégiés de Constantinople; les sultans les maintinrent dans tous leurs droits, et leurs solides ouvrages cou-

vrent toutes les provinces de l'Orient. A voir les *sou-terrazzi* conserver sans aucun développement tous les procédés techniques de leurs ancêtres, on dirait une société de castors. Leurs admirables aqueducs, aux pentes si savamment calculées et qui sont quelquefois longs de quinze à vingt lieues, se ressemblent tous au point qu'on ne peut distinguer ceux d'hier de ceux d'il y a deux mille ans. L'Argyrine compte encore près de quatre mille *sou-terrazzi* établis sous Kormovo, dans les villages de Chlezi, Nakova et Doxati.

Sur cette riante vallée s'ouvre le lugubre défilé de Tépéleni, où la petite ville de ce nom est cachée dans un entonnoir calcaire, sujet à des ouragans si terribles, qu'on n'a jamais pu faire croître un arbre sur les parois pelées de cet abîme. C'est au milieu de ces tempêtes que grandit le terrible Ali-Pacha, qui, à force de massacres, mit un terme aux faïdas des tribus toskes. Plus haut, dans la vallée de l'Arberie, arrosée par la Belitsa, le voyageur peut reconnaître la place où fut Gardiki, cette ville dont la sanglante histoire fait frissonner. La Voïoussa (en slavon fleuve de la guerre et des gémissemens) tombe des sommets klephtiques du Pinde et parcourt ces régions désolées où l'on ne trouve plus que des pasteurs nomades toujours prêts à donner ou à recevoir la mort. Encaissée entre deux rives de rochers sans verdure qu'elle bat de ses flots écumeux, la Voïoussa déchire le flanc des monts Mertchica et Meichiova, comme le Penée en Thessalie divise la masse de granit dont les deux fragmens forment l'Ossa et l'Olympe. Mais, loin de produire les frais ombrages d'une vallée de Tempé, le stérile fleuve des Toskes ne peut même féconder la sève du saule qu'on plante sur ses bords. Cependant son large lit reçoit le tribut de sources et de torrens nombreux qui, filtrant du creux des rochers, sont appelés par les Grecs *yeux souterrains* (*katachthonia matia*). En remontant le cours de la Voïoussa, on rencontre Kleïsoura, castel élevé de plus de mille pieds au-dessus du fleuve dans un important défilé, et qui sert de chef-lieu au canton de la Desnitsa. Les indigènes de ce district montrent au voyageur un couvent en ruines bâti jadis par les Français, et près duquel M. Pouqueville trouva les derniers Souliotes exilés par Ali, mourant de maladie autour d'un papas qui, âgé de soixante ans, prévoyait avec désespoir qu'il survivrait à son troupeau. Plus loin est Prêmiti, avec son acropole du temps de Justinien, adossée au mont Mertchica (l'ancien Œrope), et voisine de deux cimes granitiques perpendiculaires que couronnent d'inaccessibles débris. Les citoyens de cette ville, long-temps libres, ont péri et sont remplacés par des

tsiganes chrétiens et musulmans. Ces donjons, ainsi que Fourka, Lenovico, et tant d'autres asiles de phars guerroyans, ont dû capituler et s'ouvrir devant les troupes turques envoyées de Berath. Au nom de l'ordre public, les pachas osmanlis imposent maintenant leur joug aux Toskes, dont l'anarchique liberté n'a plus d'asile que sur les côtes, au milieu des pirates. Ces derniers, incessamment recrutés par des renégats d'Italie et d'Autriche, enlèvent secrètement chez les Mirdites et les Grecs des troupes d'infortunés qu'ils savent, dans leurs repaires, dérober à toute recherche, et qu'ils font travailler comme esclaves.

Quittons ce rivage inhospitalier pour passer chez les industrieux Djamides ou Épirotes. La Djamourie fait partie de la grande province que les Hellènes appelaient ηπειρος (continent), pour la distinguer des îles Ioniennes. C'est la province albanaise qui renferme le plus de Grecs; ils sont presque les seuls habitans de la capitale du pays, Janina ou Joanina.

Fondée par le sébastocrator Michel-Lucas, détruite au XII[e] siècle par les Normands et les Napolitains, puis relevée par les rois serbes, et enfin agrandie par le despote Thomas, Janina était devenue très forte quand les Turcs l'enlevèrent aux Byzantins. Quoique ses malheurs ne puissent être comparés qu'à ceux de Carthage et de Numance, elle n'a gardé aucun monument historique. Ceux même qu'a élevés le trop fameux Ali-Pacha ont disparu. Janina comptait sous le règne de ce despote plus de quarante mille habitans; elle n'en a pas aujourd'hui vingt mille, la garnison comprise, et son enceinte immense est pleine de décombres, de terrains incultes, de rues désertes. Une caserne du *nizam* a remplacé le château de Litharitsa, qui dominait la ville, et dont il ne reste plus que la grosse tour à cinq étages, bâtie d'énormes pierres de taille. Quant au sérail démantelé de Koulia, bien qu'il soit toujours la résidence des visirs successeurs d'Ali, il semble n'avoir plus pour défense que le *tourbeh* (mausolée) du tyran, dont la vue inspire encore la terreur. L'île de Koulia est séparée par un canal du *kastro*, qui couvre de ses débris et de son artillerie démontée toute la colline avancée dans le lac, au-dessus du ravin, où s'étend la ville marchande. Dans l'avenue du kastro, Ali faisait pendre, empaler, écorcher, brûler vivantes ses victimes. Cette citadelle, fortifiée par des Européens, était alors une place de premier ordre. Maintenant ouverte de tous côtés, Janina est résignée à recevoir autant de nouveaux maîtres qu'il plaît à la Porte de lui en envoyer. Quoique dans son sein la misère soit extrême, elle doit à

ses industrieux Hellènes d'être encore pour la Turquie d'Europe la ville des arts et des marchandises de luxe. Ses étoffes d'or, ses maroquins, ses soieries, ses toiles teintes, ses pâtisseries et fruits confits sont recherchés par tout l'empire. Les tailleurs de cette ville sont ceux qui savent le mieux faire ressortir la beauté du corps sous la beauté du vêtement. Nulle part les femmes grecques ne sont plus charmantes, nulle part aussi elles ne sont plus laborieuses et ne se distinguent par une plus sévère moralité. Traversée par deux grandes rues qui se croisent à angle droit, Janina a sept églises et quatorze mosquées, avec un hôpital, une petite bibliothèque et un collége grecs. Ce collége, où s'enseignent le grec, le latin, le français, et où les cours sont gratuits, comme dans toutes les écoles d'Orient, a été établi par deux philantropes d'Épire, Capelan et Sosimos, avec des fonds qu'ils ont déposés à la banque de Moscou.

Janina est la ville la plus élevée de l'Épire : soit qu'on vienne d'Arta par le défilé des Cinq-Puits, soit qu'on arrive de Corfou en longeant les cimes acrocérauniennes, la route va toujours en montant jusqu'au plateau dont cette capitale occupe le centre. Rien de plus délicieux que ce bassin, flanqué dans son pourtour par des étages de montagnes verdoyantes que termine la cime neigeuse du Pinde. Malheureusement l'incurie ottomane a laissé le beau lac qui baigne la ville devenir un fétide marais. Ce lac est double; la partie supérieure porte le nom d'Orako; la partie inférieure, appelée *Labchistas* (*Libisdas* chez les écrivains de la Byzantine), aboutit à des lagunes croupissantes qui vont se perdre sans aucun bouillonnement sous les rochers du Tomoros, pour reparaître deux lieues plus loin au fond d'un gouffre et former la Velchis, affluent de la Kalamas. Parmi les affluens du lac d'Orako, se remarque le torrent de Dobra-Voda ou Krio-Nero (l'eau fraîche), qui sort par une caverne des flancs glacés du mont Matzikeli : il passe près du couvent vénéré des deux *Saints sans argent* (αγιοι αναργυροι), ou de Come et Damien, deux médecins qui, pour avoir exercé leur art sans rétribution, sont devenus après leur martyre comme les Dioscures des Grecs modernes. Il ne manque au district de Janina qu'une étendue de terre cultivée capable de nourrir une grande ville; aujourd'hui les blés et les vivres lui viennent principalement de la Thessalie, qui aurait ainsi le pouvoir d'affamer l'Épire.

La quatrième province albanaise, la Liapourie ou Acrocéraunie, est située à l'occident de l'Épire et borde l'Adriatique. Elle se compose de tous les versans des monts de la Chimère, dont les cimes saccadées et brisées, hautes de cinq à six mille pieds, attirent fréquem-

ment la grêle et des ouragans si violens, qu'ils brisent les arbres, renversent les villages, et culbutent les troupeaux dans les abîmes. Aussi le pays est-il inculte et désert; il abonde en animaux sauvages; les loups, pressés par la faim, y livrent maintes fois aux habitations de l'homme d'horribles assauts. Les îles même qui bordent la côte, malgré leur admirable position pour le commerce, sont inexploitées. La résine, la laine, la *poutargue*, aliment fait avec des œufs de poissons de mer, la *vallonée*, le *soumach*, sont les seuls produits de la Liapourie. Les Liapes vont dans les petites *scalomas*, anses de débarquement destinées aux chaloupes, échanger ces produits contre des armes, des draps grossiers, des manteaux, venus de la Calabre. Tous les châteaux de cette côte sont occupés par des troupes du sultan, qui y vivent barricadées nuit et jour comme dans des couvens. Suivant l'exemple des chefs de palikares grecs, les gouverneurs, pour utiliser leurs soldats, les transforment en pâtres et leur donnent à garder des troupeaux de chèvres sur les remparts verdoyans de leurs donjons. Les Liapes, au temps de Skanderbeg, pratiquaient encore le catholicisme latin. Depuis, ils ont passé les uns au schisme grec, les autres à l'islamisme; mais les traces de l'influence slave qu'ils avaient fortement subie se sont perpétuées dans les noms de leurs bourgades.

La principale rivière de la Liapourie est la Souchitsa, qui descend des monts Kimariotes. Cette rivière offre sur ses rives volcanisées d'abondantes mines de soufre, de bitume et de poix fossile, qui, exploitées depuis plusieurs siècles, deviennent de plus en plus productives et fournissent chaque année un chargement considérable à des navires venus de Corfou, de Malte et d'Italie. Les savans ont vu dans la Souchitsa et ses affluens, sur lesquels des gaz sulfureux s'enflamment souvent en temps d'orage, le *Nymphœum* de Plutarque, qui roulait des flots de feu à travers les champs sans porter le moindre dommage à la verdure. La plus abondante de ces mines de bitume se trouve à Selenitsa, près du village de Carbonaro, où la rivière des Liapes s'unit à la Voïoussa. Là s'élève une enceinte de ruines, de près de trois milles de circonférence, appelée du nom slavon de *Gradichta;* on a cru reconnaître dans ces débris la florissante Byllis, que Néoptolème, roi des Myrmidons, fonda aux confins de l'Ilirie. Les archéologues retrouvent aussi Oricum dans Porto-Raguseo, appelé *Liman-Padicha* (port impérial) par les Turcs, qui semblent en avoir deviné l'importance. Ce vaste port, au fond d'un beau golfe, est le seul de la côte albanaise qui pourrait, comme station militaire, rivaliser dans

l'Adriatique avec Cattaro. Porto-Raguseo n'est visité aujourd'hui que par quelques barques marchandes sans cesse exposées aux lâches surprises des Liapes, qui, n'osant être pirates ouvertement, tâchent au moins de faire échouer les navires afin de les dépouiller.

Le principal *phar* des Liapes est celui des Kimariotes, brigands pour la plupart dans les Acrocéraunes, ou corsaires sur les plages que domine le cap de Chimerium. L'acropole homérique de Kimara, au-dessous de laquelle des marchands grecs ont leurs magasins, leur sert à parquer leurs troupeaux et à recueillir leur butin. Après la ville de Kimara vient celle de Drimadès, voisine de Paleassa, l'antique Paleste, où aborda César dans une anse appelée aujourd'hui Kondami. Paleassa conserve l'enceinte pélasgique d'un *hiéron* où se trouvait, s'il faut en croire les archéologues, le terrible autel des Euménides. Cette plage, au dire des Liapes, est encore infestée par les *pagania* (loups-garous), qui courent la nuit portant des démons en croupe. Près de là, le vaste port romain de Panormos (Porto-Palermo) n'est pas encore entièrement ensablé et offre un débouché facile à la vallée de Delvino. Ce bassin, le seul de l'Acrocéraunie qui soit cultivé, et où le citronnier, l'olivier, le grenadier, croissent partout, pourrait devenir en d'autres mains que celles des Liapes un vrai jardin des Hespérides. La cité de Delvino s'élève au centre de ces campagnes délicieuses; quoiqu'elle n'ait que six cents maisons, elle couvre l'espace d'une lieue sur le versant d'une montagne. Le *kastro* de Delvino, qui surmonte un mamelon isolé, où l'on ne peut gravir que par un sentier fort périlleux, est la résidence du pacha. Au bas de la fière demeure des beys, l'humble varoch renferme les boutiques grecques et le rustique palais de l'évêque. A quelques lieues de Delvino, un pont ogival, qui de loin semble un arc de triomphe, s'élève dans le désert sur le torrent de la Pistritsa au milieu d'énormes tas de ruines appelées Pheniki. Là comme à Nicopolis, parmi les plus élégans débris de l'art grec, se trouvent des piliers octogones et des chapiteaux gothiques du temps de la domination normande : Phenice, que Polybe déclare une des principales métropoles d'Épire, existait donc encore quand les barons français apportaient dans ces régions les institutions latines.

Du côté de l'Épire, la bicoque féodale d'Agios-Vasili (Saint-Basile) marque la limite de l'Acrocéraunie. Du côté de Corfou, les Liapes ont pour boulevards les dangereux écueils qui hérissent la côte de Butrinto (l'antique Butrotum). L'archéologie trouverait une riche moisson à faire dans l'acropole pélasgique de Butrotum, dont le double rem-

part protége un amas confus de débris païens, chrétiens, mauresques, byzantins, normands, inexplorés jusqu'à ce jour. Cette acropole s'élève dans le désert, non loin du port actuel de Butrote ou Gero-voglia, que les Vénitiens, et leurs successeurs les Français de la république, occupèrent, sans s'inquiéter des campagnes environnantes, où ils laissèrent errer les pâtres : il leur suffisait de garder militairement un fort triangulaire, bâti au-dessus de leur comptoir, qui est maintenant la douane turque. Quel artiste généreux se dévouera à venir dessiner tant de monumens inconnus?

Quoique appartenant de nom aux Djamides, la côte qui s'étend de Butrinto à Prevesa est à peu près grecque. Des tribus helléniques indépendantes y florissaient naguère; celle des Philatis (*associés*) exploite toujours le vallon de la Kalamas (Thyamis), dont elle occupe les deux rives jusqu'à Keracha, bourgade et petit port qui sert de débouché industriel à cette tribu paisible et laborieuse. Les Philatis ont fait de leur territoire une petite oasis; les champs de millet, de riz, de maïs, de tabac, s'y montrent entrecoupés de jardins que traversent dans tous les sens des tranchées entretenues par les eaux de la Kalamas. La cité de Philatis était encore, il y a trente ans, ornée de beaux aqueducs et de nombreuses fontaines; étagée sur un mont très élevé, elle formait autant de rues qu'il y avait de phars différens dans la tribu. Maintenant cette ville est un amas de ruines. Dans le vallon de la Kalamas débouche celui de Kourendas, qui conserve au lieu dit Paleo-Kastra les restes imposans de Passaron, capitale de l'Epire au temps de Paul-Émile.

Les Philatis étaient parvenus à grouper autour d'eux un grand nombre de communes indépendantes, telles que Gomenizza, avec sa petite baie entourée d'écueils, mais où les vaisseaux de guerre trouvent un mouillage sûr, — l'antique Sayadès, dont la rade étroite domine le canal de Corfou, — Margariti abritée par ses montagnes, — Paramythia défendue par des pâtres féroces, et la ville de Loroux avec sa ceinture de remparts escarpés. Ces petites républiques étaient confédérées avec celle de Parga qui, en cas de revers, servait d'asile à leurs citoyens. Parga, bien qu'elle ne comptât qu'une population de huit mille ames, était puissante par son unité, son commerce et la position de sa forteresse. Cependant, pour mieux résister aux Turcs, elle avait dû, en 1447, reconnaître le protectorat de Venise, qui depuis lors la défendit constamment, et força huit fois les Osmanlis à en lever le siége. Ces tribus, encore indépendantes à l'entrée de notre siècle, ont perdu aujourd'hui toute existence munici-

pale. Leur industrie et leur commerce ont partagé la ruine de leurs institutions; les marécages reprennent peu à peu sur leur territoire la place des champs cultivés, et contre les fièvres d'été les paysans n'ont plus d'autre remède que la fuite. Quittant leurs huttes, devenues d'humides étuves, ils vont camper dans les pâturages, où ils suspendent leurs lits aux arbres les plus élevés pour mieux se préserver des exhalaisons de la terre, et recevoir les brises rafraîchissantes du ciel.

Un sentier qui serpente au-dessus d'affreux précipices conduit de la ville ruinée de Loroux à Souli. Ici déjà la langue grecque, qui partout résonne, avertit l'Européen qu'il touche aux dernières limites du pays des Chkipetars. Cependant Souli et ses environs font encore partie de l'Albanie officielle, et trop de souvenirs se rattachent à ces lieux pour que le voyageur puisse leur refuser son attention. Le pays de Souli, qui dut faire partie de l'antique Selléide, offre des ruines curieuses, celles de la cité de Pandosie, près du village de Sévasto, et les monumens bien conservés de Cassiopea, près des gouffres de Zalongos, où se jetèrent héroïquement les femmes souliotes poursuivies par les Turcs. Situées à douze lieues de Janina, baignées par l'Achéron au lit rocailleux, et voisines de phars indépendans d'une grande férocité, notamment de celui de Dervigniana, les montagnes de la Cassiopée étaient devenues un champ d'asile, une forteresse naturelle pour ceux qui voulaient se soustraire à la persécution des Turcs. Sous le nom de Souliotes, ces réfugiés y avaient construit une vingtaine de gros villages. Celui de Skouitia, au midi, gardait la seule gorge par laquelle ce canton fût accessible, et il la dominait tellement, qu'aucune troupe ennemie ne pouvait s'aventurer dans ce défilé sans être aussitôt écrasée. Parmi les autres villages, également assis au bord des abîmes ou sur des cônes escarpés, se distinguaient Mega-Souli, Agia-Paraskevi, Milos, Vounon-Zavrouchon, Laka, Kiafa, Tsagari. De légers ponts de bois unissaient entre eux tous ces postes, dont les Grecs actuels peuvent à peine indiquer l'emplacement. Le fort même de Paraskevia ou de Sainte-Vénérande a disparu. Le nouveau fort d'Ali-Pacha, inattaquable tant il est escarpé, s'élève seul sur ces monts déserts et garde le cours de l'Achéron, qui tourbillonne au-dessous du château, à huit cents pieds de profondeur. Outre les villages spécialement souliotes, il y en avait d'autres, en bien plus grand nombre, éparpillés autour de la montagne dans les vallées extérieures, délicieux asiles qu'embaument le myrte, le serpolet, la sauge, le thym, le haut laurier, le romarin, la mélisse

chère aux abeilles, et le narcisse, dont les vierges grecques font leurs guirlandes. Ouverts de toutes parts et ne pouvant être défendus, ces hameaux de pasteurs étaient, au moindre bruit d'une invasion, évacués par les habitans, qui se réfugiaient avec leurs biens dans l'intérieur de Souli. Mais ce territoire, long de dix lieues sur deux ou trois de profondeur, manquant de sources et dépourvu de céréales, ne pouvait soutenir un blocus prolongé. Dès que le blocus devint possible, Souli dut s'attendre à périr. Les horreurs qui signalèrent la destruction de cette république forment un des plus affreux épisodes de l'histoire contemporaine, épisode digne d'Ali-Pacha et de ces gorges déjà maudites par l'antiquité (*infames scopuli Acroceraunia*), où les Grecs avaient placé le sombre Érèbe, le Cocyte et l'Achéron.

Ce dernier fleuve, au sortir des passes de Souli, s'engouffre et se perd dans des cavernes, autour desquelles la vie, même végétale, semble près d'expirer. Ces vallées lugubres figuraient aux yeux des Grecs l'empire d'Orcus et du Chaos; l'Aïdonie, royaume de Pluton, suivant Homère, était la plaine des fantômes et des expiations (παραμυθιων πεδιον). De nos jours, le canton de Paramythia porte encore le nom d'Aïdonie, et son acropole albanaise, bordée de canons turcs, fait toujours trembler les Grecs, comme aux temps où ils croyaient y entendre le cri des Euménides. Le gouffre qui paraît avoir été l'Averne s'appelle maintenant la source de Saint-George: bondissante comme le coursier de l'archange exterminateur du dragon, cette cascade jaillit, aussi large qu'un fleuve, des flancs caverneux de la montagne, et, après une course de quelques lieues, se jette dans l'Achéron. Sorti des glaciers du mont Tymphé, l'Achéron ou la *rivière noire* (*Mavropotamos*) arrose en écumant le vallon de Kourendas, longe les *météores* (lieux hauts) de Souli, dont les rocs éblouissans se voient de la pleine mer, et disparaît enfin dans le marais achérusien. Ce marais entoure le village de Glykys-Limen, appelé par les Vénitiens Porto-Fanari, à cause de son fanal. Porto-Fanari était autrefois la ville sacrée de Pluton, et se nommait Ephyre ou Cichyre. Ceux qui changent le mythe en histoire prétendent que l'époux de Proserpine régna sur les Molosses, fut attaqué par les princes Thésée et Pirithoüs, les vainquit, et les enferma dans les cachots de Cichyre sous la garde de Cerbère. De là naquit, disent-ils, la fiction des enfers.

Ce petit port doit son nom actuel de Glykys à l'eau douce dont il est rempli, malgré le voisinage de la mer. On y remarque le couvent en ruines d'*Aï-Donati* (Saint-Donat), construit avec les pierres du temple d'Aïdoneus (Pluton), dont il reste encore sept belles colonnes

en granit égyptien. Les pieuses théories grecques partaient de ce temple pour remonter le fleuve infernal, à travers le marais achérusien, dont les exhalaisons phosphorescentes, voltigeant encore la nuit sur ses eaux, justifient la peinture que faisaient les poètes des vagues enflammées du Phlégéton. La chapelle d'Agia-Glykys, la *sainte douce* (surnom grec de Marie), retentit aujourd'hui des louanges de la Vierge, qui a succédé à Proserpine dans le culte des habitans de Cichyre. Enfin le Cocyte, affluent de l'Achéron, est retrouvé par les archéologues dans le torrent de Vava, qui descend des monticules de Margariti. On fait ainsi le procès au savant Meletius, qui, né à Janina, avait vu tout l'enfer homérique autour de sa ville natale; mais on oublie que d'autres lieux, décorés des mêmes noms, se trouvent près de Naples, et que les anciens avaient plus d'une porte pour descendre dans l'empire des morts.

Le fertile plateau qui termine l'Albanie grecque au-dessous du Pinde s'appelle encore *Champs-Élysées*. Là on peut savourer avec délices toute la poésie de la vie rustique, surtout quand les belles paysannes épirotes, parées des roses de mai, se répandent dans les bocages pour y célébrer par leurs danses l'épithalame de Flore et du Printemps. Parmi les villages des Champs-Élysées se remarquent Bonila, qui fut tout entier peuplé de pauvres Bulgares enlevés de leurs foyers par Ali-Pacha durant son expédition contre Pasvan-Oglou; Rodostopos (le lieu des roses), et Protopapas, petit fort sur un roc aride, mais pittoresque. Cette magnifique plaine, d'une étendue de cinq à six lieues, est située entre le lac d'Orako et les contre-forts du Pinde, qui ne sont pas moins rians que l'Élysée. Si le despotisme laissait se développer librement les tribus de ces vallées, de belles cités ne tarderaient pas à y surgir; le génie et l'activité grecs s'y réveilleraient avec une vigueur nouvelle; les bosquets du Pinde et de l'Élysée redeviendraient, comme autrefois, le séjour d'une population heureuse et calme. Aujourd'hui le Grec n'y vit que dans la terreur, et, si les orages qui agitent toujours les chênes de Dodone ne le font plus frissonner, en revanche tout courage l'abandonne au seul bruit des pas d'un Osmanli. Toutefois, derrière ces Grecs timides, il y a les Grecs indomptés des monts Agrafa, et une armée conquérante serait mal reçue dans ces vallées. Les Thésée et les Pirithoüs nouveaux qui se hasarderaient dans l'Épire ne seraient pas mieux traités que leurs devanciers par les héroïques brigands du Cocyte et de l'Achéron. L'empire ottoman fût-il démembré, l'Albanie pourrait rester encore long-temps indépendante, car un gouvernement euro-

péen se résoudrait difficilement aux énormes frais de campagne nécessaires pour forcer dans leurs inaccessibles retranchemens des montagnards naturellement rebelles à toute domination étrangère.

III.

Faire l'histoire de la Chkipérie, ce serait donner la clé de bien des mystères qu'offrent encore les rapports mutuels des langues et des peuples de l'Orient européen; mais qui pourrait écrire cette histoire? Un seul fait se dégage nettement du chaos des annales albanaises : c'est qu'à toutes les époques le peuple chkipetar semble destiné à former le dernier boulevard des libertés gréco-slaves. C'est lui qui résista le plus long-temps aux Romains; attaqué avant les Grecs, il ne céda qu'après eux. Jamais il n'a subi complètement le joug des sultans. Depuis que l'astuce ottomane l'a désorganisé, il tourne vers la guerre toute son énergie, et sur les champs de bataille il a été maintes fois la terreur de l'Orient et de l'Occident. On doit remarquer cependant que tous les grands hommes sortis du sein de la nation albanaise ont fini par devenir ou Slaves ou Grecs, et par léguer leur nom et leur gloire à l'une ou à l'autre de ces deux sociétés. Ce phénomène moral ne saurait avoir d'autre cause que la destinée primitive des Albanais, placés comme intermédiaires entre les deux grandes races de la péninsule classique.

Malgré tous les efforts des savans, la généalogie des Albanais est encore un problème. Si l'on s'en rapporte aux Mirdites, qui se croient la plus noble race du monde, et qui regardent les Français comme le plus glorieux peuple après eux, l'Albanais est frère de berceau du Français. Moins complaisante, l'histoire nous montre l'Albanie ancienne dans le Caucase, limitée au sud par l'Arménie, et à l'orient par la mer Caspienne, le pays des Chétechips et l'Ibérie, Épire caucasienne, actuellement nommée Grusie. La capitale de cette Albanie primitive se nommait Albanum; elle occupait à peu près l'emplacement de la ville moderne de Bakou, et le Samour doit être le fleuve Albane des anciens géographes. L'importante cité de Ksamakhia, aujourd'hui Chamakhia, fut probablement la patrie des Djames. La tribu des Toxides trouvée en Mingrélie par le voyageur Chardin doit se rattacher aux Toskes ou Toxides d'Europe. Ptolémée semble déjà désigner les Albanais au second siècle de notre ère quand il parle des montagnards libres qui entouraient Albanopolis (Elbassan), et

que Pline partage en douze tribus. Ces tribus, laissées dans un dédaigneux oubli par les géographes d'alors, étaient enclavées dans les populations de l'empire romain. Mais, étrangers à ces divisions officielles, les Mirdites, du haut de leurs montagnes, pouvaient sourire en voyant les prétendus maîtres du monde tracer des frontières idéales là où n'atteignait pas leur épée, et déclarer abolies des nationalités qui ne peuvent pas plus disparaître que les climats et les montagnes. Sous les empereurs grecs, les Mirdites continuèrent à vivre obscurs, sans autres lois que leurs mœurs, sans autres chefs que leurs vieillards, jusqu'au jour où l'apparition des Turcs les força enfin de se montrer sur la scène du monde.

Devenus maîtres de l'Albanie par la capitulation de Janina en 1431, les conquérans asiatiques virent bien qu'ils ne pourraient établir leur domination au milieu de ces tribus, s'ils ne provoquaient parmi elles la discorde et l'apostasie, afin d'opposer un jour des phars musulmans aux phars chrétiens. Cette politique réussit chez les Albanais du midi, civilisés et amollis par le luxe; mais, dans les rudes montagnes de la Mirdita, toutes les tentatives échouèrent. Enfin George Castriote, surnommé Skanderbeg, se mit à la tête des Mirdites, qui commencèrent leur lutte immortelle. Pendant deux règnes consécutifs, ils battirent les Turcs en toute rencontre. Les historiens ont fait de George un roi puissant, qui gouvernait de vastes états; en réalité, il ne possédait que Croïa, Lissa, Durazzo et la partie du Mousaché qui s'étend sur la rive droite du Berathino; il n'était que le chef militaire d'une ligue de seigneurs latins, ducs, comtes et barons, devenus par les croisades maîtres de tous les forts de la Mirdita. Nous ne raconterons pas les prodiges de bravoure qui remplirent vingt-quatre années de la vie de Skanderbeg. Le souvenir de cette existence héroïque entoura de terreur et de respect le nom des Mirdites, et leur assura pour des siècles une indépendance, sinon reconnue en droit, du moins admise de fait.

La coalition des clans chkipetars fut rompue après la retraite de Skanderbeg; mais l'attitude toujours ferme des Mirdites entretint chez les autres Albanais une noble ardeur pour l'indépendance. La grande ville de Janina maintint ses priviléges, et continua de s'administrer à l'intérieur comme une république; ce ne fut qu'en 1716 qu'elle se vit pour la première fois soumise au *haratch*. Les tribus chrétiennes de la côte, soutenues par les Mirdites, et pourvues abondamment d'armes et de munitions par les Vénitiens de Corfou, transformèrent la tcheta en croisade, et depuis ce temps la petite guerre n'a plus

cessé un seul jour. Pendant que les Mirdites bloquaient les Turcs dans les forteresses du nord, les phars de Kimara, des Philatis, de Margariti tenaient en haleine les Turcs de Janina. L'ame de cette coalition maritime était le port de Parga adossé à la fameuse montagne de Souli. La république souliote devint de plus en plus puissante jusqu'à ce qu'Ali-Pacha crut enfin devoir diriger contre elle toutes les forces musulmanes de l'Albanie. Il ne réussit qu'après douze années de luttes à détruire les Souliotes; leur chute entraîna successivement celle de toutes les tribus maritimes, et Parga elle-même fut vendue, en 1819, au pacha d'Épire par l'Angleterre.

Pendant que l'Albanie hellénisée voyait ses phars chrétiens subir le joug des tribus musulmanes et toskes, dirigées par Ali-Pacha, il se passait dans l'Albanie mirdite et septentrionale des scènes non moins tragiques, d'une portée sociale non moins vaste, et qui tournaient finalement à l'avantage des chrétiens. Pour avoir une idée complète de ces évènemens auxquels l'Europe n'a fait aucune attention, quelque importans qu'ils fussent pour l'avenir de l'Adriatique et de la Turquie, il faut remonter jusqu'à la révolution française.

Joseph II régnait à Vienne, et tâchait d'exploiter à son profit l'élan des peuples vers l'indépendance. Les Mirdites cherchaient un nouveau Skanderbeg, et le visir de Skadar, Mahmoud-Basaklia, qui, descendant du héros albanais, affectait un grand penchant pour les chrétiens, n'eut pas de peine à gagner la faveur des tribus mirdites. En 1786, l'Autriche proposa au visir Mahmoud de le reconnaître comme souverain indépendant de l'Albanie dès qu'il aurait reçu le baptême; dès-lors il ne balança plus à se révolter, et, rassemblant tous les capitaines iliriens et mirdites, tant chrétiens que musulmans, dans un grand *sobor* (assemblée nationale) à Podgoritsa, il jura avec eux sur l'Évangile et le Koran de combattre jusqu'à la mort les ennemis de leur liberté. Un sénateur de Raguse, Bernard Caboga, vint féliciter et remercier Mahmoud-Basaklia au nom de sa république, et Joseph II lui envoya solennellement une énorme croix en argent massif. Mais, en même temps, à Stamboul, le grand moufti lançait l'anathème sur la tête du visir rebelle; il le déclarait *fermanlia* (exclu à jamais du paradis des croyans). Le seraskier de Romélie partit avec trente mille Turcs et arriva, prompt comme la foudre, devant Skadar, où Mahmoud, qui ne l'attendait pas encore, avait à peine deux cents soldats. Fort de l'alliance des capitaines mirdites, Mahmoud s'enferma dans le Rosapha, espérant que ses amis ne tarderaient pas à commencer leurs tchetas contre l'armée envahissante.

Son espoir ne fut pas trompé. Tous les pachas roméliotes, qui étaient accourus avec leurs troupes pour ravager la Mirdita où chacun d'eux avait son camp à part, furent attaqués le même jour et à heure fixe par les tribus mirdites. On eût dit de nouvelles *vêpres siciliennes*; pas un Turc n'échappa; ils furent expulsés même des petits forts qu'ils avaient possédés jusqu'alors, et dont les garnisons périrent jusqu'au dernier homme sous les coups impitoyables des Mirdites latins. De son côté, le visir Mahmoud réussit à brûler, au moyen de radeaux enflammés, la flottille turque qui, ancrée dans la Boïana, bloquait et affamait Skadar. Par une autre ruse de guerre, il se débarrassa également des deux mille Autrichiens que leur ambitieux empereur envoyait vers la Mirdita sous prétexte de la protéger. Ayant peu de temps après découvert les menées de l'agent impérial Brognard et de ses collègues, il les fit périr, et envoya leurs têtes à la sublime Porte comme gage de réconciliation. Le divan fut heureux de voir Mahmoud *le noir* ou le félon si bien disposé à son égard. La victoire du rebelle fit lever l'excommunication prononcée contre lui, et le visir triomphant resta assis au Rosapha comme un souverain sur son trône. Enfin sa mauvaise étoile et l'absurde haine des Mirdites latins contre les schismatiques le poussèrent en 1795 sur les Monténégrins, qui s'enfuirent devant lui jusque dans les gorges de Tsetinié, où ils le cernèrent, le firent prisonnier et le décapitèrent.

Ali de Janina avait habilement profité de la guerre faite par le sultan au visir de Skadar; il s'était emparé d'Ocrida, dont il avait massacré tous les habitans mirdites et iliriens pour les remplacer par des hommes dévoués à sa cause. Ocrida commande avec Metzovo les seuls défilés par lesquels on puisse pénétrer de Constantinople et de la Macédoine en Albanie. Maître de ces deux points, Ali put isoler la Mirdita, la travailler en tous sens par ses émissaires et y semer la discorde. Les Mirdites déjouèrent ses efforts, et Ali fut réduit à tourner ses espérances vers des intrigues de harem. En 1819, il maria la fille aînée de son fils Veli au nouveau pacha de Skadar, le jeune Moustaï ou Moustapha. Épirotes et Mirdites confondus célébrèrent à Janina ces fiançailles par des orgies barbares; mais Moustaï ne quitta point Skadar et envoya chercher sa fiancée par un bey des Dibres avec huit cents cavaliers. Ayant réussi à conclure ce mariage, Ali comptait bien en recueillir les fruits, c'est-à-dire supplanter Moustaï et donner des chefs toskes aux Mirdites. Le ciel avait décidé au contraire que le jeune Moustaï hériterait de la puissance du *vieux lion*, et que les Mirdites succéderaient en Albanie aux Toskes abat-

tus. Ali mort en 1821, il n'y eut plus aucun pacha en état de rivaliser avec Moustaï, et le gendre du tyran de l'Épire devint d'autant plus redoutable au dehors qu'il était plus aimé des siens.

La guerre qui se fit bientôt contre les Grecs causa une vive satisfaction aux Albanais. Ils employèrent mille ruses pour faire traîner les hostilités en longueur. C'est ainsi qu'ils épargnèrent Missolonghi, dont plus d'une fois ils auraient pu s'emparer. Cette ville leur servait, disaient-ils, de *saraf* (banquier). On ne peut calculer combien de millions ont été versés en Albanie par les cinq campagnes entreprises contre la Grèce. L'empressement avec lequel les Albanais couraient aux armes était loin d'ailleurs de déplaire au sultan. En se servant d'eux exclusivement pour ces expéditions, Mahmoud affaiblissait la race chkipétare, qui fut ainsi cruellement décimée.

En 1828, les Russes promirent au visir de Skadar, s'il les secondait, de le reconnaître comme souverain de l'Albanie. Aussitôt, à l'instigation de Moustaï, les Mirdites et les Djègues musulmans s'insurgèrent contre les Turcs. Mais quand vint le traité d'Andrinople, où le czar ne faisait nulle mention de l'Albanie, Moustaï comprit qu'on l'avait joué. Les sacs d'argent du pacha d'Égypte, complice de sa rébellion, consolèrent bientôt Moustaï et lui permirent d'échapper au châtiment de la Porte, en soldant des chefs de bandes qui guerroyèrent pour lui. Moustaï avait un prétexte plausible pour tolérer ces bandes : la Grèce venait d'être pacifiée, et la soldatesque albanaise licenciée courait le pays en pillant les villages. La contrée fût devenue inhabitable, si les petits chefs ne s'étaient coalisés pour exercer au moins une certaine police militaire.

Bientôt cette oligarchie aboutit à un triumvirat qui se composait de Veli-bey, de Seliktar-Poda et de son gendre Arslan-bey. Ces trois chefs ne pouvaient malheureusement vivre d'accord. Gouverneur de l'Albanie centrale, le rusé Seliktar retenait sous lui les débris de la faction d'Ali et les phars toskes, indignés de la perte de leurs antiques privilèges, irrités d'ailleurs de se voir contraints, à leur entrée dans le nizam, de quitter leur chère foustanelle pour le pantalon à la *franca*. — Ennemi personnel de Seliktar, Veli-bey soutenait le sultan et les réformes, uniquement par haine de son rival. Il possédait Janina, Metzovo, Arta et le port de Prevesa. Cependant sa déférence aux ordres de la Porte n'était qu'un masque, et à Janina il tenait presque en prison le pacha de cette ville, Emin Sadrazem Zadeh, brillant jeune homme de dix-neuf ans, qui occupait la partie encore habitable du palais du *vieux lion*. Le parti de Veli était peu nombreux,

et tous les patriotes avaient les yeux fixés sur Arslan-bey, le plus puissant des trois chefs. — Arslan, fils du *meuchardar* (garde-des-sceaux) d'Ali-Pacha, âgé de vingt-cinq ans, beau, brave, passionné pour la poésie et la gloire, avait acquis sa renommée dans une audacieuse tcheta qu'il avait poussée à la tête de cinq mille Albanais, jusqu'au cœur de la Grèce, pour délivrer par cette diversion les Turcs bloqués à Négrepont et dans l'Attique. Cet exploit lui avait valu le pachalik de Zeitouni en Thessalie. Mais les cinq mille klephtes qu'il commandait, et auxquels il ne refusait rien, commirent sous ses yeux de tels ravages à Kodgana, à Trikkala et dans plusieurs autres villes peuplées de rayas grecs, qu'en 1830 le divan se crut obligé de le déclarer *fermanlia*. Aussitôt après cette excommunication, le grand-visir partit pour Andrinople, où il convoqua tous les beys, ayans et spahis roméliotes, pour la campagne d'Albanie. De son côté, Mahmoud, pacha de Larisse, marcha à la tête de dix mille hommes contre les klephtes d'Arslan, et les défit. Arslan, qui n'occupait alors qu'un poste d'avant-garde hors des frontières albanaises, chercha dès ce moment à se rapprocher de sa patrie.

Les plus petits castels albanais étaient remplis de soldats insurgés; ces forces disséminées se scindaient malheureusement en trois factions, dont chacune paralysait les deux autres. Un désavantage non moins grand pour l'Albanie, c'est que les chefs de ces factions étaient musulmans, et le visir de Skadar lui-même, seul moteur de tous ces troubles, n'osait embrasser le christianisme. S'il eût pu s'y résoudre, il devenait par ce seul fait prince indépendant de la Mirdita et de la majorité des Albanais. Mais il demeura irrésolu, et les chrétiens, à l'approche du grand-visir Mehmet-Rechid-Pacha, n'eurent à se prononcer qu'entre les beys musulmans indigènes et le gouvernement de la Porte. Ils optèrent naturellement pour la Porte, qui ne pouvait exercer sur eux qu'une tyrannie lointaine. Le grand-visir, secondé par les armatoles thessaliennes et les klephtes grecs du Pinde, n'eut pas de peine à détruire les rebelles. Ces derniers d'ailleurs, loin de se rapprocher en face du danger, marchèrent les uns contre les autres. Arslan s'avança pour occuper les défilés de Metzovo, et séparer ainsi Janina de la Thessalie, d'où cette ville tire ses vivres. Veli, à cette nouvelle, courut pour le prévenir et sauver sa position; mais Seliktar-Poda, en insurgeant les Toskes, le menaçait par derrière, et Veli pouvait être pris entre deux feux. Ses propres officiers ne lui cachaient pas leur sympathie pour Arslan, que tous regardaient comme le héros de la nation. Ils affichaient hautement leur

mépris pour les malencontreuses réformes du sultan, qui proscrivait les foustanelles et remplaçait la marmite des *ortas*, expressif emblème de la fraternité militaire, par le tambour, impérieux organe des volontés absolues. Veli ne répondait à ces sarcasmes que par un silence prudent. Enfin, ne voyant autour de lui que cinq mille volontaires, tandis qu'Arslan en avait réuni quatre fois plus, il crut devoir proposer à son rival une conférence, qui fut acceptée. Après une longue discussion, Arslan et Veli se baisèrent au front, et, se tournant vers leurs troupes, s'écrièrent : Frères, la paix est faite! De tous côtés alors, on déchargea les mousquets en signe de joie, et les beys des deux partis, se mêlant, formèrent une grande assemblée, où les raisons qui militaient pour la paix furent exposées et débattues en toute liberté. Le résultat de cette délibération fut qu'il fallait vivre unis. Aussitôt ces deux armées, parlant la même langue, se jetèrent en quelque sorte dans les bras l'une de l'autre, et, au lieu d'une mêlée furieuse, ce ne furent qu'embrassemens fraternels.

L'union de ces deux partis parut un moment avoir porté ses fruits. Le divan accorda une amnistie complète à tous les klephtes, et réintégra leur chef Arslan parmi les vrais croyans et les bons citoyens. Cette amnistie n'était qu'un piége : la même fourberie employée contre Ali, le klephte-roi, devait se répéter sur une plus grande échelle contre ses successeurs. Pas un de ces braves ne devait échapper aux perfides menées des Osmanlis, acharnés fatalement à détruire dans cette race albanaise tout ce qui n'était pas chrétien. Mehmet-Rechid invita tous les beys et chefs de phars à venir sceller par un grand banquet, près de Monastir, leur réconciliation avec le gouvernement : conduits par Arslan et Veli-bey, ils y vinrent au nombre de quatre à cinq cents; c'était l'élite de la population musulmane d'Albanie. La fête fut splendide; à l'issue du repas, un orchestre militaire fit entendre des airs d'Europe, musique étrange pour ces beys chkipetars, tandis qu'autour d'eux se rangeait en carré sur deux haies, et comme pour leur faire honneur, un régiment de troupes disciplinées à la franque. Bientôt cependant les tambours battirent la charge. Arslan le premier s'aperçut du piége; il cria, dit-on, à Veli-bey : « Ami, nous avons mangé de la boue! — Tout cela est de la tactique européenne, » répondit Veli avec une inébranlable confiance. Soudain une fusillade générale abattit cette brillante noblesse, et une charge à la baïonnette acheva ceux qui respiraient encore. Veli reçut dix-neuf balles; le seul Arslan échappa en faisant bondir son petit cheval par-dessus les haies des soldats, mais le pacha Khior-

Ibrahim, qui montait un coursier non moins rapide, le poursuivit, l'atteignit au bout d'une lieue, et le tua en combat singulier.

Les têtes de tous ces nobles klephtes, dernier espoir de l'Albanie musulmane, furent coupées, salées, et emportées par des Tatars à Stamboul; leurs cadavres furent jetés aux chiens et aux aigles. C'étaient pourtant les mêmes héros qui, par leur bravoure, avaient retardé de plusieurs années le triomphe et l'émancipation de la Grèce. Aussi la joie des Grecs fut-elle grande à la nouvelle de ce massacre: les mânes plaintifs d'un million d'Hellènes étaient vengés par la Porte elle-même, qu'une destinée fatale semblait pousser à dévorer, comme Saturne, ses propres enfans.

Tels furent les évènemens de 1830 en Albanie; l'année suivante n'eut pas une moindre importance politique. Le dernier des triumvirs chkipetars, Seliktar-Poda, était entré avec ses *boures* dans Janina deux jours après le massacre de Monastir. Il en avait chassé les partisans de Veli, après un combat livré de rue en rue, qui avait réduit une partie de la ville en un monceau de cendres, et, feignant un zèle ardent pour la cause de la Porte, il avait envoyé au grand-visir la tête de Mousseli, frère de Veli-bey. En même temps ce chef ambitieux avait mis le jeune pacha Émin en tutelle au kastro de Janina, dont il était maître; aussi se croyait-il devenu l'*unique soleil* d'Albanie. L'attitude prise par Seliktar devait au contraire prolonger la guerre. Les deux seules villes de ce pays qui joignent à leur importance militaire une haute importance commerciale, Skadar et Janina, restaient interdites aux garnisons du sultan, et le grand-visir fut obligé d'ouvrir contre les Albanais une campagne régulière. Seize mille *taktiki* (1) furent envoyés contre Janina, toujours regardée par le divan comme le point principal de l'Albanie; ils eurent ordre d'isoler cette place de tous les forts qui pouvaient la ravitailler et surtout de la mer Ionienne. Tous ces forts capitulèrent successivement; le vieux Seliktar lui-même, menacé à la fois par la famine et par le fer, ne dut son salut qu'à la fuite, et Janina reconnut le sultan. Les phars musulmans étaient dissous, tous leurs chefs avaient péri, et sans chefs ils ne formaient plus qu'une masse inerte.

Mais le divan, qui par la destruction des phars musulmans croyait avoir terminé la lutte, s'aperçut bientôt qu'il n'avait frappé à Monastir et à Janina que l'avant-garde de la nation albanaise; il n'avait pas atteint les tribus chrétiennes qui allaient devenir le cœur de la nation

(1) Soldats turcs disciplinés à l'européenne.

et qui s'appuyaient sur le visir de Skadar, Moustaï, véritable roi du pays depuis la mort du *vieux lion*. Voyant égorger l'un après l'autre tous les petits chefs qu'il soudoyait, ce chef suprême sortit enfin en 1831 du nuage qui l'avait jusqu'alors dérobé à tous les yeux. Du haut du Rosapha, il déploya la bannière de son phar, et trente mille Djègues et Mirdites accoururent à cet appel, chantant leurs chansons guerrières et rappelant avec orgueil comment les sept cents coups de canon d'alarme de Dgelaldine, grand-père de Moustaï, avaient attiré près de lui *sept cents fois cent* Chkipetars, et comment ces braves avaient sauvé leur patrie d'une double invasion d'Ottomans et de Bosniaques. Les soldats de Moustaï comptaient bien à leur tour délivrer la *terre blanche* de ses tyrans étrangers; aussi le pacha, plein de confiance dans ses carabines mirdites, ne craignit point d'aller au-devant de Mehmet-Rechid jusqu'à Prilipe, dont il s'empara. Cette ville n'est qu'à huit lieues de Monastir, où se trouvait alors le grand-visir, sans argent, sans vivres, sans munitions, et n'ayant que cinq mille jeunes recrues au milieu des belliqueuses tribus serbes, qui n'attendaient qu'un signal pour accourir au camp de Moustaï. Si le visir des Mirdites eût marché droit sur Monastir, où l'appelaient des milliers de partisans secrets, il eût peut-être anéanti la domination turque en Europe; mais il s'arrêta quatre jours entiers pour prendre du repos, jouir des bains et des fêtes slaves de Prilipe, qui devint ainsi la Capoue de cet autre Annibal.

Le temps que passa Moustaï à Prilipe ne fut pas perdu par l'actif Mehmet-Rechid, qui convoqua tous les beys macédoniens à Monastir, et leur prouva sans peine que l'esclavage russe les attendait, s'ils continuaient d'aider par leurs révoltes au démembrement de l'empire. Émus par son éloquence, les beys jurèrent de vaincre sous lui ou de mourir. Alors, se tournant vers les primats grecs, Mehmet leur fit comprendre que l'occasion de se venger de leurs rivaux, les Chkipetars, n'avait jamais été si belle, et qu'ils n'avaient besoin pour cela que de lui payer une somme suffisante pour quelques jours de campagne. Jamais des Grecs ne laissèrent sans réponse un appel à leur patriotisme. Bien qu'épuisés par dix années d'avanies, ceux de Monastir coururent supplier leurs femmes, qui donnèrent généreusement leurs colliers de ducats, leurs bracelets, leurs bijoux héréditaires; au bout de quelques heures, 250,000 piastres furent apportées au grand-visir. Il n'en prit que 100,000, rendit aux Grecs le reste de leur présent, et, sous prétexte d'une revue, conduisit ses troupes hors de la ville dans la direction de Prilipe. Il les mena en avant jusqu'au

soir, puis, s'arrêtant, il leur cria : Enfans, la revue aura lieu demain à l'aurore dans Prilipe! En effet, s'étant approché de cette ville à la faveur des ténèbres, il surprit au soleil levant les Albanais qui dormaient épars, et dont les six pachas se livraient avec Moustaï au plaisir du bain. Bien supérieurs en nombre aux Osmanlis, les Mirdites et les Djègues se rangèrent spontanément en bataille et attendirent l'assaut; mais bientôt, voyant la mitraille éclaircir leurs rangs, ils poussèrent des hurlemens de rage, jetèrent leurs fusils, et se précipitèrent avec leurs iatagans sur les lignes de baïonnettes des *taktiki*. Ajustés à bout portant par ces derniers, ils tombèrent en foule; tout ce qui survécut prit la fuite et ne s'arrêta que dans les défilés de Babussa. Là les guerriers albanais en foustanelles se retranchèrent et attendirent pendant dix jours les recrues ottomanes en pantalons et à fusils armés de baïonnettes. Les recrues parurent enfin; mais les divers assauts qu'elles donnèrent aux rochers fortifiés échouèrent devant les fusillades des Mirdites postés dans un couvent qui dominait ce défilé. Les *taktiki* ne voulaient plus se battre; quant aux irréguliers, mécontens du nouveau système stratégique, ils allaient forcer le grand-visir à une fuite honteuse, lorsque trois cents palikares grecs et chrétiens de l'Épire vinrent lui proposer de s'emparer du couvent ou de mourir en luttant contre les ennemis de leur race. Spartiates d'un nouveau genre, les trois cents braves, salués par les cris de toute l'armée, gravirent la montagne, et, sous une grêle de balles, s'emparèrent du monastère. Excités par cet exemple des vieux guerriers de l'Orient, les *taktiki* s'élancèrent à leur tour vers les hauteurs d'où les Djègues les défiaient. Après une horrible mêlée, le camp djègue fut pris, mais la perte des vaincus était moindre que celle des vainqueurs. Ceux-ci, trop décimés, n'osèrent attaquer les retranchemens des Mirdites, qui profitèrent de la nuit pour faire retraite.

Le vieux Moustaï était resté durant toute la bataille couché sous une tente magnifique, qui avait appartenu à un sultan, et que son grand-père avait conquise; entraîné par les fuyards, il mit le feu à cette riche tente, et partit au galop pour Skadar, où il s'enferma dans le Rosapha. Pendant ce temps, Mehmet-Rechid souillait sa victoire, en accordant comme récompense à ses soldats le pillage de Kiouprili. Il ne restait plus, il est vrai, dans cette ville que les femmes chkipetares et le vieux cadi, qui se reposaient, les unes sur l'inviolabilité du harem, l'autre sur l'inviolabilité de sa charge; mais les femmes furent déshonorées dans leurs harems orientaux par les *taktiki*, et le cadavre du cadi fut traîné dans les rues. Indignés de ces scènes d'hor-

reur, les trois cents Épirotes demandèrent et obtinrent, pour prix de leur courage, d'aller défendre contre ces troupes un village grec voisin de la ville; la défense de ce village, contre leurs anciens camarades, leur coûta plus d'hommes qu'ils n'en avaient perdu à l'assaut même du couvent. L'armée s'achemina enfin à travers la Mirdita, où les chrétiens, intéressés à laisser les musulmans s'entre-détruire, laissèrent libres tous les passages, et au milieu de l'hiver Skadar se trouva bloquée. Le débonnaire Moustaï avait perdu ses goûts belliqueux; il apprenait le français, et croyait au-dessous de lui de lutter comme un barbare. Il capitula donc et mérita sa grace en dévoilant les plans du vice-roi d'Égypte, qui soldait tous les rebelles d'Albanie, et avec son or faisait ainsi, loin de son territoire, la guerre au grand-visir, impatient de marcher vers le Nil. Gracié, mais destitué, le vieillard partit pour Stamboul, et au printemps de 1832 les *taktiki*, en pantalons à la franque, montèrent, au grand scandale des Mirdites, l'escalier sacré du Rosapha.

Ce grand évènement fut le signal d'une transformation soudaine pour l'Albanie. Au nom de la civilisation européenne, le vainqueur décréta la destruction par la mine de tous les donjons féodaux du pays; de Skadar à Janina et d'Arta à Durazzo, tous les vieux remparts sautèrent. A la vue des débris fumans de leurs koulas, les châtelains musulmans dépossédés disaient, les larmes aux yeux : « Notre temps est passé; Dieu seul est grand! » et ils mettaient des livres français aux mains de leurs enfans pour assurer leur avenir dans le nizam, croyant leur donner par là le secret de l'ère nouvelle qui commençait pour l'Orient. Le grand-visir rêvait des réformes utiles; il régularisa les impôts, promit aux rayas chrétiens qu'ils ne paieraient plus annuellement que soixante piastres par ménage, que leurs villages s'administreraient eux-mêmes, sans l'intervention des musulmans. Mais, pendant l'année qu'il employa à réorganiser l'Albanie, la Syrie tomba au pouvoir du vice-roi d'Égypte. Appelé trop tard contre lui, Mehmet-Rechid passa en Asie avec une foule d'Albanais, trouva l'armée ottomane déjà démoralisée, fut vaincu et fait prisonnier. Ses vieilles bandes, dont il était adoré et qui l'appelaient leur *papa*, le pleurèrent sans pouvoir le venger, et avec le vainqueur des Chkipetars s'éclipsa probablement pour toujours la fortune des Osmanlis.

Dès la fin de 1833, tout l'ordre factice importé en Albanie par le grand-visir avait disparu, et en 1834 l'anarchie recommença plus terrible que jamais dans ce malheureux pays, qui en vint à regretter les *temps prospères* d'Ali-Pacha. Au moins alors n'avions-nous qu'un

tyran, disaient les Toskes; que Dieu nous le renvoie, et nous baiserons avec amour la poussière de ses pas. Les Chkipetars hellénisés du sud furent réduits à s'appuyer sur le nouveau royaume de l'Hellade, incomplet sans l'Épire et les montagnes thessaliennes, que les patriotes grecs appellent leurs *limites du Rhin*. Agitée par les Hellènes, l'Albanie se souleva donc en 1835; et si cette vaste trame insurrectionnelle, dont les principaux fils sont encore un mystère, avait trouvé le moindre appui dans le gouvernement grec, nul doute qu'Othon n'eût été à Janina proclamé souverain de l'Épire. Ce petit roi, encore mal affermi, craignit de se compromettre auprès du sultan, et la révolte des chrétiens d'Albanie fut étouffée; mais elle avait révélé un fait nouveau, un changement de rôle : ce n'étaient plus les musulmans qui dirigeaient le mouvement national, c'étaient les chrétiens grecs et mirdites. On ne parlait plus des Toskes; les rassemblemens de klephtes en Toskarie, qui interceptaient les routes et inquiétaient Berath en 1836, n'eurent aucune importance politique.

Il n'en fut pas de même des révoltes mirdites et iliriennes de 1839 et 1840, durant lesquelles le nizam turc fut battu à plusieurs reprises. Les beys musulmans de Prisren, d'Ipek et de Pristina, s'étant coalisés en cette occasion avec les chrétiens, la Porte crut pouvoir exploiter le fanatisme des Mirdites latins, et invita leur prince Nikalo à mériter les faveurs du sultan par une campagne contre les mahométans de Prisren. Les Mirdites refusèrent de marcher contre leurs alliés, et peu de temps après une tentative d'assassinat eut lieu dans les Dibres sur le jeune Nikalo. Ce lâche attentat effraya et désorganisa les chefs dibrans, qui se divisèrent; plusieurs opinèrent pour la soumission et livrèrent au gouverneur de Romélie les deux principaux meneurs de cette guerre, qui furent aussitôt déportés en Anatolie. La Mirdita parut, sinon soumise, au moins pacifiée, à l'exception des Mirdites voisins du Monténégro, qui restèrent engagés dans une lutte sanglante contre cette république. En 1839, les Monténégrins ravageaient par leurs tchetas tous les environs de Skadar. Une seule de leurs bandes rapportait de Hotti six cents têtes humaines, avec un troupeau de mille bœufs, et les malheureux habitans de cette ville, pour échapper à de nouvelles razzias, demandaient à grands cris et obtenaient leur incorporation avec le Monténégro. L'année suivante, plusieurs fortes tribus mirdites suivaient l'exemple de celle de Hotti, et le Monténégro commençait le démembrement de l'Albanie. Depuis ce jour, la discorde est allée croissant, et les Monténégrins deviennent de plus en plus pour l'Albanie de menaçans

protecteurs. L'anarchie semble un vice inhérent à la constitution de ce pays, et une constitution impuissante à concilier l'ordre avec la liberté finit par apporter le découragement à toutes les ames, en affaiblissant peu à peu le culte de la patrie. C'est ainsi que les nationalités tombent, et la race albanaise va se fondant de plus en plus avec les races voisines.

IV.

La destruction des beys musulmans, en 1830, fut pour l'Albanie ce qu'avait été pour tout l'empire d'Orient l'extermination des janissaires. A partir de ce jour, les rayas purent respirer, et les tribus libres de la Mirdita n'eurent plus à craindre d'aussi fréquentes tchetas de la part des musulmans. Délivrées de l'oppression des beys, ces tribus n'ont pas tardé à devenir envahissantes. Les Doukagines, trop voisins de Skadar, et les Malisors-Klementi, placés trop près du Monténégro, sont seuls restés stationnaires. Mais les Dibrans ont élargi d'année en année leur confédération, et, en 1840, ils ont fraternisé avec les Serbes schismatiques de Bosnie, comme leur intérêt bien entendu le leur conseillait depuis long-temps. Aujourd'hui les Albanais de Roujaï, Glougovik, Souodol, Ougrelo, Dougopolié, sont tout-à-fait libres, et ne reconnaissent d'autres chefs que les vieillards qu'ils ont élus. La plupart ne paient aucune espèce de taxe, et ne permettent à aucun Turc d'habiter sur leur territoire; d'autres, plus exposés aux razzias des pachas, consentent à leur payer un léger tribut et à recevoir un de leurs officiers, qui, sous le nom d'*ayan*, réside dans leur village; mais ce délégué ne jouit d'aucune autorité, et le plus souvent il est gardé à vue par les indigènes. Ainsi, l'*ayan* placé à Gousinié par le visir de Skadar n'a pas même le droit d'entrer dans cette petite ville; il est forcé de demeurer hors des murs. Les Malisors catholiques présentent leur totale exemption d'impôts comme une récompense du sultan Amurat, qui les affranchit à perpétuité pour une grande victoire qu'ils lui avaient fait remporter sur les Slaves. En résumé, presque tout le nord de l'Albanie est ou déjà libre autant et plus que la Serbie, ou en travail pour le devenir.

Quant à l'Albanie du sud, si l'on en excepte le pays des Liapes et du Pinde, elle ne renferme que des tribus hellénisées. Ces tribus de schismatiques ont eu souvent à soutenir des luttes atroces contre leurs frères catholiques, et, quoique les Mirdites portent la croix grecque sur leur étendard, ils ont poussé la haine des Grecs jusqu'à

s'allier avec les Turcs contre les phars épirotes. Bien différens des autres Albanais, les Mirdites n'ont de sympathie que pour les Francs ou les catholiques d'Occident, leurs coreligionnaires : à ceux-là seulement ils témoignent une confiance sans bornes; aux autres chrétiens ils accordent à peine l'hospitalité pour une nuit. Cette fatale scission religieuse fait que, même réunis sous une bannière commune, les Mirdites et les Albanais schismatiques ne cessent de s'éviter et de se nuire. Durant la guerre contre les Grecs, ces haines intestines ont été funestes aux Chkipetars, dont elles ont plus d'une fois causé la déroute.

Unissant la ténacité slave à l'exaltation albanaise, les Mirdites ont fini par triompher de leurs rivaux, les Albanais hellénisés; fort aujourd'hui d'au moins cent cinquante mille ames, ce petit peuple est devenu le nerf principal de l'Albanie, parce que, grace à la sévérité des mœurs, toutes les familles y étant à peu près également riches, également nombreuses, une démocratie unitaire et patriarcale est plus près de s'établir dans la Mirdita que dans le reste du pays. Mais ce serait pour leur ruine que les Mirdites s'obstineraient à tout attendre de l'Occident. Leur impuissance trop prouvée à former une nation particulière et distincte leur fait un devoir de se confédérer avec leurs voisins, qui autrement les asserviront tôt ou tard. Les Mirdites n'ont point d'ailleurs pour les Slaves l'absurde antipathie qui les éloigne des Grecs. Quoiqu'ils parlent toujours la langue chkipetare, le voisinage de la Bosnie et du Monténégro les a rendus à demi Slaves, et ils connaissent presque tous le dialecte ilirien. Malheureusement leurs missionnaires latins les poussent aujourd'hui à de fréquentes razzias contre les Slaves schismatiques. Autrefois, schismatiques et catholiques vivaient entre eux sur un pied beaucoup plus amical que dans notre siècle de lumières et de tolérance. Le père Lequien (1) raconte qu'en 1649 les évêques de Lissus et de Croïa, ayant réuni leurs diocésains, allèrent délivrer le Monténégro, bloqué par les Turcs, qu'ils taillèrent en pièces. Au fond, il y a entre les Mirdites et les Slaves iliriens de grands rapports de mœurs; la langue actuelle des premiers semble même ne plus être qu'un mélange confus de slavon, de grec et d'italien. Le rite latin est l'unique motif de séparation entre eux et les Serbes. Or, la religion peut-elle long-temps être un sujet de discorde quand il s'agit de s'unir pour vivre libres ou de mourir par l'isolement?

(1) *Oriens christianus,* à l'article *Lissus oppidum* (Alessio).

Les rapports qui existent actuellement entre les Mirdites et les Serbes du Monténégro rappellent à plus d'un titre ceux des Maronites avec les Druses du Liban. Comme les catholiques de Syrie, les Mirdites, confédération militaire décimée par des luttes intestines, se voient atteints par l'influence envahissante d'une nation également guerrière, qui, démocrate dans ses foyers, tend à former chez ses voisins plus faibles une aristocratie de braves. Mais ces braves ne sont pas, comme au Liban, une secte mahométane, ce sont des chrétiens, seulement révoltés contre le pape. D'autres liens existent encore entre les Mirdites et les Monténégrins. Les terribles schismatiques de la *Montagne noire* donnent à leur prince-évêque le titre de métropolite de Skadar, en témoignage de l'union qui exista et qui doit renaître entre leur pays et la Mirdita. Il paraît même qu'à cause de cette alliance avec les *noirs* ou rebelles du Monténégro, les Mirdites furent long-temps considérés comme des Albanais noirs, et peut-être ne furent-ils en effet d'abord que des esclaves insurgés contre leurs premiers maîtres, les *blancs* ou Albanais purs, et réfugiés chez les Slaves. Quoi qu'il en soit, placés maintenant sous la pression croissante du Monténégro, il ne leur reste plus, pour conserver leurs antiques priviléges, d'autre ressource que de se confédérer franchement avec les schismatiques, aujourd'hui qu'ils peuvent encore le faire presque d'égal à égal. Mais le temps presse, les Slaves grandissent en Orient : encore quelques années, et ils sommeront peut-être les Mirdites latins de se rendre sans condition.

Ainsi les Albanais sont menacés de disparaître du rang des peuples, puisque, d'un côté, ceux du nord retournent d'eux-mêmes à l'Ilirie, pendant que ceux du sud tendent à se confondre avec la Grèce. Le cours naturel des évènemens a déjà presque réuni l'Épire à la Thessalie et à la Macédoine; ces trois provinces, qui ont une histoire commune, ne forment plus qu'un seul corps moral, industriel, administratif. On ne reconnaît plus la turbulente Toskarie, naguère si dédaigneuse pour tous les maîtres, et dont les beys, comme Achille qui semble avoir été un de leurs aïeux, défiaient les héros de l'Hellénie et répandaient au loin la mort. Ces Djamides si beaux, qu'on rencontrait couverts d'armes dorées, et qui semblaient revenir de Troie en flammes ou d'une campagne glorieuse sous un autre Pyrrhus, tous ces poétiques guerriers sont maintenant avilis par le joug. Leurs femmes aux pieds si fins, au port si gracieux et si svelte, au regard si dominateur, languissent dans la misère, heureuses quand elles ne doivent pas s'atteler à la charrue en place du

bétail que des pachas avides leur enlèvent chaque année. Nos pères, disent-elles, ont péché, et nous expions leurs fautes. Moins résignés, les hommes émigrent en foule; leur compatriote Méhémet-Ali les attire comme un aimant vers l'Égypte, où ils formeront peut-être à la chute du vice-roi une nouvelle aristocratie de mamelouks parmi les indolens fellahs.

Le sang toujours bouillant des Albanais semble perdre son action destructive dès qu'il entre dans une autre nationalité. Au lieu de l'anéantir, il la ranime, la féconde, et agit sur elle comme une sève nouvelle sur un arbre desséché. Tels ont du moins paru les Djamides dans le Péloponèse et l'Attique, et dans les îles arides d'Hydra et de Spezzia, où ils ont eu quelque temps des comptoirs maritimes rivaux des plus florissantes places de la Méditerranée. A la vérité, leur langue s'est perdue dans ces îles; mais ceux des provinces continentales de la Grèce parlent encore le dialecte chkipetar, tout en vivant fraternellement avec les Grecs et en obéissant aux mêmes lois qu'eux.

Quelles que soient les destinées qui attendent la race albanaise, son territoire demeurera toujours d'une importance capitale pour le commerce maritime. C'est ce que la France avait senti dès le règne de Louis XIV; ce monarque fut le premier qui dota Janina d'un consulat-général, avec des vice-consulats dans les villes environnantes. Le vice-consul de Sayadès, Garnier, qui trace un tableau détaillé de Janina dans ses lettres écrites à la fin du XVIIe siècle, compare cette place de commerce à Marseille. Au XVIIIe siècle, le port de Toulon tirait presque tous ses bois de l'Épire; nos plus beaux navires de guerre étaient construits avec les chênes de ce pays, bien plus secs et meilleurs que ceux de la Baltique. Les bûcherons souliotes et zagoriates de l'Arta s'enrichissaient au service de nos constructeurs, ils ne juraient plus que par la France, et n'obéissaient qu'à elle; les Turcs voulurent sévir, et les Albanais commencèrent contre eux une guerre de klephtes qui ne se termina qu'en 1737 par l'entremise du consul de France, Dubroca. Son successeur à Arta, l'audacieux Boulle, éleva un comptoir français à Avlone, en remplacement de celui de Durazzo, pillé et brûlé en 1701 par des corsaires slaves au service de Venise. Boulle conçut pour notre commerce en Albanie de vastes et magnifiques plans. Durant la disette de 1741, il put même soulager le peuple de Paris en lui envoyant des grains de l'Épire; mais, s'étant, par cet acte généreux, obéré de dettes que le ministère français refusa misérablement de payer, Boulle n'eut, pour échapper à la justice turque, d'autre ressource que de se faire musulman. Bientôt le remords s'empara de lui, et en

1762 une lettre du renégat, écrite de Ténédos, annonça au roi de France qu'il allait chercher le martyre. L'infortuné se rendit en effet à Stamboul, et, pour redevenir chrétien et Français, il abjura l'islamisme en présence du divan, qui le fit décapiter; puis son corps fut rendu à ses premiers compatriotes. Où trouver dans notre histoire un sujet de drame plus complet et plus beau que la vie de ce grand homme obscur, dont les Grecs ont mieux que nous gardé la mémoire? Un certain nombre de mahométans, exaltés par l'exemple sublime de Boulle, se firent chrétiens; les *phars* libres de l'Épire voulurent venger leur cher consul de France, et dans leurs invasions ils replantèrent le labarum sur plusieurs montagnes où il ne flottait plus depuis longtemps.

La révolution vint et apporta un changement radical dans les rapports de la France avec la péninsule gréco-slave, qui échappa presque entièrement à notre influence. Actuellement le commerce de Corfou, de Trieste, de Gênes, exploite l'Albanie sans rencontrer de concurrence; il en tire du bétail, des olives, du tabac, d'excellent miel, des peaux de chèvre et de mouton, des laines brutes, et de beau corail, dont la pêche est si lucrative, qu'au temps d'Ali-Pacha des Napolitains l'avaient affermée 60,000 francs par an sur la seule côte de l'Épire. De tous ces produits, la France ne reçoit presque rien sous son pavillon, si ce n'est quelques chargemens de vallonée, de laines et de cordouans. L'importation, qui se composait de bonneterie française, de quincaillerie, de sucre, d'étoffes, est passée des Marseillais aux négocians de Trieste, dont les commis, au lieu des solides draps français, vendent à ces barbares les trompeuses étoffes d'Angleterre. Il n'est pas jusqu'aux marchands d'Ancône et de Messine qui ne fassent passer en Albanie les galons de leurs fabriques pour des galons de Lyon. Venise vend encore aux Albanais, comme avant sa chute, les fusils et les pistolets de Brescia, à crosse mince, à marqueterie élégante. Quant à sa poudre, l'Albanais la fabrique lui-même en famille.

La France ne devrait-elle pas s'efforcer de reconquérir enfin quelques-uns des avantages que l'Albanie lui procura jadis? La première mesure à prendre en ce cas serait la translation du consulat-général des Albanies de Janina à Skadar, ou parmi les Mirdites. On a suffisamment prouvé que la vraie capitale de ce pays n'est plus Janina, mais la cité slavo-mirdite de Skadar. Janina, et avec elle le consulat-général de France, sont, on peut le dire, bloqués par l'Angleterre, qui, assise sur Corfou, garde les issues du golfe d'Arta et toutes les

côtes de l'Épire. On ne peut plus compter sur les brillans résultats que procuraient à notre marine les chênes de ces vallées. La France doit donc momentanément se détourner de l'Épire asservie vers la Mirdita, toujours libre. Notre commerce n'y rencontrera qu'une seule concurrence sérieuse, celle de l'Autriche, qui n'est pas en état de soutenir long-temps une lutte commerciale contre la France. La plupart des navires qui apportent actuellement à Marseille, sous le pavillon de Trieste et pour le compte des compagnies triestines, les produits albanais chargés par eux à Durazzo, à Avlone, et aux embouchures de la Boïana, sont des navires slaves : pourquoi la chambre de commerce de Marseille ne s'entend-elle pas directement avec leurs capitaines, et ne prend-elle pas à son service quelques-uns de ces compatriotes des héros monténégrins? Nul doute que notre industrie ne pût s'ouvrir dans ce pays d'importans débouchés, surtout si les deux lacs de Skadar et d'Ocrida, qui forment comme les deux pôles de la Mirdita, et qui sont les deux plus grandes nappes d'eau intérieure de la Turquie d'Europe, étaient mis en communication avec la mer. Déjà les vaisseaux caboteurs de cent cinquante tonneaux remontent la Boïana jusqu'à Oboti, deux lieues au-dessous de Skadar. Des bateaux à vapeur en fer, ou d'un très faible tirant d'eau, comme ceux de la Haute-Loire, remonteraient de là facilement jusque dans le lac même, où ils trafiqueraient sans intermédiaire avec les tribus indépendantes du Zeta, de Klementi, du Monténégro. Les deux Drins, le blanc et le noir, seraient également accessibles à de légers pyroscaphes, qui, s'ils arrivaient une fois dans le beau et profond lac d'Ocrida, jetteraient sur ses rives des germes de civilisation destinés à le faire devenir plus vite ce qu'il est appelé à être tôt ou tard, *le lac de Genève de l'Europe orientale.*

La Mirdita ne fut pas toujours aussi inconnue en France qu'elle l'est aujourd'hui. Le grand roi l'affectionnait et y envoyait de nombreux missionnaires. Ce ne fut qu'en 1717 que les continuelles révoltes des Djègues chassèrent de Durazzo le dernier consul français. Il légua en se retirant, à un agent de l'Espagne, le soin des missions catholiques, charge dont l'Autriche hérita, et dont elle est largement récompensée de nos jours par l'influence qu'elle exerce sur les Mirdites. Mais l'Autriche n'use de son crédit sur ces tribus que pour leur souffler la haine contre leurs voisins Grecs et Slaves, et pour amener leur ruine, dont elle saurait profiter. Cette ruine paraît inévitable, nous le répétons, si les Mirdites ne changent pas complètement leur politique tant intérieure qu'extérieure. Leurs vertus

même, poussées à l'excès, les dévorent. Ainsi leur dédain pour le luxe les rend indifférens à tout accroissement de prospérité matérielle. Le Mirdite se trouve à son aise aussitôt qu'il a cent francs de revenu annuel; dès-lors, il ne prend plus la peine d'aller vendre ses denrées, et, au lieu d'exporter son maïs et son orge, il les enfouit dans ses *ambars* (greniers souterrains). Son amour exalté de la liberté n'a pas des conséquences moins fâcheuses : une tribu a-t-elle défriché et rendu habitable dans les montagnes une position de difficile accès, il lui vient aussitôt à la pensée d'y vivre indépendante; les dangers qu'elle courra ne sont rien pour elle, comparés au plaisir de n'obéir qu'à ses propres vieillards. Si elle réussit à se clore et à s'affranchir de tout maître extérieur, son ambition se porte au dedans; chacun veut être chef, les rivalités s'enveniment, et on en vient aux assassinats. Ces faits trouvent une triste preuve dans les meurtres qu'on a vu se succéder depuis cinq années au sein de la dynastie mirdite des Dodas. La vue de tant de forces mal employées, de tant de vertus qui demeurent stériles, fait saigner le cœur du voyageur. Il les voit tomber, ces tribus de héros, et ne peut, hélas! ni ne voudrait, dans leur état actuel, retarder leur chute. A l'aspect des affreuses ruines que leurs tchetas étendent sans cesse, quelles tristes pensées m'accablaient! Est-ce donc là le fruit de la liberté? Et cependant la liberté est aussi indestructible, aussi éternelle que Dieu; mais elle doit subir volontairement le frein de la religion, c'est-à-dire de l'amour. Aussi sentais-je en moi renaître l'espérance, quand j'entendais ces barbares dans leurs déserts chanter à la messe, célébrée en plein air, le symbole latin du christianisme, et le *cujus regni non erit finis* retentir si longuement, si plein de consolantes harmonies, au milieu de ces tribus qui s'éteignent, sous la voûte des forêts primitives dont la sève seule ne s'épuise pas.

Les malheurs dont ce peuple est menacé pourraient être conjurés par une direction plus pacifique imprimée à ses institutions. Les conflits sanglans qui éclatent chaque année entre les catholiques latins et les schismatiques grecs pourraient se transformer en une lutte purement morale, mais ce ne serait qu'à l'aide d'une intervention européenne, soit officielle, soit privée. Une société de spéculateurs philantropes qui se vouerait à cette œuvre en y portant de larges vues commerciales, et qui, étrangère aux haines héréditaires des tribus, apparaîtrait au milieu d'elles comme la tribu de la paix et du pardon, comme une nouvelle tribu *clémente,* succéderait dignement à celle des Klementi, devenus insoucieux de ce beau nom. En

adoptant, avec la nationalité des Mirdites, toute la partie encore saine de leurs mœurs, une telle société acquerrait bientôt en Albanie une grande autorité. La dynastie des Balsichides, qui régna plusieurs siècles à Skadar, à Zeta, à Durazzo, était issue d'une famille française émigrée, celle des seigneurs de Baulx ou Balsa, qui passèrent de Provence en Albanie pendant que Charles Ier occupait le trône de Sicile. Aujourd'hui encore, les Mirdites sont tout aussi disposés que jadis à reconnaître la puissance organisatrice de l'esprit français et à mettre à leur tête des enfans de la France, qui, nouveaux Cadmus, viendraient, armés de lumières, d'industrie et de courage, se dévouer sincèrement à la cause albanaise.

L'Albanie est certainement, de tous les pays soumis de nom à l'empire turc, celui où des hommes éclairés et entreprenans trouveraient le plus à créer. Tels qu'ils furent sous Alexandre, Pyrrhus et Skanderbeg, tels sont, ou plutôt tels seraient encore les Chkipetars, avec leur inflexible caractère, s'il paraissait chez eux un héros qui sût réveiller leur enthousiasme. Dans la paix comme dans la guerre, cet enthousiasme ferait des prodiges, et la face de la péninsule gréco-slave serait bientôt changée sous son action puissante. Mais, à défaut de grands hommes ou de natures exceptionnelles, de simples missionnaires pourraient civiliser ces populations. Ce qu'ils ont déjà fait dans la tribu des Klementi, ils le feraient aisément dans toute autre. Il suffirait, pour cela, de quatre à cinq hommes déterminés et fraternellement unis, qui viendraient fonder dans la Mirdita, de concert avec les chefs de phars, quelques écoles et des établissemens d'industrie et d'agriculture. On verrait alors des sentimens plus humains pénétrer ces ames féroces. Jusque dans les montagnes de la Chimère, les rivaux acharnés apprendraient à connaître la pitié et les douceurs du pardon. Ces repaires des Liapes, que l'ancien Grec regardait comme la dernière région terrestre et le siége des ténèbres sans limites, ces Acrocéraunes où commençait le sombre et sauvage Occident, deviendraient alors comme un lumineux fanal entre l'Orient et l'Europe. Que de faits nouveaux se révéleraient à l'historien, dès que ces antiques tribus seraient mieux connues! Quelle moisson de découvertes feraient les naturalistes, les archéologues, dans ces régions devenues d'un plus facile accès! Quoi qu'il arrive de ces conquêtes de la science, espérons qu'au moins une vie morale plus haute commencera enfin pour les Chkipetars, et qu'ils ne se verront pas condamnés par notre indifférence à une éternelle barbarie.

CYPRIEN ROBERT.

TENDANCES NOUVELLES

DE LA CHIMIE.

PHYSIQUE GÉNÉRALE DU GLOBE.[1]

I.

De toutes les sciences dont l'esprit humain s'est efforcé de sonder les mystères, il n'en est aucune peut-être qui ait fait naître plus de théories que la physique générale, cette grande branche de nos connaissances, dont toutes les autres semblent n'être que des rameaux secondaires. La nature de la matière, les lois de sa distribution, et par suite la formation des mondes, l'origine de notre globe et des êtres qui le peuplent, tels sont les problèmes agités par les philosophes de tous les temps. Pour les résoudre, ils n'avaient pas choisi

(1) *Essai de Statique chimique des êtres organisés*, par M. Dumas.

la voix lente et pénible des expériences, des études approfondies; entraînés par des habitudes spéculatives, rebutés par des difficultés dont il nous est impossible d'apprécier aujourd'hui toute l'étendue, c'était par des *à priori* qu'ils voulaient arriver au but. On sait tout ce qu'eurent d'absurde la plupart de leurs conceptions, on sait à quels échafaudages de bizarres hypothèses aboutirent les méditations des plus beaux génies de l'antiquité, comme si, écrasés par l'immensité de la tâche, l'esprit le plus droit, l'intelligence la plus ferme, n'eussent pu éviter de succomber.

Au milieu des rêveries, seul héritage à peu près que les siècles passés nous aient légué sur ce sujet, on rencontre pourtant quelques idées vraiment philosophiques; telle est la croyance au petit nombre des élémens que nous trouvons établie dès la plus haute antiquité. Thalès et Héraclite n'admettent qu'une seule matière élémentaire que le premier voit dans l'eau, le second dans le feu. Anaximandre et son école proclament cette doctrine des quatre élémens qui est arrivée jusqu'à nous, et si Zénon, Chrysippe, Platon et Aristote en ajoutent un cinquième, celui-ci est l'éther, feu primitif, fluide incorruptible et divin, bien distinct des principes matériels qu'il semble destiné à mettre en jeu. A une époque plus rapprochée, Descartes réduisit à trois le nombre des élémens qu'il regardait comme résultant de la poussière produite par le frottement des particules primitives. Mais l'ancienne doctrine prévalut généralement : nous la voyons se propager dans nos écoles jusque vers la fin du siècle passé, et peut-être retrouverait-on encore dans plus d'un cabinet de physique la fiole mystique des quatre élémens.

Héritiers des philosophes grecs, dominés par l'autorité de leurs noms, les physiciens devaient marcher long-temps dans la voie tracée par leurs célèbres devanciers. Platon ou Aristote à la main, ils ergotaient sur l'essence de la matière, sur son étendue, sa divisibilité finie ou infinie, sur ses atômes ronds, carrés ou crochus, sur le plein et sur le vide. Tandis que les écoles retentissaient du bruit de ces vaines disputes, une science nouvelle se formait à côté d'elles, et marchait lentement, mais sûrement, à la conquête de l'avenir. A la chimie était réservé l'honneur de soulever, de déchirer peut-être un jour tous les voiles qui nous cachent ces hautes vérités. Née au chevet des malades et dans les ateliers de l'industrie, elle ne pouvait se laisser entraîner à ces jeux de l'esprit qui avaient conduit les *éléates* à regarder l'univers comme un bloc immuable, à nier d'une manière absolue le témoignage des sens, et à traiter d'illusions tout ce qu'ils

nous apprennent sur le mouvement, sur les phénomènes de tout genre qui se passent autour de nous. Dès son début, elle proclame la nécessité de l'observation, l'autorité de l'expérience, et ses adeptes demeurent constamment fidèles à ces grands principes. Jusque dans leurs écarts les plus excentriques, au milieu des rêveries alchimiques, nous les voyons occupés à manipuler, à tourmenter en tout sens la matière, pour lui arracher ses secrets, et, alors même qu'ils annoncent les résultats les plus chimériques, c'est encore aux faits, à l'expérience qu'ils en appellent.

Les premiers âges de la chimie nous sont entièrement inconnus. On ne peut former que de vagues conjectures sur ce qu'a pu être cette science chez les peuples dont l'antique civilisation nous étonne encore par ses gigantesques monumens, par une perfection que nous ne pouvons souvent dépasser dans les produits industriels. Il faut arriver jusqu'au VIII[e] siècle pour sortir à cet égard du champ des hypothèses. A cette époque, nous trouvons en Espagne un Arabe, Geber, qui nous lègue le premier traité de chimie connu. Dans cet ouvrage, à côté de détails et de faits exposés avec une clarté et une précision qu'on pourrait avouer de nos jours, se trouvent des allégories mystiques et inexplicables, relatives à la médecine universelle et à la pierre philosophale. Ainsi un roi prêt à monter à cheval, boit une telle quantité de l'eau *qu'il aime et dont il est aimé*, qu'il est au moment d'expirer. Les médecins égyptiens achèvent de le tuer en le plaçant dans une étuve, après l'avoir coupé en petits morceaux et pilé dans un mortier pour le guérir, mais les médecins alexandrins le ressuscitent en le pilant de nouveau avec certaines substances, et faisant fondre le mélange sous un brasier ardent dans une chambre en forme de croix.

Dès ce moment, nous voyons se manifester une double tendance au milieu du ramassis indigeste de recettes qui constitue cette chimie primitive. La médecine et l'alchimie se partagent cette science encore au berceau. Les successeurs de Geber, tels que Rhazès, Avicennes, Averroës, lui conservent ce caractère. Sous leur influence se forme cette doctrine physiologique et médicale connue sous le nom de médecine des Arabes, dont l'astrologie et surtout la chimie sont les principaux élémens, et qui, réunie aux traditions plus sages de Galien, jette un si vif éclat dans les écoles de Séville, de Cordoue et de Grenade, alors que le reste de l'Europe est plongé dans la barbarie.

La destruction des dynasties arabes en Espagne, les longues guerres

des croisades, amenèrent la diffusion de ces connaissances, confinées d'abord au-delà des Pyrénées. Au XIIIe siècle, Roger Bacon en Angleterre, Albert de Bollstadt, dit le grand Albert, en Allemagne, surent unir des notions scientifiques réelles aux rêveries alchimiques de leur époque. La France ne demeura pas long-temps en arrière : Arnault de Villeneuve, professeur de médecine à Montpellier, et Raymond Lulle, son disciple, firent faire de véritables progrès à la partie expérimentale de la chimie. Les procédés de distillation furent perfectionnés et vulgarisés; les essences, l'eau-de-vie, l'alcool, furent découverts ou mieux étudiés. Mais l'élément alchimique est bien loin de perdre du terrain. La panacée universelle, la pierre philosophale, entrent toujours pour beaucoup dans les écrits de ce temps, et chaque auteur, pour ainsi dire, donne sa recette particulière en termes également inintelligibles. Pour faire *l'élixir des sages*, il faut prendre le *mercure des philosophes*, le transformer successivement par la calcination en *lion vert* et en *lion rouge*, le faire digérer au bain de sable avec *l'esprit aigre des raisins*, et distiller le produit. *Les ombres cymmériennes* couvriront la cucurbite de leur voile sombre, et l'on trouvera dans son intérieur un *dragon noir qui mange sa queue*, etc., etc... Des superstitions de tout genre, la magie, l'évocation des démons, se joignent à des pratiques superstitieuses, et l'alchimiste, avant de se mettre à l'œuvre, entonne avec recueillement l'hymne sacré d'Hermès Trismégiste.

Cette période de la chimie s'étend jusqu'au milieu du XVIe siècle, et semble se résumer tout entière en la personne de Paracelse, prophète inspiré, disait-il, par les anges ses frères, dont la vie devait être éternelle grace à l'*élixir des quintessences*, et qui mourut dans un cabaret, à l'âge de quarante-huit ans, des suites d'une orgie; homme d'ailleurs extraordinaire, qui malgré sa conduite extravagante et dissolue, eut sur son époque une influence incontestable. En dépit de ses erreurs et des absurdités dont il remplit ses nombreux ouvrages, Paracelse rendit de grands services à la chimie. Le premier, il professa publiquement cette science dans la ville de Bâle, popularisa des idées renfermées jusqu'à lui dans le secret de quelques laboratoires, et donna ainsi une impulsion puissante à ces études. Ses nombreux disciples se divisèrent bientôt en trois catégories distinctes. Les uns s'approprièrent ce que la vieille alchimie avait de réellement scientifique, et peuvent être regardés comme les fondateurs de la chimie moderne; quelques autres se livrèrent exclusivement aux applications médicales; un grand nombre, fidèles aux

anciennes croyances, persistèrent à courir après la pierre philosophale et le remède universel, mais ces derniers disparurent bientôt de la scène du monde, et leurs travaux aussi bien que leurs noms sont à peine connus de nos jours.

Il n'en fut pas de même des deux autres branches sorties de ce vieux tronc. La *chémiatrie* ou médecine chimique avait de profondes racines dans le passé de la science : elle eut d'abord un succès prodigieux, et régna sans rivale sur presque toute l'Europe. Deux hommes contribuèrent surtout à sa propagation : Van-Helmont, un des plus grands génies de la médecine, qui fit cadrer tant bien que mal la théorie des fermens avec sa doctrine des *arché* ou esprits vitaux; puis Sylvius, professeur à Leyde, qui déploya un talent et des connaissances remarquables pour ramener tous les phénomènes de la vie à de simples actions chimiques. Pour lui, les parties solides de l'homme et des animaux ne font, pour ainsi dire, pas partie de l'être vivant : ce ne sont que des vases destinés à renfermer les liquides. Le corps n'est plus qu'un laboratoire ordinaire, où tout se passe comme dans les cornues et les alambics du chimiste. La digestion n'est qu'une fermentation, et le *chyle* qui en résulte est *l'esprit volatil* des alimens. La préparation des esprits vitaux dans l'encéphale est une simple distillation, et ces esprits ressemblent beaucoup à l'alcool. Les mouvemens du sang sont produits par l'effervescence du *sel volatil huileux* de la bile et de l'*acide dulcifié* de la lymphe; cette effervescence se passe dans le cœur et développe la chaleur vitale qui atténue le sang et le rend propre à circuler, etc... La thérapeutique de Sylvius était parfaitement d'accord avec cette physiologie. Pour lui, l'art de guérir se réduisait à neutraliser l'*âcreté* acide ou alcaline, cause unique de toutes les maladies. L'université de Paris, Riolan à sa tête, combattit à outrance ces doctrines absurdes, et parvint à garantir presque toute la France d'un envahissement qui menaçait de devenir général.

A côté des deux classes précédentes se trouvent les véritables chimistes, qui, écartant toute hypothèse et toute application prématurée, en appellent sans cesse à l'expérience et recueillent lentement les matériaux de l'édifice futur. On peut citer parmi eux Cassius, Libavius, Glauber, qui ont donné leurs noms à diverses substances pour les avoir découvertes; Agricola, auteur d'un ouvrage remarquable sur l'extraction des métaux et la métallurgie; Bernard Palissy, dont les *rustiques figulines* ornèrent la table des rois, et sont encore aujourd'hui recherchées avec tant de soin par les curieux. En lisant

les écrits de ces vrais savans, on est frappé du contraste qu'ils présentent avec ceux de leurs prédécesseurs. La simplicité, la clarté, remplacent le mysticisme et l'obscurité; tout prend un aspect positif qui repose l'esprit fatigué des allégories alchimiques, et, si la science ne se coordonne pas encore, on sent qu'elle est sur la voie qui doit la conduire à cette nouvelle phase.

En 1651, la Toscane voit naître dans son sein la célèbre académie del Cimento; en 1662, la Société royale de Londres est formée; quatre ans après, en 1666, l'Académie royale des sciences de Paris est instituée. Ces corps savans se placent à la tête du mouvement intellectuel et lui impriment une impulsion nouvelle en devenant centres d'action. A peu près à la même époque, la chimie est dotée en France d'un enseignement public. Une chaire est créée au Jardin des Plantes et confiée à Nicolas Lefèvre, homme à qui il n'a manqué peut-être qu'un peu d'activité pratique pour faire franchir à la science qu'il professait les plus grandes difficultés qui entravèrent long-temps sa marche. Son *Traité de Chimie raisonnée* renferme des idées générales vraiment remarquables, et dans ce qu'il dit de l'*esprit universel*, des résultats que présente la calcination des métaux, on peut trouver en germe tous les élémens de la science moderne. Mais les temps n'étaient pas encore arrivés, et ces théories ne purent encore porter de fruits.

Après Nicolas Lefèvre, homme qui brille surtout par l'imagination, nous trouvons Lemery, dont l'esprit positif et expérimentateur enrichit la chimie d'une multitude de faits bien observés, de procédés simples et faciles, tandis que son enseignement clair et précis achevait de débarrasser la science de ce langage énigmatique, dernier reste de l'ancienne alchimie. En même temps qu'il poursuivait à Paris cette œuvre de vulgarisateur aux applaudissemens d'une foule innombrable qui se pressait autour de sa chaire, Homberg, gentilhomme allemand, parcourait toute l'Europe, visitait les chimistes les plus célèbres, achetait leurs secrets, leurs procédés, les imprimait au fur et à mesure, et mettait à les livrer au public le même soin que d'autres employaient à les cacher. On voit qu'une ère nouvelle se préparait pour la chimie; cette science, jusqu'à ce jour réservée pour un petit nombre d'adeptes, allait devenir populaire, et ses progrès devaient s'en ressentir.

Jusqu'à l'époque qui nous occupe, les chimistes, quelque éloignés qu'ils fussent des physiciens et par la nature de leurs recherches et par leur manière de procéder, avaient eu cependant avec eux un

point de contact remarquable. Tous n'admettaient qu'un nombre fort restreint de principes élémentaires. L'école arabe, fondée par Geber, ne reconnaît comme tels que le soufre, le mercure et l'arsenic. Roger Bacon, le grand Albert, paraissent avoir adopté cette manière de voir et l'ont transmise à leurs successeurs. Quelques alchimistes semblent admettre un quatrième élément, *la quintessence* de Raymond Lulle. Paracelse reconnaît comme principes des corps les quatre élémens des physiciens, mais il y joint l'*élément prédestiné*, résultant de l'union des quatre *élémens élémentans* sous leur forme la plus parfaite, et de plus le sel, le soufre et le mercure. Nicolas Lefèvre repousse les élémens des philosophes grecs et leur substitue le *phlegme* ou l'eau, l'*esprit* ou le mercure, l'*huile* ou le soufre, le sel et la terre. Vers le milieu du XVII[e] siècle, Becher, chimiste allemand, porte les premiers coups à cette antique tradition du petit nombre des élémens. Dans sa *Physica subterranea*, il en admet bien trois, la terre *vitrifiable*, la terre *inflammable* et la terre *mercurielle;* mais chacun d'eux ne représente plus une matière unique et toujours identique : ce ne sont plus des élémens dans le sens propre du mot. En même temps, il établit le premier qu'il existe des corps composés et des corps simples ou indécomposables dont le nombre n'est point fixé. Cette idée toute nouvelle nous paraît à elle seule être une véritable révolution et renfermer le germe de toute la théorie de Stahl.

A ce dernier appartient la gloire d'avoir enfin réuni en un faisceau toutes les notions jusque-là éparses, de les avoir rattachées les unes aux autres par un lien commun, d'avoir fait de la chimie un véritable corps de doctrines. Sa théorie est fort simple. Stahl rejette les élémens scolastiques; il admet des corps simples et des corps composés. Tous les métaux rentrent pour lui dans cette dernière catégorie. Leurs terres, ce que nous appelons aujourd'hui leurs oxides, sont au contraire des élémens. Pour passer de l'état terreux à l'état métallique, les métaux absorbent un agent universel, désigné sous le nom de *phlogistique*. Cette théorie a suffi, pendant près d'un siècle, à l'explication de tous les phénomènes chimiques connus; elle a provoqué et facilité de nombreux travaux, et pourtant elle péchait par la base. Si les terres, pour arriver à l'état de métal, absorbent un corps quelconque, il est évident qu'elles doivent augmenter de poids : or, c'est le contraire qui arrive. Stahl, malgré tout son génie, n'avait pu échapper à l'influence de la tradition. Il ne voyait dans un corps que sa forme et ses propriétés physiques; il ne tenait aucun compte de la pesanteur, et là se trouve la source de toutes ses erreurs.

Mais cette doctrine suffisait aux besoins présens; aussi se répandit-elle rapidement, grace aux leçons orales et aux écrits de son inventeur. Le style de ce dernier n'est pourtant pas attrayant; un mélange bizarre de mots allemands et latins le rend souvent presque inintelligible. On peut en juger par cette courte phrase empruntée à son principal traité de chimie. « *Sonsten ist aus den angefuhrten* alterationibus metallorum *zu notiren dass in den* metallis imperfectis *dreyerley* substantia *vorhanden sey*. (D'ailleurs, d'après les altérations des métaux que nous venons de citer, il est à remarquer qu'il y a dans les métaux imparfaits trois sortes de substances. »

La théorie du phlogistique régna sans partage sur tout le monde savant jusque vers le dernier tiers du XVIIIe siècle. Grace à la vigoureuse impulsion que lui dut la chimie, de nombreuses et brillantes découvertes signalent cette période. Nous ne pouvons en donner ici les détails, mais il est impossible de passer entièrement sous silence les travaux de Scheele et de Priestley, qui tous deux défendirent jusqu'à leur mort les doctrines de Stahl, tandis que chacune de leurs admirables découvertes était un nouveau coup porté à leur idole. Le premier, pharmacien modeste, relégué volontairement dans un village de la Suède, peut être cité comme un modèle dans l'art des expériences. On lui doit la connaissance d'un grand nombre de corps simples ou composés, entre autres celle du chlore, dont l'industrie et la médecine ont fait depuis un si grand usage, et celle de l'acide prussique, substance terrible qui réalise tout ce que les anciens nous ont transmis sur les plus violens poisons préparés par Locuste. Le second, né en Angleterre, théologien fougueux et intolérant, consuma la plus grande partie de sa vie dans des querelles religieuses qui le forcèrent à s'expatrier. Ce n'est pour ainsi dire qu'à ses momens perdus qu'il s'occupa de chimie, et ses travaux n'en ont pas moins une haute importance. Avant lui on ne connaissait que deux gaz, l'hydrogène et l'acide carbonique; il en découvrit neuf, et parmi eux se trouve l'oxigène, qu'il appelait *air vital*, dont il apprécia assez bien le rôle essentiel. Scheele et Priestley étudièrent tous deux à peu près en même temps la composition de l'air. L'un et l'autre reconnurent qu'il était formé de deux principes, dont un seul, *l'air vital*, entretenait la respiration et la combustion. Comment se fait-il qu'ils ne soient pas devenus les chefs de la grande révolution qui se préparait? C'est qu'il leur a manqué, comme à Stahl, de compter pour quelque chose le poids des corps, de renoncer à ce culte absolu de la forme qui pesait depuis tant de siècles sur la

chimie. En science, toute modification profonde a son origine dans un mode nouveau d'observation ou d'expérimentation.

Tandis que Scheele, en Suède, et Priestley, en Angleterre, persévéraient dans la voie ouverte par le génie de Stahl, la France voyait s'élever dans son sein un de ces hommes dont une nation, dont le genre humain tout entier ont le droit de s'enorgueillir. Dès 1770, Lavoisier fait paraître son premier mémoire, et dans ce début d'un jeune homme de vingt-huit ans se révèle déjà une de ces idées qui remplissent toute une vie et changent la face d'une science. Il s'agit de savoir si, comme on l'a cru, l'eau jouit de la propriété de se changer en terre. Pour décider la question, Lavoisier ne se fie pas au témoignage de ses yeux. Il a recours à un instrument jusque-là négligé, à la balance. La notion de *poids* entre pour la première fois dans les considérations d'un chimiste. Par quelle filière de raisonnemens, Lavoisier a-t-il été conduit à employer ce nouveau réactif, si l'on peut s'exprimer ainsi? Nous l'ignorons; mais dès ce premier essai, comme dans tous les travaux de ce grand homme, on retrouve cette pensée, fondement de la chimie moderne :— Rien ne se perd, rien ne se crée dans la nature. Chaque changement d'état d'un corps tient à l'addition ou à la soustraction de quelqu'un de ses élémens. — Pendant treize ans, Lavoisier travaille, toujours guidé, dans le labyrinthe des expériences, par ce fil qu'il a saisi d'une main ferme. Aussi, tandis que Scheele et Priestley s'égarent d'autant plus que les résultats s'accumulent davantage autour d'eux, tandis qu'ils déclarent hautement que plus ils avancent dans la science, moins ils en comprennent les lois, nous voyons au contraire le chaos se dissiper devant cet émule qui sera bientôt leur vainqueur, les faits s'enchaîner et prendre place naturellement dans un cadre préparé d'avance; et lorsqu'enfin, sûr de lui-même, Lavoisier se décide, en 1783, à attaquer en face la doctrine du phlogistique, un seul mémoire lui suffit pour l'anéantir à jamais.

Ce serait un magnifique tableau à dérouler que cet ensemble de recherches de toute espèce entreprises par Lavoisier, que cette série de travaux sans cesse dominés par l'idée mère et fondamentale. C'est avec un intérêt puissant qu'on voit ce génie, éminemment créateur, aux prises avec une théorie dont il sent toute l'insuffisance, ramasser un à un tous ses matériaux, et ne porter la hache sur l'ancien édifice que lorsqu'il est certain de pouvoir le remplacer par un nouveau monument. Ses mémoires portent tous ce double caractère; il ne suffit pas de détruire, il faut encore édifier,

et, pour cela, il est nécessaire d'aller toujours au fond des choses. Priestley avait découvert l'oxigène dans l'air; Lavoisier analyse ce dernier, isole ses deux principes, les étudie séparément, puis, en les mélangeant, il reproduit l'air atmosphérique. Cavendisch avait soupçonné que l'eau était un composé; Lavoisier sépare les deux gaz qui lui donnent naissance, et reproduit ensuite de toutes pièces ce corps, de tout temps réputé élémentaire. Enfin il ne se contente pas d'opposer aux défenseurs du phlogistique le fait déjà connu de l'augmentation du poids des métaux dans la calcination, il ajoute que cette augmentation tient à la combinaison du métal avec un des principes de l'air, l'*oxigène;* il prouve qu'on peut reproduire ce dernier sous sa forme primitive, et que son poids représente exactement ce que le métal avait gagné par son union avec lui. Il détruit ainsi d'un seul coup toute la théorie de Stahl. Sans doute, ses adversaires ne cédèrent pas au premier choc : une erreur qui règne en vertu du droit de la vieille barbe, comme dit Mallebranche, ne se laisse pas facilement extirper; mais le génie sortit victorieux de la lutte qu'il avait engagée contre l'erreur, et, à l'époque où commençaient les gigantesques mouvemens politiques du dernier siècle, Lavoisier mettait la dernière main à la plus grande, à la plus complète des révolutions que la science ait consignée dans ses annales.

Nous ne dirons rien des travaux de Lavoisier sur la physique proprement dite, ce serait s'écarter trop loin de notre sujet; mais nous devons indiquer ses recherches sur la chaleur. Il reconnut qu'un corps, en absorbant du calorique, n'augmente pas de poids, et caractérisa ce fluide par l'épithète d'*impondérable*, qui s'applique à quelques autres encore. Il distingua le calorique *libre* ou *sensible*, dont le thermomètre nous révèle la présence, du calorique *combiné* ou *latent*, qui sert à changer l'état des corps, à transformer, par exemple, la glace en eau liquide ou en vapeur. Les gaz sont pour lui des vapeurs permanentes, les solides sont des liquides qui ont perdu leur calorique latent. Si la température de notre globe s'abaissait au-dessous de zéro, toute l'eau qui se trouve à sa surface se changerait en roches de glaces; si la diminution de chaleur atteignait certaines limites, notre atmosphère elle-même se liquéfierait ou se solidifierait en tout ou en partie. On sait que l'expérience est venue confirmer ces magnifiques prévisions; ainsi, entre les mains de Lavoisier, la chimie, toujours appuyée sur les faits, ose aborder pour la première fois la physique générale du globe.

On comprend que l'étude des phénomènes vitaux ne pouvait

échapper à Lavoisier. La négliger aurait été mentir en quelque sorte à l'instinct de la chimie. Là comme partout, il apporta la même sagacité dans l'appréciation des faits, la même hardiesse de vues. L'homme, les animaux, expirent continuellement de l'eau et de l'acide carbonique; en même temps l'oxigène de l'air respiré disparaît. Il y a donc combinaison de ce principe avec l'hydrogène, avec le carbone du sang. La respiration est une véritable combustion dont le poumon est le foyer, et la chaleur animale n'a pas d'autre source. Ce qu'il y avait d'évidemment erroné dans cette manière de voir, la localisation du phénomène dans le poumon, n'eût certainement pas échappé aux recherches que l'auteur de cette théorie annonçait devoir entreprendre sur ces applications élevées; mais on sait comment cette vie, déjà si pleine, fut tranchée dans toute sa vigueur, on sait quel coup de foudre vint briser les ailes de l'aigle qui s'était élevé si haut, qui semblait ne prendre haleine un instant que pour atteindre plus haut encore. Le 8 mai 1794, Lavoisier monta sur cet échafaud qui dévora tant d'illustres victimes au nom de la liberté, et son ingrate patrie, oublieuse d'une des plus grandes, d'une des plus pures gloires nationales, n'a encore placé son buste sur aucune de ces places publiques où se pavanent les statues de tant d'hommes à peine connus.

Du moins, dans ces vingt-trois ans de travaux incessans, Lavoisier avait assuré l'avenir de la chimie. Son héritage fut noblement recueilli. Cinquante ans sont à peine écoulés depuis sa mort, et cette science, naguère dans l'enfance, s'est placée, on peut le dire, au premier rang. L'histoire des progrès accomplis dans cette courte période est quelque chose de merveilleux. A chaque instant, on voit la chimie agrandir et étendre son domaine. Ses adeptes ne se comptent plus, et à leur tête on trouve tous ces hommes dont le talent a rendu le nom populaire : à l'étranger, Dalton, Davy, Berzélius, Liebig; en France, Guyton-Morveau, Fourcroy, Gay-Lussac, Thénard, Chevreul, Dumas. Autour de ces chefs illustres se pressent une foule de jeunes hommes remplis d'ardeur, qui tous ont donné des gages réels à la science. En présence d'une activité aussi heureusement féconde, l'esprit humain se sent remplir d'un noble orgueil. Il peut compter sur ses forces et marcher hardiment vers un avenir que lui garantissent à la fois le présent et le passé.

Un des caractères essentiels de la chimie moderne se trouve dans les applications usuelles. Jusqu'à Lavoisier, on peut dire que cette science empruntait aux arts techniques bien plus qu'elle ne leur

rendait. Elle cherchait à s'éclairer elle-même en étudiant les procédés pratiques consacrés par l'expérience. Aujourd'hui, non contente d'ouvrir des voies jusqu'alors inconnues aux industries déjà existantes, elle en crée à chaque instant de nouvelles. Naguère on ne trouvait que dans l'officine des apothicaires les substances diverses que seuls ils se chargeaient de préparer; aujourd'hui on rencontre partout de vastes manufactures de produits chimiques. Pendant nos guerres générales de la révolution, la potasse menace de manquer; on la remplace par la soude, extraite du sel marin. Les croisières anglaises empêchent le sucre de nos colonies d'arriver jusqu'à la métropole; on a recours aux plantes indigènes, et bientôt notre humble betterave lutte contre ces roseaux privilégiés que mûrissent les feux du tropique. M. Chevreul, dans un travail en apparence tout scientifique, nous fait connaître la véritable nature des corps gras; quelques années après, la bougie à bon marché pénètre dans les petits ménages et vient en chasser la classique chandelle. Au milieu de ces utiles applications de la chimie, la médecine ne pouvait être oubliée. Grace aux chlorures alcalins, nous décomposons les miasmes les plus redoutables. Sertuerner reconnaît un des principes essentiels de l'opium, et bientôt MM. Pelletier et Caventou, réalisant en quelque sorte les rêveries pharmaceutiques de Paracelse, découvrent une longue liste de ces alcalis végétaux qui donnent aux substances végétales leurs propriétés les plus énergiques.

On comprend sans peine que la physique de mots et d'argumens que s'étaient si long-temps transmise nos écoles dut disparaître devant cette direction nouvelle. Déjà rudement attaquée par Paracelse, elle avait été ébranlée jusque dans ses fondemens par Becher et par Stahl; elle succomba devant Lavoisier. A partir des premières années de ce siècle, il n'est plus question des quatre élémens. Ce mot disparaît même du langage de la science. Celui de *corps simples* lui succède, et le nombre de ces derniers s'accroît de jour en jour. Tous les métaux prennent rang parmi eux. Quelque temps encore les terres, les alcalis dont les réactions indiquaient la nature complexe, échappent aux efforts de la chimie; mais le génie de Volta découvre la pile, et cet instrument devient entre les mains de Davy un agent d'analyse que rien n'arrête. La chaux, la potasse, la soude, sont décomposées en un métal qui leur sert de radical et en oxigène : ce sont de simples oxides comme la rouille qui s'attache au fer ou au cuivre. Aujourd'hui le nombre des corps simples, c'est-à-dire des corps élémentaires dont la réunion donne naissance à tous les autres,

est parvenu au chiffre de cinquante-cinq, non compris le calorique, la lumière, l'électricité et le magnétisme, agens impondérables dont la nature nous échappe, et que nous connaissons seulement par leurs effets.

II.

Est-il probable que l'état actuel de la science soit l'expression de la vérité? Est-il raisonnable d'admettre, que dans la composition des corps, la nature ait renoncé à cette admirable simplicité de moyens que nous retrouvons à chaque pas dans ses œuvres les plus complexes? Une cause unique précipite à terre le fétu que notre œil peut à peine apercevoir, enlève au-dessus des nuages le ballon de l'aéronaute, retient les planètes dans leur orbite, et lance dans l'espace ces astres errans dont la course n'a mathématiquement d'autre terme que l'infini. Pour régler tous ces mouvemens des mondes ou des atomes, la pesanteur seule a suffi; et pour créer la matière, il faudrait cinquante-cinq élémens! Quatre forces distinctes seraient dépensées à lui imprimer des modifications! Pour celui qui a sérieusement étudié la nature, qui a su voir avec quelle merveilleuse économie de procédés elle arrive aux plus grands résultats, ces chiffres ont quelque chose de si étrange, qu'il est tout d'abord porté à les regarder comme inexacts. Aussi, la simplicité des élémens isolés par les chimistes n'est-elle admise par la plupart des esprits éclairés que comme l'expression des faits actuellement connus, et nullement comme une de ces vérités en qui on peut avoir pleine confiance.

Les progrès journaliers de la science semblent confirmer de plus en plus cette manière de voir. Déjà les physiciens ont reconnu entre la lumière et le calorique de telles analogies, qu'on peut prévoir avec assurance le moment où leur identité sera universellement admise. Le magnétisme et l'électricité se fondent en quelque sorte l'un dans l'autre. La chaleur engendre la lumière et l'électricité. Cette dernière, à son tour, peut développer les trois autres agens impondérables, et donner naissance à des phénomènes magnétiques, lumineux et calorifiques. Ainsi, il est raisonnablement permis d'espérer que sous peu ces quatre forces seront regardées à juste titre comme de simples modifications d'un agent unique, peut-être de cet *éther* dont nos physiciens admettent l'existence, comme l'avaient fait, il y a deux mille ans, les philosophes grecs.

Sous le rapport qui nous occupe, la chimie est bien moins avancée que la physique. Les élémens matériels et pondérables qui forment son domaine ont résisté jusqu'à ce jour. Au milieu des épreuves les plus violentes et les plus multipliées, dans le creuset le plus incandescent comme dans le courant désorganisateur de la pile voltaïque, chacun d'eux semble avoir conservé l'ensemble de ses propriétés physiques et chimiques. Cependant, à l'époque même où l'emploi de l'électricité nous découvrait les métaux alcalins et terreux, les recherches sur l'ammoniaque conduisaient à admettre un métal non élémentaire, c'est-à-dire un composé se comportant comme les corps simples. Les chimistes de nos jours ont conservé cette hypothèse, et rangé l'*ammonium,* radical composé de l'ammoniaque, à côté des radicaux simples de la soude et de la potasse. Entraînés par le mouvement de l'époque, les chimistes abandonnèrent bientôt cette voie, et la décomposition des élémens fut abandonnée aux recherches de ces alchimistes modernes, bien plus nombreux qu'on ne le suppose, qui poursuivent, dans leurs mystérieux laboratoires, l'accomplissement du grand œuvre, la transmutation des métaux. Mais des travaux récens du plus haut intérêt vont peut-être ramener l'attention sur des faits trop long-temps oubliés. Essayons d'en donner un aperçu à nos lecteurs.

Rappelons d'abord quelques-uns des principes fondamentaux qui ont le plus contribué à élever la chimie moderne au rang qu'elle occupe, qui ont permis de suppléer à ce que nos méthodes expérimentales ont nécessairement de borné en les aidant de toute la puissance du calcul. On sait que les *bases* ou *oxides métalliques* (*métal* plus *oxigène*) et les *acides* ont les uns pour les autres la plus grande affinité, et qu'en se combinant ils donnent naissance à des composés désignés sous le nom général de *sels*. Eh bien! dans un sel déjà formé, un métal peut prendre directement la place d'un autre. Par exemple, si dans du nitrate d'argent (*oxide d'argent* plus *acide nitrique*) nous plaçons une lame de cuivre, celui-ci se dissoudra peu à peu, tandis que l'argent reparaîtra *à l'état métallique*. Bientôt tout le nitrate *d'argent* se trouvera transformé en nitrate *de cuivre*. Dans cette opération, ce dernier métal se combine donc à la fois avec l'oxigène de l'oxide d'argent et avec l'acide nitrique. Mais, tandis que le premier sel renfermait *treize cent cinquante* parties d'argent, le second n'en contient que *trois cent quatre-vingt-seize* de cuivre. Il faut donc bien moins de cuivre que d'argent pour former un sel avec la même quantité d'oxigène et d'acide nitrique. Tous les corps

dont s'occupe la chimie présentent des faits analogues. Leur *capacité de saturation* présente des rapports fixes pour chacun d'eux, mais variables de l'un à l'autre. L'étude de ces rapports est très importante, et les chiffres qui les expriment (1350-396 dans l'exemple cité) portent en chimie le nom d'*équivalens*.

Dans l'appréciation de l'équivalent d'un corps quelconque, on suppose, en général, que celui de l'oxigène est représenté par 100. C'est à celui-ci que l'on rapporte tous les autres, c'est lui que l'on prend pour unité. Mais, au lieu de l'oxigène, on aurait pu choisir tout autre corps simple : l'hydrogène, le carbone, etc. Les chiffres auraient été différens, cela est vrai, mais les rapports n'auraient pas changé : les équivalens, comme nous venons de le dire, n'expriment que des rapports.

Tous les corps se combinent en proportions constantes, invariables, et dans les réactions chimiques un équivalent est toujours exactement remplacé par un autre. Il s'ensuit que, connaissant quelques-uns de ces nombres, on peut, par des calculs très simples, arriver à découvrir tous les autres. Dès-lors on comprend toute l'importance qui s'attache à la détermination exacte des nombres qui servent pour ainsi dire de point de départ.

Parmi les corps dont l'équivalent était le plus essentiel à connaître, se trouvaient l'hydrogène et le carbone, qui, avec l'oxigène, jouent le premier rôle dans les phénomènes chimiques des corps organisés. Jusqu'à ce jour, on avait admis les nombres donnés par le célèbre chimiste suédois, M. Berzélius. Cependant une longue suite de recherches avait conduit M. Dumas à douter de leur exactitude; il a repris ces expériences délicates par des procédés entièrement nouveaux et avec des précautions jusqu'alors négligées. Le carbone, en brûlant dans l'oxygène, se combine avec lui et donne naissance à un gaz qui a reçu le nom d'acide carbonique. Ainsi, en prenant un poids déterminé de carbone pur, en le brûlant dans de l'oxigène également pur, en recueillant l'acide carbonique produit et en le pesant, on trouvera par la différence des poids la quantité d'oxigène absorbé. Par conséquent, on saura dans quel rapport l'oxigène et le carbone se combinent, on connaîtra leurs équivalens. Cette idée s'était sans doute présentée à l'esprit de bien des chimistes; mais le carbone pur, c'est le diamant, et pour que les expériences puissent offrir quelque certitude, il faut en sacrifier des quantités considérables. Ces considérations n'ont pas arrêté M. Dumas, et, grace à lui, on peut dire qu'aujourd'hui l'équivalent du carbone est définitivement fixé.

Une détermination du même genre était bien autrement difficile dès qu'il s'agissait de l'hydrogène. Ce corps n'existe qu'à l'état gazeux : il est environ quatorze fois plus léger que l'air, et de cet ensemble de circonstances il résulte qu'on ne saurait en peser une certaine quantité avec la précision absolue qu'exigent ces sortes de recherches. Il fallait arriver par des moyens détournés : c'est ce qu'a fait M. Dumas. Sous l'influence d'une température élevée, l'oxide de cuivre a la propriété de céder son oxigène à certains corps, et l'hydrogène est de ce nombre. La combinaison de l'hydrogène et de l'oxigène donne de l'eau. M. Dumas a fait passer un courant d'hydrogène pur sur de l'oxide de cuivre dont le poids avait été préalablement déterminé, et a recueilli toute l'eau qui se produisait. Après l'opération, il a pesé de nouveau l'oxide de cuivre et reconnu combien cet oxide avait perdu pendant l'expérience, c'est-à-dire combien il avait cédé de son oxigène à l'hydrogène. Connaissant d'ailleurs le poids de l'eau qui s'était formée, il a pu en conclure le rapport des quantités des deux gaz employés dans sa composition, et déterminer l'équivalent de l'hydrogène avec une précision dont on n'avait pas encore d'exemple. Dans cet exposé succinct des procédés de M. Dumas, nous avons supprimé tous les détails techniques. Pour donner une idée des difficultés extrêmes de ce genre de travaux, nous ajouterons qu'il a fallu des mois entiers de démarches infructueuses avant d'avoir pu se procurer un ballon de verre propre à contenir l'oxide de cuivre; que, pour chaque expérience, plusieurs jours étaient employés à préparer et à monter l'appareil compliqué où l'hydrogène, passant de tube en tube, se dépouillait successivement de toute matière étrangère et de toute humidité. Chaque expérience durait près de vingt heures, et c'était seulement vers les deux ou trois heures du matin que l'opérateur pouvait procéder aux pesées et reconnaître, par les moyens ingénieux qu'il s'était ménagés, si tant de soins et de peines n'avaient pas été inutiles. Souvent l'expérience avait manqué : quelques traces d'humidité se montraient dans les tubes-éprouvettes, il fallait recommencer. Sans se décourager, M. Dumas se remettait, dès le lendemain, à l'ouvrage. Une cinquantaine d'essais ont été faits ainsi; dix-neuf seulement ont réussi. — Certes, nous devons tous de la reconnaissance aux hommes dont l'esprit conçoit ces importans travaux, qui savent les mener à fin avec cette conciencieuse persévérance. L'Académie des Sciences, appréciant toute la valeur des recherches entreprises par son vice-président, avait manifesté l'intention de prendre à sa charge les dépenses considérables qu'elles

avaient exigées. Elle voulait s'associer ainsi, autant qu'il était en elle, à la production de plus d'un kilogramme d'eau artificielle, résultant de la combinaison directe de *deux ou trois mille litres* de gaz. M. Dumas a cru devoir refuser, et nous ne pouvons qu'applaudir aux honorables scrupules qui l'ont guidé dans cette circonstance.

Les nombres obtenus par M. Dumas comme représentant les équivalens du carbone et de l'hydrogène diffèrent sensiblement de ceux qu'avaient obtenus ses prédécesseurs. Toutefois aucun doute ne saurait s'élever sur l'exactitude de ces résultats. Les expériences du chimiste français ont été répétées en Allemagne, et leurs résultats pleinement confirmés. Nous ne pouvons exposer ici toutes les conséquences scientifiques qui en découlent : ces détails appartiennent de droit aux traités de chimie proprement dits. Il en est une cependant dont le rapport avec les idées que nous exposions plus haut est trop remarquable pour que nous la passions sous silence. Depuis longtemps le docteur Prout avait observé que les équivalens des diver corps simples étaient, à très peu près, exactement divisibles par l'équivalent de l'hydrogène. Il avait proposé de regarder les différences indiquées par le calcul comme dues à des erreurs d'observation. Ces vues théoriques, que n'appuyait, il faut l'avouer, aucune expérience directe, furent combattues avec vivacité par plusieurs chimistes, entre autres par M. Berzélius; mais les nouvelles recherches de M. Dumas viennent leur donner un haut degré de probabilité. Il résulte, en effet, des nombres trouvés par ce chimiste, que les équivalens de l'oxigène, du carbone et de l'azote sont des multiples exacts de celui de l'hydrogène; qu'en prenant celui-ci pour unité, les autres sont représentés par les nombres entiers 6, 7 et 8. Ce résultat est déjà bien remarquable; il le devient encore plus en ce qu'il paraît devoir s'étendre à un très grand nombre d'autres corps. Tous ceux dont l'équivalent a été déterminé avec les précautions dont on connaît aujourd'hui l'importance se sont également trouvés être des multiples exacts de celui de l'hydrogène. Nous citerons l'équiva lent du *calcium*, métal dont la combinaison avec l'oxigène produit la chaux, déterminé par M. Dumas lui-même; ceux du gaz chlore, de l'argent, du potassium, radical de la potasse, obtenus par M. de Marignac; enfin celui du zinc, trouvé par M. Jaquelain. N'y a-t-il pas quelque chose de mystérieux dans la généralité de ce fait? Et lorsqu'on se rappelle ce que nous avons dit sur les combinaisons en général, n'est-on pas conduit à y voir comme une annonce de quelque

grande révolution scientifique qui détrônera bon nombre de nos élémens pour les ramener au rôle secondaire de corps composés?

Peut-être quelqu'un de nos lecteurs nous traitera-t-il de rêveur, d'alchimiste; nous accepterons l'épithète. L'alchimie, débarrassée de son entourage de pratiques et de croyances superstitieuses, est-elle donc chose si ridicule? Scheele, Priestley, Cavendisch, Lavoisier, étaient des alchimistes, car ils ont décomposé, transmuté des corps regardés jusqu'à eux comme élémentaires. N'y a-t-il donc plus rien à faire après ces hommes illustres? ou plutôt n'y a-t-il de progrès possible que dans la voie qu'ils ont tracée? A ce compte, la chimie, celle du moins qui s'occupe de la matière brute, serait grandement avancée. Que nos corps simples soient ou non des élémens, leurs propriétés paraissent aujourd'hui à peu près connues, et, sauf quelques détails, il reste sans doute peu de chose à découvrir; mais, parmi les faits positifs recueillis en travaillant dans cette direction, il en est qui se rattachent tellement à nos idées, que nous allons les rappeler en peu de mots.

On admet généralement que l'ensemble des propriétés qui caractérisent un corps dépend de sa composition, qu'il en est la conséquence. Cet ensemble ne devra donc changer qu'autant que la nature du corps, c'est-à-dire sa composition, viendra à être altérée. Toutes les fois que deux corps jouissant de la même composition se trouveront placés dans des circonstances semblables, ils devront présenter identité de propriétés. Eh bien! il n'en est pas ainsi. La chimie organique nous offre de nombreux exemples de corps *isomères*, c'est-à-dire donnant par l'analyse les mêmes élémens dans les mêmes proportions, et qui n'en sont pas moins parfaitement distincts. La chimie inorganique présente des faits analogues. Bien plus, il suffit quelquefois d'une opération très simple pour changer les propriétés les plus essentielles d'un corps, pour en faire un corps nouveau sans toucher à sa composition. Ce phénomène a reçu des chimistes le nom de *dimorphisme*. Ici les exemples abondent; contentons-nous de citer les plus saillans.

Pour enlever, en tout ou en partie, à certains oxides, la propriété si caractéristique de se dissoudre dans des acides, il suffit de les chauffer un peu fortement. Placez dans un creuset entouré de charbons ardens une certaine quantité d'oxide de chrôme, dont la couleur est d'un vert foncé presque noir; dès que le creuset commencera à rougir, vous verrez sa température s'élever brusquement, et

la masse mise en expérience briller d'une vive lumière, comme si elle avait pris feu. Au bout de quelques instans, cette incandescence inexplicable disparaît, et l'appareil ne présente plus que le degré de chaleur dû au feu qui l'entoure. Laissez alors refroidir votre oxide et examinez-le attentivement, sa couleur n'est plus la même, elle est devenue d'un beau vert. Jetez-le dans un acide, et ce dissolvant naguère tout-puissant se trouvera sans action sur lui; propriétés physiques et chimiques ont également changé. Ce n'est donc plus le même corps. Pourtant la balance et l'analyse nous apprennent que l'oxide n'a ni perdu ni gagné le moindre atome de matière pendant l'opération, et, pour le ramener à son premier état, il suffit de le plonger pendant quelques heures dans un bain d'acide sulfurique à une température peu élevée.

Si l'on tient le verre ordinaire dans un état de fusion tranquille et long-temps prolongée, ce corps perd toutes les propriétés si connues qui en font une des plus précieuses conquêtes de l'industrie humaine. De transparent il devient opaque; sa fragilité proverbiale disparaît; il acquiert une dureté telle qu'il fait feu sous le briquet comme la pierre à fusil; en même temps sa fusibilité diminue au point que l'on pourrait s'en servir comme creuset et y fondre d'autre verre de même composition. Les fours de verreries présentent assez souvent de ces masses de verre *déverrifié*, si l'on peut s'exprimer ainsi, et ramené à l'état de roche. Qu'on le soumette à l'analyse, et l'on y retrouvera tous les élémens du verre le plus fragile et le plus transparent combinés dans leurs proportions ordinaires.

Certes, c'est là de l'alchimie, et la transmutation du mercure en or ne serait guère plus merveilleuse. Mais que se passe-t-il donc dans ces phénomènes si bien faits pour attirer toute notre attention? Une très belle expérience due à M. Rose nous permet de le soupçonner. Tout le monde connaît l'arsenic; ce corps peut être obtenu sous deux états différens, presque incolore et transparent comme du verre, ou entièrement opaque et de couleur blanche : c'est donc un corps *dimorphe*. Dans l'un et l'autre cas, sa composition, ses propriétés chimiques sont les mêmes, et il peut également se dissoudre dans l'acide muriatique. Eh bien! plaçons dans l'obscurité deux dissolutions également concentrées, l'une d'arsenic vitreux, l'autre d'arsenic opaque, et laissons-les cristalliser. Cette dernière ne manifestera aucun phénomène particulier. Dans l'autre, au contraire, chaque petit cristal, en se déposant, dégagera une vive lumière, et en même temps la température du liquide s'élèvera. La cristallisation terminée,

examinons-en le produit. Nous trouverons exactement le poids de matière employé; mais l'arsenic vitreux aura perdu sa transparence, il sera passé à l'état d'arsenic opaque, et les cristaux obtenus dans les deux dissolutions n'offriront aucune différence. Pour en arriver là, qu'a donc fait l'arsenic vitreux? Il a dégagé de la lumière et de la chaleur jusqu'à ce moment inappréciable à l'aide de nos instrumens.

Ainsi les faits de ce genre, faits dont nous pourrions multiplier les citations, semblent tenir à ce qu'il existe des corps jouissant de la propriété de se combiner d'une manière permanente avec les élémens impondérables ou avec cet agent universel dont la chaleur, l'électricité, la lumière, ne sont que des manifestations. Mais, s'il en est ainsi pour quelques-uns, pourquoi n'en serait-il pas de même pour d'autres? Pourquoi, à côté des composés instables que nous venons de signaler, ne s'en trouverait-il pas chez qui cette combinaison serait beaucoup plus durable par suite d'une affinité plus grande? Pourquoi, par exemple, y aurait-il autre chose qu'une différence de ce genre entre le platine et ces métaux qui l'accompagnent toujours, qu'on ne rencontre qu'avec lui, et qui lui ressemblent à tant d'égards? Non, non; ne crions pas à la folie quand nous voyons des hommes d'un savoir réel douter de la stabilité de nos corps simples, les regarder comme pouvant n'être que les modifications d'un petit nombre d'élémens encore inconnus, et croire à leur transmutation.

Le moment serait d'ailleurs mal choisi. Aux faits que nous avons cités, la science vient d'en joindre de plus significatifs encore. Dans un travail des plus remarquables, un chimiste français, M. Péligot, a prouvé tout récemment que l'*urane*, regardé jusqu'à ce jour comme un métal, était en réalité un oxide. Et pourtant ce composé présente toutes les réactions ordinaires regardées comme l'apanage exclusif des corps simples. On parle tout bas, dans le monde scientifique, de résultats peut-être encore plus décisifs. Il n'y a pas à en douter, une ère toute nouvelle se prépare pour la chimie, et nous ne craignons pas de prédire aux savans qui les premiers entreront dans cette voie qu'une glorieuse place leur est réservée à côté de Lavoisier, de Priestley et de Cavendisch.

S'il peut y avoir quelque chose de hasardé dans ces idées quand on les applique à la chimie inorganique, il n'en est plus de même dès qu'on abandonne la nature morte pour s'occuper des corps organisés. Ici plus de doute possible; nous sommes en pleine alchimie. Il n'est peut-être pas sur le globe une espèce animée ou végétale qui ne possède ses principes immédiats spéciaux. Les réactions artifi-

cielles provoquées par le chimiste viennent encore augmenter le nombre de ces substances, dont la longue liste fatiguerait aujourd'hui la mémoire la plus heureuse. Pour créer tous ces corps divers, pour doter chacun d'eux de ses propriétés particulières, n'allez pas croire que la nature ait eu recours aux cinquante-cinq élémens dont nous parlions tout à l'heure. Deux, trois ou quatre corps simples, voilà les ressources qu'elle a employées. Le carbone, l'hydrogène, l'oxigène et l'azote sont mis seuls en jeu dans cet immense laboratoire; si les autres élémens interviennent, ce n'est jamais que d'une manière accessoire, et le plus souvent comme moyen mécanique de solidification. Quelques millièmes de plus ou de moins de l'un de ces quatre élémens suffisent pour changer complètement la nature d'un composé. Souvent l'analyse la plus délicate ne dévoile aucune différence dans la composition de deux corps d'ailleurs essentiellement distincts, et nous voyons se multiplier ici les faits d'*isomérisme*. Certes, c'est une grande et difficile tâche que de suivre ces mille Protées dans leurs transformations, que de reconnaître les lois qui règlent jusqu'à leurs écarts les plus bizarres en apparence, et de ramener ce nombre presque infini de faits à quelques formules simples et d'une facile application. Tel est le but que se propose aujourd'hui la chimie organique, et nous pouvons dire avec un juste orgueil que les savans français ont plus que tous les autres contribué à lui donner cette impulsion vraiment philosophique.

Lorsque, abandonnant les études chimiques proprement dites, on cherche à se rendre compte du rôle que jouent dans l'économie des êtres organisés ces principes immédiats, lorsqu'on se place au point de vue physiologique, on est frappé tout d'abord d'un fait des plus remarquables. Parmi toutes ces substances acides, alcalines, neutres, fixes, volatiles, etc., que la science découvre dans les animaux et les végétaux, un très petit nombre seulement paraissent être essentielles à leur composition. De celles-ci il en est surtout six dont l'importance est fondamentale. Trois sont des composés ternaires, c'est-à-dire qu'elles résultent de la combinaison de trois élémens seulement, l'hydrogène, l'oxigène et le carbone. Ce sont la *cellulose*, trame des tissus cellulaires et ligneux, l'*amidon* et la *dextrine*. Les trois autres se composent de quatre corps élémentaires empruntés au règne inorganique, savoir l'hydrogène, l'oxigène, le carbone et l'azote. Ces composés quaternaires sont la *fibrine*, l'*albumine* et le *caseum*.

Les principes immédiats qui forment chacun de ces deux groupes sont très distincts par l'ensemble de leurs propriétés, et cependant

leur composition est la même : ils sont *isomères*. Dans les trois premiers, les quantités d'hydrogène et d'oxigène sont réunies dans les proportions nécessaires pour former de l'eau, en sorte qu'on peut représenter leur composition par du carbone, plus de l'eau. Ce dernier corps semble reprendre ici le rôle créateur que lui attribuaient les anciens, et la moindre variation dans le nombre de ses molécules suffit pour changer complètement la nature d'un composé. En voici un exemple :

72 de carbone	et	90 d'eau	forment	la cellulose, l'amidon et la dextrine.
72	—	99	—	forment le sucre de canne.
72	—	108	—	forment le sucre de lait.
72	—	126	—	forment le sucre de raisin.

Ce petit tableau nous explique comment il a été possible de transformer en sucre non-seulement l'amidon, mais encore du papier, des chiffons, de la sciure de bois. Tous ces corps sont principalement composés de tissus ligneux, et dès-lors il a suffi de déterminer la combinaison de leurs élémens avec une certaine quantité d'eau pour arriver à ce résultat, si extraordinaire au premier coup d'œil.

L'albumine, la fibrine et le caseum sont isomères, comme nous l'avons dit plus haut, et leur composition est représentée par du carbone, de l'eau et de l'ammonium.

Si nous joignons aux substances que nous venons d'indiquer quelques matières grasses et sucrées, nous aurons complété la liste des principes immédiats essentiels de toute organisation. Ainsi quatre élémens et tout au plus une douzaine de composés secondaires, tels sont les matériaux qui suffisent à la nature pour couvrir le globe de sa riche parure végétale, pour peupler la terre et la mer, la forêt la plus vaste comme la moindre touffe d'herbe, l'Océan comme la goutte d'e u.

III.

Ici se présentent de grandes, de belles questions. Ces élémens premiers, hydrogène, oxigène, carbone, azote, d'où viennent-ils? Où l'organisation va-t-elle puiser ces corps nécessaires qu'elle met incessamment en œuvre? Existe-t-il quelque part un grand réservoir préparé d'avance? S'il en est ainsi, ce réservoir doit-il s'épuiser un jour, l'organisation s'arrêter et la vie disparaître de la surface du globe, faute d'êtres qu'elle puisse animer? Si cette crainte est vaine,

par quels moyens la nature renouvelle-t-elle sans cesse ce trésor de matière qu'elle dépense avec une si magnifique profusion? Dans la distribution que leur en fait la mère commune, l'animal, le végétal, sont-ils également partagés? Dans ces deux grandes divisions des êtres organisés, la vie agit-elle d'une manière identique sur les élémens soumis à son influence? Et quand arrive ce moment mystérieux qui ramène à l'état de matière brute le corps le plus richement organisé, que deviennent tous ces principes immédiats, tous ces produits de la vie, que nous voyons se dissoudre ou tomber en poudre à nos yeux? Tels sont les sublimes problèmes que la science moderne a osé aborder de front, non plus, comme jadis, à l'aide de simples hypothèses, mais en s'appuyant toujours sur l'expérience directe. On voit que la chimie, dans ses progrès incessans, ne s'en tient plus à l'étude des corps isolés, mais qu'elle s'élève jusqu'à cette physique générale du globe, dont l'accès semblait lui être à jamais interdit.

Chargé de l'enseignement de la chimie à la faculté de médecine de Paris, M. Dumas s'est trouvé naturellement ramené vers les applications physiologiques de cette science, et ce professeur semble être retourné avec joie à des études qui marquèrent ses débuts dans la carrière scientifique. Fort des travaux de ses devanciers et de ses propres recherches, il n'a reculé devant aucune des difficultés de sa tâche, et, dans un écrit aussi remarquable par la forme que par le fond, il vient de résumer les leçons professées par lui sur le sujet qui nous occupe. Plus que tout autre, M. Dumas était fait pour traiter ces questions ardues. A une patience infatigable, à une sévérité consciencieuse dans la recherche des faits, se joint chez ce savant un esprit essentiellement généralisateur. Nul mieux que lui ne sait rattacher des détails à un ensemble, coordonner les faits épars et les enchaîner par de larges théories. Peut-être, dans ce travail de synthèse, se laisse-t-il entraîner quelquefois par l'élan de son intelligence; mais, s'il lui arrive de temps à autre de dépasser le but qu'un si petit nombre peut atteindre, qui pourrait lui en faire un reproche? Retrancher quelques jets d'un arbre trop vigoureux sera toujours chose facile; quel parti tirer d'un misérable avorton?

La pensée fondamentale de l'*Essai sur la Statique chimique des êtres organisés* peut se formuler en ces termes : les végétaux fabriquent les principes immédiats; les animaux s'en emparent et les décomposent. Ceux-là sont des producteurs, ceux-ci des consommateurs. Les premiers empruntent sans cesse à l'air atmosphérique les élémens fondamentaux de l'organisation animale ou végétale; les

seconds lui rendent à chaque instant ces mêmes matériaux. L'atmosphère, tel est le réservoir où la nature puise et déverse toutes ses richesses, tel est le lien qui rattache l'un à l'autre le règne animal et le règne végétal.

La composition de l'atmosphère mérite donc toute notre attention. Cette couche gazeuse qui enveloppe le globe de toutes parts est essentiellement formée d'un mélange de 230 parties de gaz oxigène pour 770 de gaz azote en poids. Mais on y rencontre en outre en tout temps de la vapeur d'eau (hydrogène et oxigène), 4—6 dix millièmes d'acide carbonique (oxigène et carbone) et des traces de gaz des marais (hydrogène et carbone). De plus, elle renferme accidentellement quelques produits ammoniacaux (hydrogène et azote) et de l'*acide azotique* (oxigène et azote). Ces derniers produits sont très solubles dans l'eau; les pluies en débarrassent facilement l'atmosphère, et les entraînent dans le sol, où ils jouent le rôle d'engrais naturels.

Une fois sûrs de ces faits, jetons en terre une semence dont la composition nous est connue, et voyons par quelle succession de phénomènes le germe qu'elle renferme se tranforme en humble plante ou en arbre majestueux. Dans l'un ou l'autre cas, nous ne saisirons aucune différence; les mêmes lois engendreront des faits entièrement semblables. A mesure que le germe se développe, la graine mère se flétrit et s'atrophie : elle s'épuise pour nourrir l'embryon. Bientôt celui-ci enfonce dans le sol une frêle radicule, il épanouit au dehors ses premières feuilles. Dès ce moment, sa vie est assurée; la graine se décompose et disparaît. Étudions le nouvel être. A mesure qu'il grandit, feuilles et racines se multiplient et sont le siége des phénomènes les plus apparens de sa vie. Les racines étendent au loin leur chevelure déliée. Un torrent continuel de liquide arrive par les radicelles, pénètre dans le végétal et le traverse pour arriver jusqu'aux feuilles. Ce liquide est de l'eau tenant en dissolution des sels de toute nature, mais surtout de l'acide carbonique, des azotates et des produits ammoniacaux : hydrogène, oxigène, carbone, azote, voilà ce que la plante va surtout puiser au sein de la terre. Que vont faire dans les feuilles toutes ces substances diverses? Ici le résultat varie avec l'heure de l'observation. Le jour, nous voyons ces parties vertes du végétal exhaler de l'eau et de l'oxigène. La nuit, l'observateur recueille de l'eau et de l'acide carbonique. Cependant le végétal s'accroît; il renferme évidemment beaucoup plus de matière que n'en contenait la graine qui lui donna naissance. Coupons-le, dessé-

chons-le avec soin et soumettons-le à l'analyse; nous trouverons que, pendant son existence, il a augmenté de poids, et pour cela fixé et retenu de l'hydrogène, de l'oxigène, du carbone, de l'azote et une petite quantité de cendres.

Les élémens de l'atmosphère, voilà donc ce que nous retrouvons surtout dans le végétal. Qu'ils lui soient arrivés directement par l'air qui l'environne ou par celui qui pénètre jusqu'aux racines, qu'ils aient été absorbés à l'état de liberté sous forme gazeuse ou bien en dissolution dans l'eau que le sol reçoit des nuages, ils n'ont pas changé de nature. Pour pénétrer dans ses canaux nourriciers, ils passent d'ordinaire par les racines; mais cette voie n'est pas la seule qui leur soit ouverte. On sait avec quelle facilité merveilleuse les cactus, les plantes grasses en général, prospèrent dans le terrain le plus stérile. On sait que dans nos serres, et mieux encore sous le soleil brûlant de leur patrie, ces végétaux empruntent à l'air seul tout ce qui est nécessaire à un développement souvent considérable. Pour eux, le sol n'est littéralement qu'un point d'appui. M. Boussingault vient de prouver qu'il peut en être de même pour nos plantes usuelles, pour celles qui semblent exiger le plus de culture. Il a semé diverses graines dans du sable siliceux pur, préalablement calciné pour détruire toute trace de matière organique susceptible d'agir comme engrais. Ces graines placées à l'abri de la poussière, arrosées avec de l'eau distillée, ont germé et poussé des tiges. Il en est, comme les pois et le treffle, qui ont porté des fleurs et des fruits. L'analyse a démontré que, pendant cette singulière culture, le treffle avait triplé le poids de sa matière première, ce qu'il n'avait pu faire évidemment qu'aux dépens de l'eau et de l'air atmosphérique.

L'eau, soit à l'état de liquide au sein de la terre, soit à l'état de vapeur dans l'atmosphère, fournit abondamment aux végétaux l'hydrogène et l'oxigène dont ils ont besoin. Mais d'où leur vient cette énorme quantité de carbone qu'ils emploient sans cesse? Uniquement de l'acide carbonique. Qu'il arrive par les feuilles ou par les racines, c'est toujours à l'état de combinaison avec l'oxigène que le carbone s'introduit dans les végétaux. Ceux-ci semblent l'absorber avec une véritable avidité. M. Boussingault a dirigé sur des feuilles de vigne enfermées dans un ballon un courant d'air très rapide; cet air ressortait entièrement dépouillé d'acide carbonique. Que l'on coupe un arbre en pleine sève, et l'on verra, comme M. Boucherie, s'échapper par la portion du tronc qui tient encore à la terre des quantités énormes d'acide carbonique aspiré du sol par les racines.

Arrivé dans les parties vertes de la plante, et surtout dans les feuilles, ce gaz est décomposé; son oxigène se dégage, le carbone reste, et, combiné avec des proportions variables d'eau ou d'ammonium, il donne naissance, comme nous l'avons vu, aux principes fondamentaux de l'organisation.

Les parties vertes des plantes désoxigènent donc le carbone : elles constituent ce qu'on appelle en chimie un appareil de réduction, appareil admirable et jusqu'à ce jour inimité, qui décompose à froid un des corps les plus stables que nous connaissions. Mais pour que cette propriété remarquable se développe, pour que les forces chimiques de la vie végétale entrent en action, l'intervention de la lumière est indispensable. Dans l'obscurité, les feuilles n'absorbent plus d'acide carbonique; celui qui leur arrive du sol n'est plus décomposé. Il traverse sans altération le tronc le plus considérable et s'échappe à travers les pores de la plante comme à travers un simple crible. Pendant la nuit, les végétaux ne croissent pas, ils ne vivent pas pour ainsi dire, et c'est pour eux surtout que la lumière et la chaleur solaires ont toute la puissance du feu divin que Prométhée déroba aux cieux pour animer sa statue.

Nous connaissons les sources d'où les végétaux retirent l'hydrogène, l'oxigène et le carbone; mais d'où leur vient l'azote, ce quatrième élément non moins essentiel pour eux, bien plus nécessaire encore aux animaux qui vont chercher dans les plantes leur unique nourriture? Le règne végétal nous offre à cet égard une grande variété. Parmi les espèces qui le composent, il en est qui empruntent à l'air une grande partie de leur azote : d'autres le demandent presque en entier aux matières organiques en décomposition, c'est-à-dire aux engrais. Ici se présente une de ces considérations qui prouvent quel intérêt pratique s'attache souvent à des résultats purement scientifiques en apparence.

On connaît toute l'importance de cette question des engrais, dont l'agriculture de tous les temps et de tous les peuples a cherché la solution. Thaër a posé en principe que plus une substance était animalisée, c'est-à-dire azotée, plus elle était propre à rendre à un terrain épuisé sa fécondité première. De son côté, M. Boussingault a reconnu que les fourrages les plus actifs étaient ceux qui contenaient le plus d'azote. On voit que l'action épuisante de la végétation s'exerce principalement sur les substances qui renferment cet élément. La question des engrais peut donc se poser en ces termes : reconnaître quelles sont les plantes qui empruntent le moins d'azote

aux engrais; avec ce fourrage élever des animaux herbivores; avec les fumiers de ces bestiaux rendre à la terre la quantité d'azote qui lui est nécessaire pour produire les plantes qui ne tirent cet élément que de l'engrais.

M. Boussingaut a tenté la solution de ce problème par la voie de l'expérimentation directe. Il a pesé et analysé, d'un côté, les semences des plantes les plus usuelles et la quantité d'engrais nécessaire à leur culture, de l'autre, les produits obtenus, et il est arrivé aux chiffres suivans : en général, les récoltes renferment deux fois plus de carbone qu'il ne s'en trouvait dans les semences et les engrais; le surplus a donc été tiré de l'atmosphère. La quantité d'hydrogène est également doublée. Ces mêmes récoltes présentent seulement moitié en sus de la quantité première d'azote. Ces résultats généraux souffrent des exceptions. Ainsi, dans le froment, l'azote de la récolte représente exactement celui que contenaient les semences et l'engrais. Le froment n'emprunte à l'atmosphère que du carbone, de l'hydrogène et de l'oxigène. Dans le topinambour, au contraire, la quantité de carbone fournie par les semences et l'engrais réunis est quintuplée pendant la vie de la plante; celle de l'azote est doublée. Un hectare de terrain planté en topinambours a pris à l'air, en deux ans, treize mille kilogrammes de carbone et cent trente kilogrammes d'azote.

Certes, ces résultats sont curieux pour le savant, mais leur importance n'est pas moindre pour l'économiste. Si l'agriculture est la véritable richesse des nations, la seule qui soit à l'abri des grandes commotions politiques, on comprendra combien de telles recherches ont de valeur pour les plus puissans états. Il est évident que la culture du topinambour, d'une plante usuelle qui se nourrit en quelque sorte d'air, ne peut être que très avantageuse. L'expérience confirme d'ailleurs ici les prévisions de la théorie. Depuis quelques années, cette culture a pris en Alsace une grande extension, et il est à désirer que le reste de la France suive bientôt l'exemple d'une de nos provinces où l'agriculture est le plus avancée.

Mais pourquoi cette nécessité des engrais azotés, lorsque les plantes entourées d'air atmosphérique sont, pour ainsi dire, plongées dans un bain d'azote? C'est que, pour être utile à la végétation, cet élément, de même que le carbone et l'hydrogène, a besoin, dans la plupart des cas, d'être uni à un autre corps. C'est à l'état d'ammoniaque, d'oxide d'ammonium, d'acide azotique, d'azotate, que l'azote pénètre dans la plante. Là il est réduit, amené à l'état d'ammonium,

et, comme nous l'avons vu, il forme par sa combinaison avec l'eau et le carbone celles des substances végétales dont le règne animal a le plus besoin. Ces faits nous expliquent le rôle des engrais et nous permettent de réduire le problème de leur production à cette expression bien simple : produire de l'ammoniaque à bon marché, fixer de l'azote au plus bas prix possible.

Dans ce qui précède, nous n'avons rien dit des sels solubles que l'eau entraîne avec elle dans les végétaux. Ces sels, abandonnés par le véhicule qui les charriait et qui s'évapore à la surface des feuilles, forment la partie du végétal qui résiste à la combustion. Ce sont les cendres, composées principalement de potasse, de soude, de chaux, de magnésie et de fer, combinés avec les acides carbonique, sulfurique, phosphorique et silicique; ces substances n'offrent d'ailleurs rien de fixe dans leurs proportions. Théodore de Saussure a démontré depuis long-temps que la nature du sol influe sur celle des cendres. Le rôle de ces corps inorganiques est d'ailleurs presque nul dans la végétation, comme le prouvent les expériences déjà citées de M. Boussingaut. Les plantes cultivées sur du sable, nourries seulement d'air et d'eau, ne contenaient pas plus de cendres que les graines qui leur avaient donné naissance, et le manque de sels inorganiques ne les avait nullement empêchées de se développer, de donner des fleurs et des fruits.

C'est donc à l'atmosphère seule, en prenant ce mot dans une large acception, que les plantes empruntent leurs élémens, l'hydrogène, l'oxigène, le carbone et l'azote. Ces élémens y arrivent à l'état de combinaison. Sous l'influence de la lumière, ils sont réduits, et leurs molécules mises ainsi en présence s'unissent pour former les principes immédiats que nous avons signalés. En même temps se produisent d'autres composés moins importans, dont la présence n'est pas essentielle à la vie de la plante, mais qui n'en remplissent pas moins un rôle dans son mode d'existence. Ces substances accessoires sont principalement des matières gommeuses et sucrées, des huiles grasses, des graisses qui, brûlées dans l'acte de la germination, semblent fournir la chaleur nécessaire au développement de l'embryon, qui entourent et protègent la graine; des huiles volatiles dont l'odeur pénétrante ou la saveur caustique défendent la plante contre les attaques des insectes, enfin des cires qui s'étendent sur les feuilles et les fruits comme un vernis naturel, et les rendent imperméables.

Ainsi, le grand laboratoire de la chimie organique se trouve dans les végétaux. Seuls, ils élaborent les matières premières que leurs

racines vont pomper au loin dans le sol, que leurs feuilles dérobent à l'atmosphère; seuls, ils fabriquent les produits fondamentaux des deux règnes. Il ne reste aux animaux qu'à s'en emparer, à se les assimiler par l'acte de la digestion.

Dans l'ensemble d'idées que nous présentons ici, la nourriture de tous les animaux, qu'ils soient herbivores ou carnivores, est absolument la même : les matières alimentaires se présentent seulement dans un état un peu différent. Elles sont disséminées en quelque sorte au milieu des tissus végétaux, et l'animal herbivore a besoin de s'ingérer une masse énorme d'alimens pour en extraire et absorber la petite quantité de matières grasses et azotées qu'ils renferment. La digestion n'a d'autre but que de dissoudre ces principes immédiats, d'en former une espèce d'émulsion. Celle-ci, reprise par les vaisseaux absorbans, versée dans le torrent de la circulation, est transportée dans tout l'organisme, et lui cède entièrement préparés les matériaux qui lui sont nécessaires. La même succession de phénomènes se reproduit chez les animaux carnassiers. Mais, les herbivores ayant déjà concentré en quelque sorte les matières alibiles, les carnivores n'auront plus besoin d'avaler une aussi grande quantité d'alimens, et ceux-ci, moins embarrassés de matières étrangères, seront plus facilement digérés. Dans cette théorie, chaque molécule d'albumine ou de fibrine fabriquée par le végétal passe, sans s'altérer, de la plante dans l'animal herbivore, de celui-ci, quand elle n'a pas été dépensée, dans l'animal carnivore : la digestion n'est plus qu'une simple absorption.

Une fois introduits dans l'économie animale, que deviennent ces divers produits? L'expérience va nous l'apprendre. Tout animal dégage sans cesse de l'acide carbonique et de l'eau, c'est-à-dire de l'hydrogène et du carbone combinés avec de l'oxigène. En d'autres termes, les animaux brûlent continuellement du carbone et de l'hydrogène, car cette combinaison est une véritable combustion. Pour être décomposée en plusieurs temps, elle n'en est pas moins réelle. Le fer qui brûle dans l'oxigène avec une lumière éblouissante et une température des plus élevées fournit le même composé que celui qui se rouille peu à peu au contact de l'air. La quantité de chaleur produite dans les deux cas est donc absolument la même; mais, dans le second, la lenteur de son développement la rend insensible : la réflexion et la science peuvent seules nous en dévoiler l'existence. Les combustions qui se passent dans les profondeurs de l'organisme animal sont de même nature : ce sont des combustions lentes.

Dans ces appareils admirables, la nature ne permet aucune de ces pertes de force que nos plus habiles ouvriers ne sauraient éviter. Aussi pouvons-nous apprécier le calorique dégagé dans ces réactions chimiques. La chaleur animale tout entière provient uniquement de ce carbone, de cet hydrogène que nous brûlons constamment. L'oxigène nécessaire nous est fourni par l'air, son absorption se fait dans le poumon; mais c'est dans les derniers ramuscules de nos vaisseaux sanguins que s'accomplit l'acte de la respiration. C'est là qu'a lieu la destruction des principes nourriciers du sang, là que se forment l'eau et l'acide carbonique que nous exhalons sans cesse par la peau et par les poumons.

Pour alimenter ce laboratoire animé, un homme de taille moyenne brûle environ 12 grammes de carbone par heure, ou l'équivalent en hydrogène. Ainsi, nous employons par jour 288 grammes de carbone, et, au bout d'un an, chacun de nous a brûlé par la respiration 105 kilogrammes de la même substance. En supposant que le règne animal tout entier, hommes et animaux compris, puisse être représenté par une population de 4,000 millions d'hommes, on voit que la dépense annuelle du carbone se monte à plus de 400,000 millions de kilogrammes.

« Ainsi, dit M. Dumas, dont nous croyons devoir citer textuellement les expressions, toute la chaleur animale vient de la respiration : elle se mesure par le carbone et l'hydrogène brûlés. Il m'est démontré, en un mot, que l'assimilation poétique de la locomotive du chemin de fer à un animal repose sur des bases plus sérieuses qu'on ne l'a cru peut-être. Dans l'un et l'autre, combustion, chaleur, mouvement; trois phénomènes liés et proportionnels. » Hâtons-nous d'ajouter avec l'illustre chimiste que l'homme, considéré comme machine empruntant sa force au charbon qu'elle brûle, est encore un appareil bien au-dessus de nos plus parfaites locomotives. Pour monter au sommet du Mont-Blanc, un homme emploie vingt-quatre heures et brûle en moyenne 300 grammes de carbone; si une machine à vapeur s'était chargée de l'y porter, elle en aurait exigé 1,000 à 1,200. On voit que, même dans cette hypothèse, nos ingénieurs ont encore bien à faire avant de rivaliser avec la nature.

Les végétaux nourris d'eau, d'acide carbonique, d'azote et de produits ammoniacaux ont donc fourni au règne animal les principes immédiats. Celui-ci, avons-nous vu, leur rend à chaque instant de l'eau et de l'acide carbonique. Il est évident qu'il leur doit encore de l'azote et de l'ammoniaque. Le premier s'échappe continuellement

du poumon et de la peau; le second est entraîné par nos excrétions et rendu à ce réservoir où les végétaux ont sans cesse à puiser. Ici se présente une de ces combinaisons que le physiologiste rencontre à chaque pas dans ses recherches, une de ces métamorphoses tout aussi merveilleuses que les transmutations de l'alchimie. L'ammoniaque, substance extrêmement caustique, n'aurait pu se trouver en contact avec nos organes sans y causer de graves désordres. La nature y a pourvu. Mise en rapport avec l'acide carbonique dans l'intérieur du corps, elle se combine avec lui et passe à l'état de carbonate. Celui-ci, privé de deux molécules d'eau, est amené à l'état de corps neutre et devient de l'*urée*, qui peut traverser notre organisme, y séjourner même, sans entraîner le moindre accident. A côté de cette substance se forme en même temps une petite quantité de matière muqueuse ou albumineuse destinée à agir comme ferment. Lorsque l'organisme se débarrasse de ces produits désormais inutiles, une simple fermentation rend à l'urée ses deux molécules d'eau et la ramène à l'état de carbonate d'ammoniaque que les végétaux ne tarderont pas à absorber et à redécomposer pour s'en nourrir.

Toute matière organique vient donc de l'atmosphère et retourne à l'atmosphère. Pris à ce point de vue, les végétaux, les animaux, ne sont que de l'air condensé. Le règne végétal, immense appareil de production, emprunte à l'air qui nous environne des matériaux qu'il façonne pour lui d'abord, puis pour le règne animal qui les consomme et les rend à la masse commune. Les composés inorganiques qui flottent autour de nous sous la forme de gaz, qui pénètrent sous la terre dissous par les eaux pluviales, sont réduits par les végétaux et amenés à l'état de principes immédiats qui passent sans altération aux animaux. Ceux-ci les détruisent, les brûlent, et reproduisent les élémens premiers qu'ils versent à la masse commune. « Ainsi, pour employer les paroles de M. Dumas, tout ce que l'air donne aux plantes, les plantes le cèdent aux animaux, les animaux le rendent à l'air; cercle éternel dans lequel la vie s'agite et se manifeste, mais où la matière ne fait que changer de place. »

Le règne animal, le règne végétal, nous apparaissent dès-lors comme deux puissances antagonistes dont l'une tend sans cesse à détruire, l'autre à recomposer; la première à vicier, la seconde à purifier l'air nécessaire à tous les êtres vivans. Pour apprécier le balancement de ces deux forces, pour voir jusqu'à quel point il pourrait être raisonnable de craindre que la prédominance sans cesse croissante du règne animal sur le règne végétal ne vienne à troubler un jour les harmo-

nies existantes en changeant la composition de l'atmosphère, nous allons citer les résultats numériques donnés par M. Dumas, en y joignant quelques calculs.

La couche gazeuse qui enveloppe le globe a environ vingt lieues de hauteur. Sa pesanteur peut être représentée par le poids de 581,000 cubes de cuivre de 1 kilomètre de côté; son oxigène pèse autant que 134,000 de ces mêmes cubes; son acide carbonique autant que 116 cubes semblables. En d'autres termes, l'atmosphère pèse environ 5,229,000,000,000 millions de kilogrammes; le poids de son oxigène est de 1,206,000,000,000 millions de kilogrammes; celui de son acide carbonique de 2,088,000,000 millions de kilogrammes. Or, un homme consomme par heure à peu près 40 grammes d'oxigène, c'est-à-dire 960 grammes par jour, et par conséquent environ 350 kilogrammes par an. Au bout d'un siècle, un homme aurait donc employé 35,000 kilogrammes de ce gaz. En supposant la population animale du globe représentée par quatre mille millions d'hommes, elle aurait consommé dans un siècle 120,000,000 millions de kilogrammes d'oxigène. Or, ce poids représente à peu près celui de 15 kilomètres cubes de cuivre, et nous avons vu que le poids total de l'oxigène renfermé dans l'atmosphère égalait celui de 134,000 de ces cubes. Au bout d'un siècle, l'altération produite dans l'air par la respiration des hommes et des animaux réunis serait parfaitement inappréciable.

Ainsi la soustraction de l'oxigène par le règne animal ne peut vicier l'air que dans des limites telles que des milliers d'années s'écouleraient avant que les êtres organisés pussent en souffrir. Mais l'acide carbonique qui s'en échappe sans cesse ne peut-il pas agir plus rapidement, et ici l'intervention des végétaux, comme moyen de purification, ne devient-elle pas nécessaire? Pas davantage. Un homme brûlant par heure 12 grammes de carbone produit dans le même temps 44 grammes d'acide carbonique, ce qui donne à peu près un kilog. par jour, et par conséquent 365 kilog. par an. 4,000 millions d'hommes produisent donc en un an 1,460,000 millions de kilogrammes d'acide carbonique, c'est-à-dire $\frac{1}{1430}$ de ce que renferme déjà l'air qui nous environne. Ainsi il faudrait environ 1,500 ans pour doubler la proportion actuelle de l'acide carbonique de l'air, alors même que le règne végétal cesserait de fonctionner, et cette quantité ne saurait encore nuire ni aux plantes ni aux animaux.

Bien loin que la quantité d'acide carbonique exhalé par les animaux puisse altérer la salubrité de l'air atmosphérique, elle suffirait à peine à l'entretien des plantes. Mais là n'est pas la seule source

d'où s'échappe sans cesse cet aliment du règne végétal. Tout être organisé doit à la nature un compte exact de la matière qui lui fut prêtée et que la vie anima momentanément. Que cette force inconnue vienne à cesser d'agir, et la matière va retourner à la masse commune. Les principes immédiats disparaissent, les élémens se combinent de nouveau. De l'eau, de l'acide carbonique, de l'ammoniaque, de l'acide azotique, tels sont les principaux résultats de la décomposition des corps. Ces produits sont précisément ceux que nous avons vu être nécessaires à l'entretien des plantes, et ce fait nous explique l'utilité des engrais toujours composés de matières organiques en putréfaction. Enfin les volcans, les orages eux-mêmes, ont leur utilité directe. Des cratères fumans s'élancent dans les airs des torrens d'acide carbonique. Sous les coups redoublés de la foudre, l'azote et l'oxigène de l'air se combinent et forment l'acide azotique, l'azotate d'ammoniaque que les eaux pluviales entraînent dans le sol, comme l'a démontré le premier M. Chevreul, et que les radicules des plantes ne tardent pas à absorber. Admirable enchaînement de causes et d'effets, où les convulsions de la nature nous apparaissent comme des moyens de conservation, où la mort alimente la vie!

Qu'on nous permette ici une digression. Reportons-nous, par la pensée, à ces âges reculés où notre globe se reposait à peine au sortir des immenses cataclysmes amenés par un premier degré de refroidissement. Son écorce solide est formée : l'eau et le feu, comme lassés de leurs luttes gigantesques, semblent faire trève et vouloir se partager le théâtre de leurs combats. Au milieu d'une mer sans bornes s'élèvent çà et là quelques îles plates aux rivages sinueux. Échauffée par ce feu central qu'elle vient à peine de recouvrir, la terre n'emprunte que peu ou point de chaleur aux pâles rayons du soleil : aussi n'existe-t-il pour elle ni zone torride ni cercle polaire. Partout une atmosphère également brûlante, surchargée de vapeur d'eau et d'acide carbonique, toujours voilée de sombres nuages que la foudre déchire à chaque instant, pèse sur ces plages primitives. Déjà la mer nourrit de nombreuses tribus de poissons, de polypiers, de mollusques : nul animal ne saurait encore respirer en nature cet épais mélange de gaz d'où l'oxigène disparaît presque en entier. Mais le règne végétal est à l'œuvre; c'est lui qui va rendre la terre habitable. Surexcité par cet ensemble de circonstances, sous le pôle comme sous l'équateur, il déploie une incroyable activité. Partout où le sol a pu surgir au-dessus des eaux, il disparaît sous une végé-

tation luxuriante. Cette antique flore ne ressemble guère à celle qui charme nos yeux; point de ces plantes à lente croissance, à longue vie, aux organes compliqués : rien que des végétaux vasculaires, à l'organisation très simple, au rapide développement. Des prêles colossales, des fougères hautes comme nos plus grands arbres, quelques palmiers, voilà ce que produisent à cette heure les terres qui depuis sont devenues la France ou les États-Unis, le Groënland ou la Nouvelle-Hollande. Ces espèces sont peu nombreuses : comment en serait-il autrement quand toutes les conditions d'existence sont identiques? En revanche les individus se multiplient, croissent, meurent, et se remplacent avec une indicible rapidité. Dans ces appareils animés, la vie décompose des masses incalculables d'eau et d'acide carbonique. L'hydrogène, le carbone, sont retenus, et l'atmosphère purifiée gagne sans cesse en oxigène. A mesure que le règne végétal travaille à rendre possible l'apparition des animaux, ses débris accumulés s'entassent, s'étendent en couches puissantes. Vienne maintenant une révolution nouvelle qui ensevelisse ces vastes amas de combustible, bientôt métamorphosés en houille par la pression des couches superposées et la chaleur encore intense du globe : l'homme, ce souverain futur d'un monde qui n'existe pas encore, saura bien les retrouver; il saura bien arracher des entrailles de la terre ces richesses que lui prépara l'enfance du monde, et un jour le génie de la science lira dans ces antiques dépôts l'histoire de ces âges primitifs, celui de l'industrie y puisera les moyens d'anéantir les distances et de dompter les élémens.

A la période géologique qui vit la formation des houilles, succèdent d'autres époques. Les îles s'agrandissent et deviennent des continens; la surface du globe se peuple. D'abord apparaissent ces reptiles, monstres aux formes étranges, à la taille gigantesque, qui seuls semblent pouvoir supporter une atmosphère encore bien impure; mais l'action incessante des végétaux, la précipitation d'immenses couches de roches calcaires, concourent au même but et accélèrent l'assainissement de la masse gazeuse. Les mammifères se montrent, les oiseaux, les insectes se jouent dans un air riche de principes vivifians. Quelque temps encore ces populations présentent des formes bizarres ou colossales, mais à chaque révolution nouvelle elles se rapprochent de ce qui existe de nos jours; enfin, l'homme vient prendre possession de ses domaines et couronner l'œuvre de la création.

On nous accusera peut-être d'exagérer l'importance du rôle

qu'avec M. Adolphe Brongniart nous croyons avoir été rempli par le règne végétal dans ces premiers âges du monde. Un calcul très simple prouvera qu'il n'en est rien. Un géologue américain vient d'estimer à 300,000 millions de tonnes ou 600,000,000 millions de kilogrammes la quantité de houille que renferme la seule province de Pensylvanie aux États-Unis. Nous resterons sans doute encore au-dessous de la vérité en supposant que le reste du globe possède, en charbons fossiles de toute espèce, mille fois autant, et que le poids total de ce combustible peut être de 600,000,000,000 millions de kilogrammes. Admettons que le carbone n'entre que pour les deux tiers dans la composition de la houille, la quantité de cet élément sera de 400,000,000,000 millions de kilogrammes. Pour passer à l'état d'acide carbonique, le carbone des houillères exigerait 1,000,000,000,000 millions de kilogrammes d'oxigène, et le gaz acide carbonique produit pèserait 1,400,000,000,000 millions de kilogrammes. Dans cette transformation, la moitié environ de l'oxigène existant serait absorbée, et l'acide carbonique produit représenterait le quart du poids de l'atmosphère actuel.

Ainsi, pour se faire une idée de ce qu'a pu être à l'origine des temps la composition de notre atmosphère, il faut lui rendre par la pensée tout ce carbone, tout cet hydrogène que recèlent les houillères des quatre parties du monde, tout ce que retiennent à cette heure le règne végétal, le règne animal tout entiers, et sans doute aussi une bonne partie de l'acide carbonique des formations de carbonate de chaux. « De l'atmosphère primitive il s'est fait trois grandes parts, l'une qui constitue l'air atmosphérique actuel, la seconde qui est représentée par les végétaux, la troisième par les animaux. Entre ces trois masses, des échanges continuels se passent. La matière descend de l'air dans les plantes, pénètre par cette voie dans les animaux, et retourne à l'air à mesure que ceux-ci la mettent à profit.... La matière brute de l'air, organisée peu à peu dans les plantes, vient donc fonctionner sans changement dans les animaux et servir d'instrument à la pensée; puis, vaincue par cet effort et comme brisée, elle retourne matière brute au grand réservoir d'où elle est sortie. » Ces quelques phrases que nous citons textuellement résument la pensée générale d'un ouvrage que tout homme sérieux lira avec plaisir, grace à la forme dont l'auteur a su revêtir ses idées.

Parmi nos ouvrages scientifiques, la *Statique chimique des êtres organisés* présente une exception digne d'être signalée; simple, clair et précis dans la partie technique, le style s'élève et s'ennoblit à me-

sure que les idées deviennent plus larges, que les déductions, en s'enchaînant, embrassent un plus vaste ensemble de faits. On suit, pour ainsi dire, M. Dumas dans la rédaction de son ouvrage. On le voit, tout entier d'abord à des détails un peu arides, absorbé par les graves préoccupations de la science pure, s'animer peu à peu en sondant ces glorieux mystères; et, quand son intelligence lui révèle les lois qui rattachent et lient l'un à l'autre les êtres les plus éloignés, quand son esprit embrasse l'ensemble de ces rapports, son ame sait sentir, sa plume sait exprimer tout ce qu'il y a de poésie solennelle dans les harmonies de la création.

IV.

De tout ce qui précède, résulte une distinction tranchée entre les végétaux et les animaux. Mais la nature n'aime pas ces brusques passages : *natura non facit saltus*, a dit Linné; et ici comme partout la règle générale présente des exceptions. Une surtout était trop remarquable pour ne pas être signalée par M. Dumas. Si, dans l'ordre ordinaire des choses, le végétal est un producteur, il peut changer de rôle et se faire consommateur. Alors, au lieu de fixer du carbone, de l'hydrogène, de l'azote, il exhale de l'acide carbonique et de l'eau, il dégage de la chaleur, et reproduit ainsi les phénomènes de la vie animale. C'est ce qui arrive dans tous les actes relatifs à la propagation. On dirait qu'ennobli par l'importance de cette fonction, il s'élève momentanément dans l'échelle des êtres : pour créer, pour se reproduire, la plante devient animal.

En revanche, il est des animaux qui, sous l'influence de la lumière solaire, décomposent à froid l'acide carbonique, retiennent le carbone et dégagent l'oxigène. Ce fait a été mis hors de doute par les recherches de M. Morren sur certains infusoires; et comme si dans cette anomalie tout devait être exceptionnel, les animalcules qui lui ont surtout montré ce phénomène sont d'un beau rouge carmin, tandis que dans les plantes cette puissance de réduction n'appartient en général qu'aux parties vertes. Voilà donc des animaux agissant sur le milieu qui les entoure à la manière des plantes. C'est là une des mille preuves d'une vérité trop souvent oubliée. Des végétaux aux animaux la distance est moins considérable qu'on ne le suppose; des rapports étroits rattachent l'une à l'autre ces deux grandes classes. Sans doute, il ne saurait y avoir d'incertitude pour rapporter

à l'un des deux règnes tout être organisé en qui les caractères de l'animalité ou de la végétabilité ont acquis un certain développement; mais suivez de haut en bas ces deux séries si distinctes à leur sommet, vous les verrez se rapprocher et tendre de plus en plus vers un point de départ commun. Les caractères différentiels, d'abord si tranchés, s'effacent et disparaissent; les analogies se multiplient, et bientôt la science devient impuissante pour décider la nature de l'être qu'elle étudie. Il est des familles entières qui, réclamées tour à tour par les botanistes ou par les zoologistes, passent pour ainsi dire d'un règne à l'autre dans nos classifications, au gré de chaque nouveau venu. Il en est qui, bien décidément séparées et placées dans des règnes différens, n'en offrent pas moins des ressemblances extrêmes, qui se distinguent les unes des autres plutôt par un ensemble de caractères secondaires que par une opposition formelle dérivant de leur essence même. Entre certaines algues et certains spongiaires, l'observation ne nous a encore révélé aucune différence fondamentale.

Cette espèce de fusion, qu'établissent entre les deux règnes les animaux et les végétaux inférieurs à structure très simple, nous la retrouverons sans doute un jour dans les espèces les plus élevées au moment de leur formation. Occupés jusqu'à présent à faire l'inventaire de leurs richesses, le botaniste, le zoologiste, n'ont étudié les objets soumis à leur examen que dans un état de développement complet; l'embryogénie n'existe pas encore. Pourtant, dans le petit nombre de faits que nous possédons, il en est qui nous paraissent prêter une grande probabilité à ces idées. Nous avons signalé plus haut le changement de fonctions que présente le végétal à l'époque de la fécondation; le même phénomène s'observe lors de la germination des graines, lors de la pousse des bourgeons : ici, le végétal fait un pas vers l'animalité. De ce point de vue, les recherches de M. Payen sur la matière azotée, trame primitive de tous les organes végétaux, nous paraissent d'un très haut intérêt. En revanche, il serait souvent difficile de dire en quoi l'embryon animal, surtout celui des espèces qui n'ont pas de circulation proprement dite, diffère de l'embryon végétal. Ces analogies, nous n'en doutons pas, deviendront de plus en plus frappantes à mesure qu'on avancera dans cette voie si peu explorée. Partout simple et une dans ses lois, la nature doit créer toujours par des procédés identiques; aussi la vie, en organisant ces premières ébauches, semble-t-elle ne savoir encore qu'en faire : on dirait qu'elle hésite entre l'animal et le végétal.

Mais quelle que soit la forme définitive qui attend le nouvel être, quelque élevé qu'il soit dans la série botanique ou zoologique, nous croyons qu'il doit toujours conserver des traces de cette origine commune. Entre la matière brute et les êtres vivans il y a un abîme; entre ceux-ci, quelle que soit leur nature, la vie établit des liens, des rapports, que rien ne saurait rompre ou effacer entièrement.

Lavoisier a dit : « Sans la lumière, la nature était sans vie, elle était morte et inanimée. Un dieu bienfaisant, en apportant la lumière, a répandu sur la surface de la terre l'organisation, le sentiment et la pensée. » Ces paroles sont vraies dans leur généralité. Inertes et comme endormis dans l'obscurité, les végétaux semblent s'éveiller au grand jour; alors seulement se manifestent en eux ces forces chimiques, ces phénomènes de réductions et de combinaisons nouvelles que nous avons signalés. A leur existence se rattache directement ou indirectement celle du règne animal tout entier, et à ce compte le rôle dévolu à la lumière est immense. Remarquons toutefois que l'action immédiate de cet agent est bien moins nécessaire aux animaux qu'aux plantes : sans parler des nombreuses espèces appartenant à toutes les classes du règne animal, qui semblent fuir l'aspect du soleil et ne s'exposent jamais qu'aux pâles rayons des astres nocturnes, il en est qui passent leur vie dans une obscurité plus complète encore; le sable des mers, nos campagnes, notre corps même, en offrent de fréquens exemples. La plupart de ces espèces lucifuges appartiennent aux échelons inférieurs de la série zoologique; mais il est des poissons, des reptiles même, qui présentent les mêmes mœurs. Le *pimélode des cyclopes* n'habite que les grands amas d'eau cachés dans les cavernes des Cordillières, et si on le rencontre quelquefois dans les torrens qui s'échappent de ces sombres retraites, ce n'est que pendant la nuit. Le *protée*, reptile voisin de nos salamandres aquatiques, ne quitte jamais les lacs souterrains que recèlent les montagnes de la Carniole. Tous les animaux peuvent d'ailleurs naître, s'accroître et multiplier dans l'obscurité. Ainsi, à mesure que les organismes se perfectionnent, à mesure que la vie revêt une plus haute expression, elle échappe de plus en plus à l'empire de ces agens physiques qui tiennent la matière brute sous une sujétion absolue.

L'existence dans les végétaux des principes immédiats les plus nécessaires au règne animal, est, sans contredit, une des plus belles découvertes de la science moderne; mais ces principes n'éprouvent-ils aucun changement en passant d'un règne à l'autre? N'y a-t-il dans

l'accroissement de nos organes qu'une simple juxtaposition de molécules comparable à ce qui se passe dans la cristallisation d'un sel inorganique? Aucune partie végétale ne jouit de cette contractilité active qui caractérise les muscles de l'animal. La fibrine, qui forme la base de ces muscles, qui leur communique cette faculté source de tous nos mouvemens, a-t-elle donc revêtu des propriétés nouvelles? ou bien est-ce à sa réunion en fibres, à un arrangement de molécules, qu'elle doit la manifestation d'une faculté qu'elle ne possédait jusque-là qu'à l'état latent? Alors même que cette dernière hypothèse serait pleinement démontrée pour l'exemple que nous citons, ne reste-t-il à l'animal, en tout état de cause, qu'à détruire l'œuvre du végétal? Evidemment consommateur dans un très grand nombre de cas, ne sera-t-il jamais producteur? Toutes ces matières élémentaires, qu'on ne rencontre que chez lui, ne sont-elles que des dégénérescences des produits végétaux ramenés par une série de transformations successives vers leur état premier de matière brute? Bien des recherches nous semblent encore nécessaires avant que ces questions puissent être résolues affirmativement. Quel végétal, par exemple, a organisé cette mystérieuse liqueur dont l'influence inexplicable a le pouvoir d'éveiller la vie dans les germes endormis?

Dans l'esquisse rapide que nous avons tracée de l'histoire de la chimie, nous avons vu que cette science, fille de la médecine, longtemps cultivée uniquement par des hommes occupés de l'art de guérir, avait reçu de cette origine une empreinte ineffaçable. Les alchimistes recherchaient avec la même ardeur la panacée universelle et la pierre philosophale. Paracelse et ses successeurs sont l'expression la plus complète de cette tendance. Plus tard, lorsque Lavoisier, après avoir renversé les vieilles erreurs, eut fondé largement la science nouvelle, nous le voyons chercher à couronner l'œuvre par des applications physiologiques. Ses disciples le suivirent également dans cette voie. Fourcroy peut être considéré comme un des chefs du *chimisme* moderne; mais on doit reconnaître qu'il sut éviter les exagérations de ses devanciers, et qu'il mit toujours beaucoup de circonspection dans l'exposé des théories partielles qu'il s'efforça de propager. Girtanner, Valli, Jaëger, qui marchèrent dans la même direction, ne tardèrent pas à s'écarter de cette sage réserve. Pour eux comme pour Sylvius, la chimie dut donner la clé de tous les problèmes physiologiques, et le premier alla jusqu'à voir dans l'oxigène le principe même de l'irritabilité, la cause et l'agent de la vie. Heureusement ces conceptions tombèrent bientôt dans l'oubli qu'elles méritaient.

Aujourd'hui, forte de ses conquêtes récentes, la chimie revient à la charge. Sera-t-elle plus heureuse que par le passé? Ramener la digestion à n'être plus qu'une dissolution, faire de la nutrition un phénomène d'absorption, trouver dans la combustion du carbone et de l'hydrogène la cause unique de la chaleur animale, déchirer ainsi tous les voiles qui nous ont caché jusqu'à ce jour le mécanisme de ces fonctions, et ramener les principaux actes de la vie à une simple application des lois ordinaires de la matière, serait un fait immense dans les annales de l'esprit humain, un de ces évènemens scientifiques dont il est impossible de prévoir toutes les conséquences. Nous ne croyons pourtant pas que l'on soit encore si près du but. Sans doute, les progrès accomplis depuis un demi-siècle par la physique et la chimie ont quelque chose de merveilleux; mais ces sciences sont encore loin de pouvoir rendre compte de tous les phénomènes physiologiques : elles ont à dégager bien des inconnues dans leurs propres domaines, avant d'en venir à ces hautes applications. Il serait possible, par exemple, d'indiquer les travaux préliminaires qu'elles devraient entreprendre et mener à fin, avant d'aborder avec quelque certitude le problème de la chaleur animale.

Applaudissons toutefois à ces efforts hardis de la science. Dans les êtres séparés de la matière brute par l'organisation, deux principes sont sans cesse en présence. Au milieu des actes de la vie, les matériaux qu'elle met en jeu ne peuvent échapper à leur nature. Toujours ils se ressentent de leur origine inorganique, et se refuser à reconnaître dans les êtres vivans des actions physiques et chimiques serait vouloir nier l'évidence. Ame et corps, c'est-à-dire intelligence, organisation et matière, l'homme lui-même présente une triple série de phénomènes dictincts dans leur essence, mais qui réagissent sans cesse les uns sur les autres et se masquent réciproquement. Faire la part de ces trois causes est une entreprise aussi belle que difficile. Le succès intéresse également le psychologiste et le physicien, le philosophe et le physiologiste. Qu'on ne s'alarme donc pas de cette tendance à explorer les êtres vivans comme des corps inorganiques, qu'on n'y voie pas, avec quelques esprits d'ailleurs distingués, une résurrection des tristes théories du matérialisme; rien de plus propre au contraire à montrer tout ce qu'il y a de vide sous cette désolante doctrine, qui n'aperçoit dans la nature que des forces brutales fonctionnant à l'aveugle sous l'impulsion du hasard.

A ce point de vue, l'*Essai sur la Statique chimique des êtres organisés* nous paraît une œuvre tout-à-fait hors de ligne, et digne en

tout point d'un homme dont l'esprit inventif a toujours su s'ouvrir des voies nouvelles. Jamais la science positive et expérimentale n'avait pénétré aussi avant dans les domaines inconnus de la vie. Les travaux dont cet ouvrage offre le résumé présentent une masse énorme de recherches. Un grand nombre appartiennent en propre à l'auteur, ou ont été entreprises sous son inspiration (1). Tous ces résultats ont été rapportés à une formule générale entièrement neuve, remarquable par sa clarté, séduisante par la simplification extrême qu'elle apporte dans l'explication des phénomènes vitaux les plus complexes. Les faits fondamentaux sur lesquels repose cette théorie sont hors de doute, les conséquences principales en sont incontestables. Si quelques déductions attendent encore la sanction de l'avenir, si quelques-unes doivent disparaître, ce ne sera pourtant pas en vain que ces vastes questions auront été soulevées, que ces grandes idées auront été jetées dans le monde.

A. DE QUATREFAGES.

(1) M. Liébig, ancien élève des laboratoires de Paris, aujourd'hui un des chimistes les plus distingués de l'Europe, a cru pouvoir revendiquer en termes peu mesurés plusieurs de ces résultats : il a forcé M. Dumas à démontrer tout ce qu'il y avait d'insoutenable dans ces prétentions. Dans une de ses leçons publiques, l'auteur de la *Statique chimique*, après avoir rappelé sa formule générale, a repris un à un les élémens qui la composent, et, s'appuyant sur des citations authentiques, il a rendu justice à chacun. M. Liébig doit aujourd'hui regretter amèrement d'avoir soulevé un débat qui compromet à la fois sa position scientifique et sa dignité personnelle, malgré le soin extrême qu'a mis M. Dumas à ne pas s'écarter de cette haute réserve qu'inspire toujours le véritable amour des sciences.

MŒURS ÉLECTORALES

DE

LA GRANDE-BRETAGNE.

I. — *Parliamentary Debates.*
II. — *Report of the election compromises committee.*
III. — *Thoughts on purity of election,*
by a member of parliament (M. MILNES).

Il y a dix ans à peine que l'Angleterre a échappé à une révolution par une réforme, et qu'elle a su s'épargner, en accomplissant un progrès volontaire et régulier, les douloureuses épreuves qui accompagnent toujours les mouvemens subits des peuples. La révolte et la victoire de Paris venaient d'éclater comme un obus sur le monde; le volcan révolutionnaire, ouvert durant trois jours, avait répandu ses flots de lave sur les nations environnantes; le premier ministre de l'Angleterre jetait, au milieu de la chambre des lords, ces paroles de Pitt : « Si le parlement ne se réforme pas lui-même, il sera réformé par la pression du dehors et par la colère du peuple; » tandis que les défenseurs désespérés de l'oligarchie s'écriaient en se voilant

la tête : « Ceux qui vont nous suivre assisteront à la chute de la monarchie. »

Qui n'aurait cru alors que la dernière heure de l'aristocratie anglaise était venue? qui n'aurait cru que cet arbre séculaire, ébranlé par les coups de la démocratie, allait tomber avec toutes ses branches en entraînant dans sa chute les institutions qui avaient si long-temps grandi sous son ombre? Et cependant, dix ans à peine se sont écoulés, et déjà la phalange patricienne a rallié ses forces un moment dispersées; elle a reconquis une à une toutes les positions qu'elle avait perdues; elle est sortie avec une vie nouvelle de cette crise qui devait lui servir de tombeau, et nous venons de voir ses représentans, après un exil passager du pouvoir, y être ramenés triomphalement par la voix populaire.

Ce qui a fait le caractère principal de cette réaction, si clairement manifestée par les dernières élections, c'est qu'elle n'a pas été l'œuvre d'un caprice ni d'un mouvement d'enthousiasme : la majorité conservatrice a grossi lentement comme une mer qui s'enrichit du tribut des fleuves; elle a grandi avec la régularité majestueuse et la force irrésistible de la marée montante, jusqu'au moment où elle a envahi le siége du pouvoir.

Cette résurrection de la prépondérance aristocratique en Angleterre jette un nouveau jour sur le véritable caractère du bill de réforme. Nous ne voulons point déprécier cet acte célèbre, mais nous croyons que ceux qui l'ont provoqué, comme ceux qui l'ont combattu, se sont également mépris sur la portée réelle du bill, et qu'en voulant y voir presque une révolution démocratique, ils ont oublié la différence profonde qui existe entre des institutions démocratiques et des institutions libérales.

La réforme a été un grand pas vers le progrès, mais en ce sens seulement que la constitution anglaise a marché de l'oligarchie à l'aristocratie. Il y a eu une diffusion plus grande de l'influence politique, mais cette influence n'est pas sortie du sein de la grande propriété. Au moment où le gouvernement de lord Grey entreprit de réformer la représentation nationale, le système des bourgs pourris avait pris un tel développement, que l'indépendance de la couronne, plus encore que celle du corps électoral, était sérieusement menacée par cette concentration des majorités dans un petit nombre de mains.

Ainsi, la majorité de la chambre des communes était nommée par moins de 15,000 électeurs. Plusieurs bourgs qui avaient droit de représentation au parlement, ne possédaient que 12, 10 ou 6 votans

privilégiés. Gatton et Old Sarum, qui portent des noms célèbres dans les fastes de la corruption électorale, n'avaient en réalité qu'un seul électeur. A Gatton, il y avait six maisons; à Old Sarum, il ne restait que les ruines d'un ancien château qui conservaient cependant le privilége de se faire représenter. Lord John Russell ne pouvait-il pas dire justement : « Si un étranger venait voir comment cette sage et grande nation choisit ses représentans, ne serait-il pas profondément surpris si on lui montrait un monticule de verdure en lui disant qu'il envoie deux représentans au parlement, ou si on le menait à une muraille de pierre, en lui disant qu'elle nomme aussi deux représentans, ou si on le faisait promener dans un parc sans vestige d'habitation, en lui disant que ces arbres qu'il voit nomment encore deux représentans. »

On avait calculé que sur 658 membres du parlement, il y en avait 16 nommés par l'influence du gouvernement, et 471 par l'influence de 144 pairs et de 124 grands propriétaires. 7 pairs seulement faisaient nommer 63 membres de la seconde chambre. Le duc de Norfolk en faisait nommer 11; les ducs de Rutland et de Newcastle, chacun 7.

Ces bourgs, qui ont gardé le nom historique de bourgs pourris, se vendaient ou se transmettaient héréditairement avec leurs droits de représentation. Gatton fut acheté, en 1795, pour la somme de 2,750,000 francs. « Les siéges au parlement, disait M. Sheil, se vendent en plein vent; il s'est établi une sorte de bazar parlementaire pour la vente des franchises du peuple; on a vu les bourgs figurer dans les contrats de mariage et servir de dot. Dans l'Orient, quand une sultane se marie, il est d'usage de lui donner une province pour ses colliers, une autre pour ses bracelets, une autre pour sa ceinture; sous notre système de représentation, nous ne serions pas étonnés de voir une femme à la mode recevoir Old Sarum pour ses épingles, et Gatton pour son douaire. »

Et cependant ces bourgs pourris eux-mêmes présentaient un singulier mélange de bien et de mal. C'était par cette porte qu'entraient des jeunes gens pleins d'avenir, mais sans fortune, et que la protection de quelque grande famille plaçait d'emblée sur la scène, dont leur pauvreté leur eût interdit l'accès. Les plus grands hommes parlementaires de l'Angleterre, Pitt, Fox, Burke, Sheridan, Canning, Brougham, sont entrés dans le parlement par des bourgs pourris; de telle sorte que ces bourgs, qui faisaient la honte de la représentation anglaise, étaient particulièrement l'apanage et presque

la seule ressource de ce qu'on appelle aujourd'hui les capacités. Un des membres les plus distingués de la chambre des communes, M. Milnes, écrivait dernièrement : « Les destinées de notre pays dépendent beaucoup plus des personnes qui l'administrent et le guident, que d'aucune mesure particulière de progrès et de réforme... Elles reposent surtout sur le caractère de ceux qui composent la majorité dans la chambre des communes. Pour des hommes d'un caractère plus réfléchi qu'énergique, une élection contestée est déjà une entreprise très pénible; déjà la chambre des communes est devenue moins distinguée, moins lettrée, moins propre à une discussion grave, moins attentive pour l'âge et l'expérience, plus passionnée pour les luttes personnelles, plus tolérante pour la trivialité et la grossièreté. Déjà le philosophe radical se retire avec joie de cette arène pour aller retrouver ses livres; déjà le gentilhomme conservateur retourne à ses occupations rurales, et l'homme de lettres à la contemplation plus paisible de l'art et de la nature; déjà la science étroite et bornée, la volonté brutale, l'ambition grossière, envahissent la chambre et la mènent à ce terrorisme démocratique qui est la plaie des nations libres. Le penseur paisible et laborieux, qui, sans aucun calcul d'ambition, est prêt à consacrer à son pays l'expérience de ses longs travaux, ne quittera plus son foyer et ses livres pour s'exposer à de pareilles épreuves... Et quand vous aurez livré le parlement à de telles passions que les plus braves et les plus forts oseront seuls les affronter, vous aurez séparé les élémens d'action et de volonté des élémens de propriété et de réflexion, et d'un tel divorce il ne peut sortir que du mal. »

Sans doute, si la suppression des bourgs pourris avait mis un terme aux abus qui dégradaient en Angleterre la représentation nationale, des considérations philosophiques, quelque spécieuses qu'elles fussent, ne pourraient ôter à cet acte de justice sa légitime valeur. Malheureusement, il est devenu aujourd'hui incontestable que le bill de réforme, au lieu d'éteindre la corruption électorale, n'a fait, sous certains rapports, que lui donner une nouvelle impulsion, et nous aurons l'occasion de donner des preuves nombreuses de l'exactitude de cette assertion.

Une des dispositions les plus efficaces du bill de réforme a été celle qui a multiplié le nombre des bureaux où l'on reçoit les votes, et qui a réduit le nombre des jours pendant lesquels les électeurs avaient la faculté de voter. Avant la réforme, il n'y avait pour chaque collége qu'un seul bureau d'inscription, qui devenait ainsi une espèce de

place forte dont les premiers occupans ne permettaient l'accès qu'à leurs amis, et qu'il fallait emporter d'assaut. De plus, les électeurs avaient quinze jours pour se faire inscrire, ce qui faisait quinze jours de cohue, de pugilat et de véritables batailles, très souvent sanglantes et assez souvent mortelles. Il y a dans les chroniques électorales de l'Angleterre des récits fabuleux sur ces campagnes de quinze jours qui tiennent tout-à-fait du roman. « Cet heureux temps n'est plus. » La Grande-Bretagne a beaucoup dégénéré sous le rapport du pittoresque. Depuis que, par l'effet du bill de réforme, le nombre des bureaux d'inscription a été multiplié indéfiniment selon le chiffre de la population, depuis que le nombre des jours de vote a été réduit de quinze à un seul pour les villes, et à deux pour les comtés, les élections ont perdu une grande partie de leur physionomie proverbiale.

L'Irlande seule a conservé le dépôt de ces traditions. Dans ce malheureux pays, où l'antagonisme des religions se perpétue de siècle en siècle, où la population est divisée en race conquérante et en race conquise, et où il y a une barrière infranchissable entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, le peuple est obligé de combattre, par l'intimidation brutale et la force ouverte, l'intimidation plus inique peut-être, quoique légale, de ses maîtres. Le prêtre catholique et le *landlord* protestant sont en présence; le propriétaire dit à son fermier : « Vote pour mon candidat, où je te chasse de ta masure, » tandis que le prêtre lui dit : « Vote pour le mien, où je te maudis et je te chasse du ciel. » Et le malheureux votant, ainsi placé entre l'expropriation et l'excommunication, suspendu entre le ciel et la terre, partagé entre le soin de son corps et le soin de son ame, ne peut pas même se dérober à son sort par la fuite ou la neutralité. De pareilles mœurs ne pouvaient être affectées par la législation tant que les circonstances qui les avaient créées restaient les mêmes. Aussi, depuis comme avant le bill de réforme, les élections irlandaises ont toujours été fécondes en scènes de tumulte, de violence, et quelquefois de carnage. « Dans un des comtés, dit un écrivain réformiste, nous avons vu tirer des coups de fusil sur la voiture du candidat, nous avons vu des bandes armées cerner les votans dans leurs maisons et les forcer, le pistolet sur la poitrine, à promettre leurs voix; nous avons vu les électeurs ne pouvoir aller voter qu'avec une escorte de soldats; ailleurs, nous avons vu creuser un fossé au milieu d'une grande route pour y faire verser la malle-poste qui transportait des votans opposés au candidat libéral. »

Ailleurs aussi, c'est M. O'Connell qui menace les électeurs qui ne voteraient pas pour les candidats catholiques de faire marquer leur porte avec des os en croix et une tête de mort. Ou bien, c'est un prêtre qui, du haut de la chaire, dit aux électeurs récalcitrans : « Vous ne faites plus partie de notre église; sortez du lieu saint : vos femmes vous abandonneront, la vengeance du ciel tombera sur vous en ce monde, et vous entrerez dans l'autre monde avec la marque de Caïn sur le front. »

Sans aller plus loin qu'aux dernières élections, celles de 1841, nous pourrions rencontrer des exemples nombreux de ce genre d'intimidation. Nous en choisirons quelques-uns dans les dépositions qui ont été faites devant les comités d'enquête de la chambre des communes. Un électeur de Cork dépose ainsi : « Je vis une grande foule avec des branches vertes, qui attaquait les électeurs conservateurs. Un nommé Woods, qui avait voté pour Leader, fut suivi par des gens en guenilles; je courus après lui, et je vis deux hommes qui l'assommaient à coups de bâton. Je ne voulus plus voter; j'eus peur, et j'allai avertir mon père et mon frère, pour les empêcher de venir voter. »

Un autre dépose dans les termes suivans : « Je venais de voter, quand je fus assailli dans la rue par une bande nombreuse. Un de ces hommes me jeta mon chapeau par terre, un autre me donna un coup de bâton sur la tête. Je me jetai dans une boutique; j'avais la tête entamée, et je saignais abondamment. »

Les électeurs sur lesquels on voulait exercer « l'intimidation » étaient marqués à la craie sur le dos. On les enlevait, on les emportait dans des maisons, et on leur faisait prêter serment de voter pour tel ou tel candidat. Un autre électeur de Cork dépose ainsi : « Je fus traîné jusqu'à la maison de M. Donovan, le prêtre catholique. On fut quelque temps à ouvrir la porte, et je reçus nombre de coups de pieds. Je fus gardé dans la maison du prêtre pendant une heure et relâché sous la condition que je voterais pour O'Connell, ce que je promis de faire. »

Il faut rendre justice aux entrepreneurs d'élections; ils y mettaient de l'humanité, et, quand ils avaient fait des blessés, ils avaient soin de leur amener des médecins pour les panser. « J'eus la tête ouverte par une pierre, dit un de ces malheureux hommes libres; plusieurs autres avec moi furent blessés. Nous nous réfugiâmes dans une auberge d'où l'on nous empêcha de sortir; on fit venir un chirurgien pour nous panser. »

Il y en avait d'autres auxquels on faisait faire des voyages improvisés dans des lieux inconnus. « Je fus entouré par la foule, dit un électeur de Newmarket, et je fus traîné dans la maison que je venais de quitter. On me mit sur un cheval et on m'emmena à quatre milles de là. On me fit promener dans des montagnes que je n'avais jamais vues auparavant; on me fit entrer dans une maison, et j'y restai plusieurs jours. Ceux qui m'avaient emmené dirent aux gens de la maison de me garder, de ne me laisser manquer de rien, et de me donner à boire et à manger à discrétion. »

Si de pareilles mœurs pouvaient être excusées et justifiées, elles le devraient être en Irlande, où il ne reste à la race dépossédée que cette seule ressource contre l'oppression. Mais ce genre d'intimidation, qu'on pourrait appeler l'intimidation de bas en haut, en opposition avec l'intimidation de haut en bas, a, sauf quelques exceptions dont nous parlerons, presque entièrement cessé d'exister en Angleterre depuis la réforme. Les mœurs, ou du moins les mœurs extérieures, y ont beaucoup gagné : de grands scandales ont cessé d'affliger la pudeur publique; mais la liberté des électeurs et l'indépendance des votes ont-elles participé à cette amélioration? Nous ne le croyons pas. Bien plus; ainsi que nous l'avons dit, l'acte de réforme n'a fait, sous certains rapports, qu'ouvrir de nouvelles portes à la perversion des mœurs électorales, et toute l'influence dont disposait l'intimidation illégale a été jetée dans la balance de l'intimidation légale et de la corruption. Encore une fois nous ne voudrions point médire de l'acte de réforme. Ç'a été une mesure grande, juste et libérale; toutefois, il ne faut pas imaginer qu'elle ait atteint sensiblement la puissance de l'aristocratie. Pouvait-on raisonnablement croire que le parti whig, qui comptait autant de grands propriétaires que le parti tory, et qui contenait dans son sein le plus noble et le plus vieux sang de l'Angleterre, celui des Howard, des Russell, des Cavendish et (en ce temps-là) des Stanley, introduirait de ses propres mains dans la constitution anglaise la prédominance de l'élément démocratique? Il est extrêmement curieux de voir comment s'y prirent les auteurs du bill de réforme pour étendre la base du droit de suffrage sans altérer l'essence aristocratique des institutions, et comment, de son côté, le parti de la résistance s'empara de l'arme libérale que l'on voulait tourner contre lui, et sut trouver de nouveaux élémens de force et d'autorité dans ce qui devait, disait-on, porter un coup mortel au monopole dont il jouissait depuis tant de siècles.

Nous avons vu par quels singuliers droits héréditaires attachés à quelques misérables bourgs, quelquefois à des ruines, la plus grande partie de la représentation nationale était concentrée entre les mains d'une centaine de pairs. Que fit le bill de réforme? Il enleva la franchise à ces pierres inertes, et la donna à des créatures animées; mais il la distribua de telle façon que la propriété foncière, qui est, dans tous les pays du monde, la base véritable et légitime de l'influence aristocratique, obtint dans la représentation nationale une part encore plus grande que celle qu'elle avait précédemment. Ainsi, tandis que lord John Russell, en qui se personnifie plus particulièrement l'acte de réforme, donnait la franchise à Manchester et à plusieurs autres villes, il augmentait en même temps considérablement le nombre des représentans des comtés. Cette clause fut, si l'on veut nous passer la comparaison, le morceau de sucre mis dans la médecine que l'on voulait faire prendre à l'aristocratie. Les intelligens patriciens, en gens habiles, commencèrent par accepter l'indemnité qu'on leur offrait, puis ils glissèrent innocemment dans le bill de réforme deux clauses qui en détruisirent presque tout l'effet et les rendirent eux-mêmes plus puissans que jamais. Ces deux clauses furent : celle qui donna le droit de suffrage aux *tenants at will* (fermiers sans bail), et celle qui le conserva aux *freemen* (membres des corporations). C'est une considération digne de remarque, que ces deux mesures ont pour principe l'extension et non la restriction du droit de suffrage; que toujours nous voyons le parti véritablement libéral chercher à réduire, et le parti aristocratique chercher à multiplier le nombre des électeurs : tant il est vrai que la liberté ne constitue pas par elle-même l'indépendance, et que, dans les pays où l'exercice régulier des droits politiques n'est pas assuré par la propriété, toute extension nouvelle du droit de suffrage ne peut qu'apporter une nouvelle somme d'influence à l'aristocratie.

La création et le maintien des deux classes d'électeurs que nous venons de nommer ont suffi pour altérer toutes les conséquences que contenait en germe le bill de réforme, et pour faire de cet acte célèbre comme une boîte de Pandore d'où se sont répandus sur la surface de l'Angleterre des trésors jusque-là cachés d'intimidation et de corruption.

Pour que l'on ne nous soupçonne point d'attaquer injustement le bill de réforme, nous emprunterons le témoignage d'un des partisans les plus décidés de cette mesure, du membre le plus radical du dernier ministère, M. Macaulay. L'ancien ministre de la guerre

disait : « Le mal dont nous nous plaignons n'a fait que s'accroître dans les dernières années, et je ne puis me dissimuler que la faute en est en grande partie au bill de réforme. C'est, du reste, le sort commun de toutes les grandes mesures de progrès. La réformation de l'église a engendré une classe de maux moraux inconnus au temps des Plantagenets, et la révolution, ce grand évènement qui a assuré notre liberté civile et religieuse, a donné naissance à des crimes que le règne des Stuarts n'avait jamais vus. C'est ainsi que le bill de réforme, tout en conférant au peuple de grands bienfaits, a produit de nouveaux et a aggravé d'anciens maux : il a balayé des abus, mais il a donné une nouvelle vie aux abus qu'il a épargnés. Il a tari certaines sources de corruption, mais le cours de celles qu'il n'a pas taries est devenu plus profond et plus impétueux que jamais. Il a détruit, ou du moins il a restreint dans d'étroites bornes, le vice des nominations directes, mais il a donné un nouvel élan au vice plus grand de l'intimidation, et cela au moment même où il conférait la franchise à des milliers d'hommes accessibles à l'intimidation. Il est impossible de fermer les yeux à l'évidence qui nous presse de toutes parts. »

Ainsi, l'intimidation et la corruption, voilà les deux grands vices des mœurs politiques de l'Angleterre; vices profonds, incorrigibles, que les réformes accomplies ont laissés dans toute leur force, que de nouvelles réformes ne feraient qu'accroître encore, que les progrès de l'esprit public peuvent seuls effacer, et que le bras de la législation ne saurait atteindre, parce qu'ils se développent sous la protection et à l'ombre de la législation elle-même.

La réforme, en créant des milliers de petits électeurs, n'a fait que jeter une nouvelle pâture au sphinx dévorant de la corruption. Tout fermier de 1250 francs dans les comtés, tout locataire de 250 francs dans les villes, a été investi du droit de suffrage. Qu'arrive-t-il? C'est que les grands propriétaires créent toute une population d'électeurs qui sont leurs sujets, leur bien, leur chose. Le duc de Buckingham, au lieu d'affermer ses terres en grand, les subdivise à l'infini et les afferme sans bail; puis, quand viennent des élections générales, autant de fermiers, autant d'électeurs, autant de votes acquis, et tous ces législateurs indirects vont voter militairement sous la bannière de leur maître, sous peine d'expulsion. M. Sheil, dans son langage irlandais plein d'images, montrant un de ces malheureux électeurs au moment du vote, s'écriait : « Il voit d'un côté l'homme qu'il est habitué à regarder comme le libérateur de son pays, et il sent son

cœur se gonfler; puis il voit d'un autre côté le champion de cette tyrannie hautaine qui, il y a peu de temps encore, foulait aux pieds son pays, calomniait sa religion, déshonorait ses filles, et l'accablait de son mépris. C'est pour cet homme qu'il est appelé à voter! Pâle et tremblant, il monte sur les *hustings* comme sur un échafaud, et prononce, non pas le nom de celui qu'il aime et respecte, mais le nom de celui qu'il méprise et qu'il abhorre! Ou bien il se révolte contre la tyrannie, et il vote selon sa conscience. Ah! malheureux! Avant un mois, avant une semaine peut-être, tout ce qu'il possède sera saisi et enlevé; le cheval qui traînait la charrue, la vache qui donnait le lait, le lit sur lequel il oubliait quelquefois ses angoisses, tout sera pris, et il s'en ira avec la Providence pour guide, et Dieu, je l'espère, pour vengeur. »

Voilà le sort des petits fermiers. Cette domination des propriétaires est tellement inhérente aux mœurs anglaises, que lord Stanley disait en plein parlement qu'il suffisait de connaître dans quel sens voterait telle ou telle famille pour déterminer d'avance l'issue de l'élection d'un comté. Aux dernières élections générales, il se présenta un fait curieux. Le duc de Leeds, qui avait de grandes propriétés dans le Yorkshire, venait de mourir, et on ne savait pas encore quel parti choisirait le nouveau duc. Pendant quinze jours, les candidats des deux parts s'abstinrent de *canvasser* les fermiers. A la veille du vote, un des candidats rencontra un électeur qui lui dit : A la fin, nous avons reçu des ordres; il paraît que nous votons pour les *jaunes* (pour les whigs). En effet, les fermiers du duc de Leeds votèrent tous jusqu'au dernier pour les whigs.

Ainsi des campagnes, ainsi des villes. Ici même, la situation se complique. Il y a l'influence des propriétaires sur les locataires, et l'influence des pratiques sur les marchands. Londres, par exemple, est presque exclusivement la propriété d'un petit nombre de familles; le marquis de Westminster, chef des Grosvenor, le duc de Bedford, chef des Russell, et d'autres encore, possèdent des quartiers tout entiers. Qui les empêche de suivre l'exemple qui a été donné dans certaines villes, où des propriétaires, quelque temps avant les élections, forçaient leurs locataires à convertir des baux à l'année en baux à la semaine, et prenaient soin de faire tomber le terme de l'échéance au jour même du vote, de sorte que les électeurs se trouvaient ainsi sous le coup d'une expulsion immédiate? On a vu un pair d'Angleterre, après une élection, chasser en un jour de leur logis soixante de ses locataires. C'est ce que le duc de Newcastle,

par un mot devenu célèbre, justifiait en disant : « Nous avons le droit de faire ce que bon nous semble avec ce qui nous appartient. » Et que peut faire un malheureux marchand que dix de ses pratiques menacent d'abandonner s'il vote pour les *bleus*, et que dix autres menacent également s'il vote pour les *jaunes?* De quelque côté qu'il se tourne, n'est-il pas sûr de perdre? Ainsi placé, comme le fidèle compagnon de Buridan, entre deux bottes de foin, se laissera-t-il mourir d'inanition faute de savoir choisir? Il n'a pas même la triste liberté de s'abstenir : bon gré, mal gré, il faut qu'il vote. A la dernière élection de Bristol, un électeur, pour se dispenser de voter, s'était mis au lit. Pour se rendre malade, il avait pris médecine; et, pour se rendre plus malade, il avait pris médecin. Mais voici que, le jour fatal, les tories lui envoient un médecin tory, qui ordonne qu'on le porte au vote sur une chaise.... Sur quoi, le paralytique, de guerre lasse, fait un miracle, se lève et va voter comme tout le monde.

L'usage de la corruption n'est pas moins répandu que celui de l'intimidation. On a fait d'ingénieuses distinctions entre ces deux genres d'influence. On a dit que l'intimidation était la corruption dans sa forme la plus oppressive, la corruption dépouillée de toutes ses douceurs et de ses formes de libéralité, qu'après tout, 20 ou 25 millions, répandus par les classes riches dans les classes pauvres, ne laissaient pas que d'y produire un certain bien-être; que supprimer la corruption, ce serait donner une force nouvelle à l'intimidation, qui a l'avantage d'être moins coûteuse, et l'avantage plus grand encore de l'impunité, car, si la loi peut atteindre, jusqu'à un certain point, l'homme qui corrompt pour ainsi dire avec bienfaisance, elle n'a aucune prise sur celui qui corrompt par les menaces et la vengeance.

Ainsi, non-seulement la corruption est justifiée, en Angleterre, par les traditions, mais elle y jouit même d'une certaine popularité. C'est à l'ombre et sous la protection de ce sentiment public qu'elle a grandi, et qu'elle a pris un développement tel que le scandale a appelé la répression. Nous avons dit que la classe des électeurs sur laquelle s'exerçait principalement le système de corruption était celle des *freemen*, ce qui veut dire, sans doute par antithèse, hommes libres, hommes admis à la franchise. On est *freeman* par droit de naissance, ou on le devient par apprentissage. Ceux de cette dernière classe, étant obligés de donner quelques garanties de travail et d'industrie, valent généralement mieux que les *freemen* héréditaires. Ceux-ci sont la honte et la plaie du corps électoral anglais, l'écume de la démocratie, si tant est qu'il y ait véritablement une démocratie

en Angleterre. Ils considèrent comme le premier de leurs priviléges celui de se vendre; aussi ont-ils trouvé une protection constante auprès de l'aristocratie. Ici encore, le bill de réforme a donné une nouvelle impulsion à l'usage de la corruption. A l'aide de l'enregistrement régulier des électeurs, qui n'avait pas lieu avant la réforme, on connaît maintenant le nombre des votans, et on peut préjuger assez exactement quel sera le résultat du vote. Les candidats savent donc à peu près combien de voix ils doivent acheter, et, comme les *freemen* sont toujours à vendre, il se fait sur eux des enchères et des surenchères où la majorité s'emporte de haute lutte.

Rendons justice aux auteurs du bill de réforme. Ils avaient compris qu'en donnant le droit de représentation à de grandes villes qui ne l'avaient pas, ils le devaient enlever à une classe corrompue qui était indigne de le garder. Mais, sur ce terrain, ils rencontrèrent le parti aristocratique, qui se fit le champion déterminé de ce qu'il appelait les droits du peuple. Les tories se portèrent donc les protecteurs des *freemen;* il les défendirent au nom d'une idée toute-puissante en Angleterre, celle de l'inviolabilité du droit, du respect de la propriété et de l'hérédité. « Si une fois vous attaquez l'hérédité, disait sir Charles Wetherell, vous ne savez pas où vous irez. Il y a deux manières de détruire les droits héréditaires : de haut en bas, ou de bas en haut. Jetez les yeux sur un pays voisin (la France), vous y verrez un frappant exemple de la première manière. Ce que vous voulez faire aujourd'hui, en détruisant les droits héréditaires des *freemen*, n'est autre chose que la manière inverse. Je voudrais bien savoir comment les ministres de la Grande-Bretagne, après qu'ils auront mis en pratique le monstrueux principe de dépouiller les *freemen* des droits dont ils ont joui pendant des siècles, sauront refuser à leurs alliés libéraux la destruction des autres droits héréditaires qui font partie de la constitution. Lord John Russell et lord Althorp appartiennent à la pairie héréditaire du royaume; quand ils auront ravi aux corporations leurs droits acquis, qu'auront-ils à répondre à ceux qui voudront faire d'eux le citoyen Russell et le citoyen Althorp? » Le parti radical, qui ne voulut voir dans la suppression de ces priviléges qu'une restriction du droit de suffrage, se rallia en cette occasion au parti aristocratique, et les droits des *freemen* furent maintenus.

Ce fut ainsi que cette classe vénale, cette officine de corruption et d'immoralité publique, sortit vivante des mains de la réforme, et que l'équilibre que les auteurs du bill de 1831 avaient voulu établir dans

la représentation nationale par la fondation d'une classe moyenne, se trouva détruit par les efforts des deux partis extrêmes. L'aristocratie, à laquelle on enlevait les bourgs pourris, y substitua des électeurs pourris.

Jamais peut-être le flot de la corruption n'avait plus coulé à pleins bords qu'il ne l'a fait aux dernières élections. Le scandale a été si grand, que le parlement lui-même a été obligé, bien à contre-cœur, d'en rougir, et a senti la nécessité de prendre des mesures de répression. C'est un député radical, M. Roebuck, qui a attaché le grelot, et c'est sur sa proposition et sous sa direction que la chambre des communes a mis, pour ainsi dire, en accusation six de ses membres, prévenus d'avoir employé des moyens de corruption dans leur élection.

L'enquête ordonnée à cette occasion par la chambre a révélé des faits extraordinaires. A l'élection de Harwich, il a été dépensé par M. Attwood et le major Beresford 6,300 liv. sterl. (157,500 fr.) dans un collége composé de 182 électeurs. Plus de 75,000 francs ont été répartis de la main à la main entre trente-trois personnes.

L'élection de Nottingham a présenté un exemple très curieux de ce qu'on appelle en Angleterre le système des *compromis*, et dont voici l'explication. Quand un candidat qui a échoué croit pouvoir prouver légalement que son concurrent a employé des moyens de corruption, il adresse à la chambre des communes une pétition contre son élection. Quand la corruption est prouvée, le collége électoral qui a été convaincu de s'être laissé acheter perd son droit de représentation. Si donc le candidat élu se voit menacé par l'évidence, s'il se voit près de perdre son siége au parlement, et, par suite, d'être la cause de l'interdiction du bourg qui l'a nommé, il transige avec son adversaire, et donne sa démission sous la condition que la plainte portée contre lui soit retirée, et en même temps il s'engage à ne pas s'opposer à l'élection de son concurrent, qui reste ainsi maître de la place.

C'est ce qui est arrivé, cette année, à Nottingham. Les candidats à la représentation de cette ville étaient, pour les whigs, sir John Cam-Hobhouse, l'ancien ministre des affaires des Indes, et M. Larpent; pour les tories, M. Walter, principal propriétaire du *Times*, et M. Charlton. L'élection était une des plus turbulentes de toutes celles des trois royaumes, et les candidats whigs y avaient déjà dépensé 300,000 francs, quand les deux candidats tories, qui de leur côté avaient déjà dépensé 125,000 francs, ayant recueilli, dès une demi-

heure après le commencement du vote, des preuves suffisantes de corruption de la part de leurs adversaires, leur abandonnèrent la place, les laissèrent tranquillement achever leur triomphe, et suscitèrent une pétition contre leur élection à la chambre des communes. Les deux whigs, se voyant pris, transigèrent, et il se fit un compromis par suite duquel M. Larpent donna sa démission au bénéfice de M. Walter. Pour montrer avec quelle régularité se font ces sortes de marchés, nous ne pouvons faire mieux que de reproduire l'acte en bonne forme qui fut passé par les agens des deux parties. Voici ce *memorandum*, daté de Londres, le 4 mai 1842 :

« Il importe de régler les contestations pendantes, et il est convenu que :

« 1° Toutes les pétitions seront retirées.

« 2° D'ici à quatre jours, un des siéges à la chambre sera abandonné.

« 3° La somme de 25,000 francs sera payée à MM., etc., d'ici à sept jours, en considération des dépenses faites pour cette pétition.

« 4° Il est entendu que M. Walter occupera le siége devenu vacant, et, comme gage de son élection, il est convenu que MM. N. et N. s'engagent à ne s'y opposer ni directement ni indirectement.

« 5° Un billet de 4,000 liv. sterl. (100,000 fr.), signé par sir John Hobhouse et M. Larpent, sera déposé chez MM. N....., banquiers à Londres; MM. Bacon et Sutton Sharpe décideront si les conditions ont été honorablement remplies, et, s'ils jugent qu'elles ne l'ont pas été, le billet sera remis à M. Walter. »

C'est cet acte curieux qui a formé la principale pièce d'évidence contre M. Larpent et M. Walter devant la commission d'enquête. Nottingham, qui contient environ cinq mille électeurs, et parmi eux plus d'un millier de *freemen*, passe pour un des bourgs les plus ouverts à la corruption et à la vénalité qui soient dans la Grande-Bretagne. On peut juger par quelques exemples jusqu'à quel point le bourg de Nottingham mérite la réputation dont il jouit; nous prendrons ces exemples dans le rapport de la commission. Le président, M. Roebuck, interroge M. Fladgate, l'agent de M. Walter :

D. — Quels ont été les faits principaux de corruption?

R. — On a mis en usage ce qu'on appelle à Nottingham le système de l'argent du panier (*basket money*), qui consiste en ceci : trois ou quatre semaines avant l'élection, les votans viennent trouver les membres actuellement en possession, ou leurs agens, pour leur demander l'argent du panier, qui est ainsi appelé parce qu'on le donne

le samedi, jour de marché, et qu'il est censé devoir être employé à acheter des provisions pour la semaine. La distribution a généralement lieu dans une auberge désignée à cet effet, et les votans reçoivent alors de 10 à 12 shellings... Mais il est encore douteux que l'argent du panier puisse être considéré comme un acte de corruption... Nous aurions donc eu à prouver que d'autre argent avait été donné directement pour des votes. —

Ceci n'est qu'une seule des variétés de corruption employées à Nottingham; il y en a d'autres infiniment plus pittoresques, telle que celle qui consiste à enfermer les votans comme des moutons dans un parc, ou à les emporter ivres à quelques vingtaines de milles du lieu de l'élection. Nous laissons encore parler l'agent de M. Walter :

« Nous aurions prouvé qu'un grand nombre des votans avaient été enivrés et emmenés dans différens endroits du voisinage et quelquefois très loin; il y en a vingt qui ont été emmenés jusqu'à Gravesend. Nous aurions prouvé que pendant ces voyages on avait déterminé plusieurs de ces hommes à promettre leur vote, et que ceux qui ne l'avaient pas promis avaient été emmenés à une telle distance qu'ils n'auraient jamais pu revenir à temps pour voter.

D. — Pourriez-vous dire combien on en a ainsi transporté?

R. — Je puis dire qu'environ trois cents électeurs ont été ainsi emmenés dans différentes parties du royaume. J'ai cité Gravesend parce que cette ville est très loin de Nottingham.

D. — N'y a-t-il pas eu des électeurs enfermés (*cooped*)?

R. — Oui; il y en a eu qui ont été enfermés, non pas à Nottingham, mais à douze milles de là, dans des maisons.

D. — Pourriez-vous dire dans quelles maisons?

R. — Dans celle de lord Rancliffe, etc., et aussi dans les jardins de lord Melbourne, à Melbourne. Ils ont été parqués dans les jardins de lord Melbourne trois ou quatre jours avant l'élection; ils couchaient comme ils pouvaient dans les auberges du voisinage; le matin, on les emmenait dans les jardins, on les y gardait toute la journée, et on les faisait boire pour pouvoir les garder la nuit.

D. — Combien y avait-il d'électeurs?

R. — Cinq mille, et j'ai calculé qu'il y en avait deux mille qui avaient été achetés.

Décidément, le ministère de lord Melbourne ne brille pas dans toute cette affaire; ce sont les jardins de lord Melbourne lui-même, alors premier ministre, qui servent à parquer le troupeau électoral, et ces procédés cavaliers s'exécutent précisément au bénéfice d'un

de ses collègues, sir John Hobhouse. L'ancien ministre des Indes a été interrogé par la commission, et sa déposition n'est pas la moins curieuse. En voici quelques passages :

« Je déposai d'abord 5,000 liv. st. (125,000 fr.) chez un banquier; M. Larpent s'engagea également à déposer 125,000 fr. Je payai encore ultérieurement 50,000 fr.

D. — De sorte que vous avez personnellement dépensé 7,000 liv. st. (175,000 fr.)

R. — Oui, sans compter les dépenses du compromis.

D. — Pourriez-vous nous dire ce que vous ont coûté vos élections précédentes à Nottingham?

R. — Ma première élection m'a coûté peu de chose, environ 1,800 liv. st. (45,000 fr.); la seconde, celle de 1837, m'a coûté 100,000 fr.

D. — Avez-vous vu, à Nottingham, des troubles qui aient nécessité l'intervention de la force armée?

R. — Oui. Quand j'arrivai à Nottingham, je vis beaucoup d'agitation dans la ville; mes amis me dirent que je ne pouvais pas sortir en sûreté si je n'étais bien gardé, et ils m'empêchèrent de sortir. Quand je voulus absolument sortir, ce que je fis avec un ou deux de mes amis, je fus obligé de prendre des rues détournées et de faire le grand tour pour sauver ma vie. On m'aurait tué, si je n'avais pris ces précautions. Le jour de la nomination, une troupe d'hommes à cheval, que je sus depuis être la *yeomanry*, vint se ranger en ordre sur la place de la bourse, où se faisait la nomination, et où il y avait une foule compacte. Il s'engagea une véritable bataille. Il y eut aussi beaucoup de violences dans la salle où nous étions. Après la nomination, je voulus sortir avec M. Larpent pour retourner à notre hôtel, mais le maire me dit qu'il ne me laisserait pas sortir, parce que ma vie serait en danger, et qu'il avait envoyé quérir la force armée. Un escadron de dragons arriva peu de temps après : les hommes, sabre en main, se formèrent en triangle, et voulurent emmener M. Larpent et moi jusqu'à l'hôtel, mais nous refusâmes, ne voulant pas que l'on pût dire que nous ne pouvions faire cent cinquante pas dans une ville que nous avions représentée au parlement. Nous sortîmes tous les deux bras dessus bras dessous, escortés des deux côtés par nos amis et nos partisans, c'est-à-dire par des hommes qui nous protégeaient par la force de leurs bras, quelques-uns avec des bâtons, pendant que nos adversaires cherchaient à nous donner des coups par-dessus leurs têtes.

D. — Avez-vous quelque raison de croire que ces violences fussent spécialement dirigées contre vous?

R. — Oui. J'étais le plus impopulaire des deux, parce que j'avais appuyé la nouvelle loi des pauvres. Je n'ai pas le moindre doute qu'il y avait des gens dans la ville très déterminés à me tuer, s'ils avaient pu me prendre. »

Il paraît qu'il en coûte, en Angleterre, pour être candidat, pour être élu, et pour avoir été ministre.

M. Larpent, le collègue de sir John Hobhouse, avait aussi pris sa part de ces faveurs populaires. Lors de sa précédente candidature, il n'avait pu paraître dans les rues sans recevoir des pierres : pour se mettre à l'abri d'un semblable accueil aux élections générales, il eut soin d'engager une bande nombreuse de gens qu'on appelle, en langage technique, des agneaux (*lambs*). Les agneaux ne sont autre chose que des *freemen* que l'on emploie comme coureurs et comme *canvasseurs* adjoints; on leur donne généralement trois shellings par jour; la paie se fait le samedi, et cet argent s'appelle encore « l'argent du panier. » M. Larpent se vit donc dans la nécessité de se faire une garde du corps avec ces agneaux.

« Ces *lambs*, dit-il, coûtent très cher, et sont certainement très répréhensibles; mais, pour montrer où en étaient les choses, je dirai que, le jour de la nomination, j'allais à la bourse, donnant le bras à lord Rancliffe; un homme s'avança par-dessus la foule pour nous donner un coup, et, comme j'étais plus grand que lord Rancliffe, ce fut moi qui le reçus. Un de nos amis jeta cet homme par terre; mais il fut à son tour renversé sur lui, et une bataille commença... J'eus à faire des dépenses énormes. Pour tous les comités, il y avait des avocats, des messagers, des imprimeurs. Comme mon concurrent (M. Walter) avait des relations avec la presse, il envoya de Londres à Nottingham des journalistes qui créèrent immédiatement un journal contre moi. Je fus obligé de faire comme eux et de riposter par un autre journal. Tout cela m'a coûté beaucoup d'argent, en coureurs, en imprimeurs, en écrivains, etc. »

Les agneaux, à Nottingham, étaient divisés en sept districts; chaque district avait un comité, et il y avait en outre un comité général. Mais, quand on les payait à l'avance, ils ne gardaient pas toujours leur parole et se faisaient payer une seconde fois par le parti opposé pour faire volte-face. La vénalité s'étalait en plein soleil, et le rapport de la commission d'enquête abonde en exemples de ce genre. Un agent des candidats whigs disait dans sa déposition :

« Les électeurs disaient sans hésitation : « Nous ne voterons pas « sans argent, » et la seule question qu'ils fissent était : « Combien « nous donnerez-vous?... » Ils étaient si décidés à se faire payer, qu'en beaucoup de cas ils réclamaient l'argent d'avance.... J'attribuerais volontiers la cause de cette vénalité, d'abord à l'accroissement de la pauvreté, puis à l'absence de toute opinion politique. Beaucoup disaient : « Nous nous moquons de la politique; c'est une « affaire entre whigs et tories, et ni les uns ni les autres ne feront « rien pour nous. »

D. — Avez-vous quelques détails sur le système de corruption?

R. — Il n'y avait aucun système particulier; les votans regardaient la chose comme toute naturelle, et n'avaient pas l'air de penser à mal. »

En présence de pareils faits, rien n'est plus curieux, ou, pour mieux dire, rien n'est plus plaisant que l'air innocent, l'air « agneau » que se donnent les candidats. A les entendre, ils ne savent pas de quoi on veut leur parler. Ils ont bien lu quelque part dans les livres ou dans les journaux qu'il se rencontrait quelque chose comme de la corruption dans les élections, mais, personnellemeut, ils s'en lavent les mains. Cela ne les regarde pas, c'est l'affaire de leurs amis. Peuvent-ils empêcher que leurs partisans ne se portent, en leur faveur, à quelques excès de zèle tant soit peu compromettans? Sans doute ils donnent quelques milliers de louis, mais ils ne savent pas quel usage on en fait; ils ne s'occupent pas de ces misères. Écoutez encore sir John Hobhouse. On lui demande quelle garantie il avait que son argent serait dépensé à son bénéfice, et il répond :

« Cela dépendait uniquement de la bonne foi d'un seul individu. Je n'avais d'autre garantie que sa parole, et il ne m'a jamais rendu de comptes en aucune façon.

D. — Avez-vous personnellement eu connaissance que de l'argent ait été donné pour des votes en votre faveur?

R. — *Très certainement non*. »

A l'élection de Harwich, sur cent quatre-vingt-deux votans, deux candidats ont dépensé plus de 150,000 francs, sans compter ce qu'ont dépensé leurs concurrens. Le rapport de la commission dit :

« La plus grande partie des électeurs a été achetée. Les candidats déclarent solennellement que ni avant ni pendant l'élection ils n'ont eu connaissance d'aucun acte de corruption. »

En ce qui concerne l'élection de Reading, dans laquelle il a encore été dépensé quelques centaines de mille francs, les candidats affirment « qu'aucun argent n'a été employé directement à la corrup-

tion. Ils conviennent bien qu'une si forte somme n'a pu être appliquée uniquement à des dépenses légales, mais leur agent a refusé de rendre des comptes. »

Pour l'élection de Bridport, M. Warburton déclare solennellement que, « quant à lui, il n'avait pas eu la moindre connaissance que ses amis eussent employé des moyens de corruption, que ces manœuvres avaient été mises en usage tout-à-fait à son insu et sans son autorisation, implicite ou explicite, et que, s'il a donné sa démission, ce n'est pas par crainte pour lui-même, mais uniquement par inquiétude pour ses amis, qui, ainsi qu'il l'a découvert après l'élection, avaient été impliqués dans les menées des amis d'un de ses collègues. »

Ceci nous rappelle cette saillie pittoresque que nous avons entendue dans un autre parlement : « Qu'est-ce qu'un carliste? où s'en trouve-t-il? Pourriez-vous me faire le plaisir de me montrer un carliste? » C'est de la même manière que les puritains anglais s'écrient : « Pourriez-vous me faire le plaisir de me dire ce que c'est que la corruption? » Le comité d'enquête, interrogeant ce même M. Larpent que nous avons vu plus haut, lui dit :

— De tout ce qui s'est passé, n'arrivez-vous pas à la conclusion qu'on a fait un usage considérable de moyens de corruption?

R. — Voici la conclusion à laquelle j'arrive. Un certain nombre d'électeurs, par suite d'une coutume ou autrement, autant du moins que je puis le savoir, étaient habitués à recevoir de l'argent. La concurrence, l'excitation qui régnait alors, et la supposition que les deux partis se montreraient de bonne volonté, ont fait que ce genre de libéralité a été porté au-delà de ce qu'il avait jamais été. C'est du moins l'effet que cela m'a fait; car, quant à l'existence de quelque chose comme un système de corruption, de la part de sir John Hobhouse ou de la mienne, quant au fait d'une distribution d'argent à des personnes à nous connues, c'est ce qui est totalement et directement contraire à la vérité. Je n'ai jamais donné un shelling à qui que ce fût durant mes élections, et je ne me suis mêlé de rien absolument; mais j'ai lieu de croire, si on me demande quelle impression j'ai gardée de ce qui s'est passé, qu'il y avait des personnes de classe inférieure qui étaient dans l'habitude de recevoir de faibles sommes, et que, par suite de l'excitation qui régnait au moment de l'élection, cette somme, qui n'était d'abord qu'une sorte de *douceur* (*sic*) illégale sans doute, mais peut-être pas très répréhensible, s'était élevée au point de prendre les caractères de la cor-

ruption. Voilà tout ce que je sais; mais c'est uniquement une impression qui m'est restée dans l'esprit.

L'impression qui restera dans l'esprit du public sera-t-elle plus forte que celle qui est restée dans l'esprit de M. Larpent? Nous avouerons franchement que nous en doutons beaucoup. Ces singulières révélations excitent en Angleterre beaucoup plus de curiosité que de scandale : au dedans du parlement, c'est à qui témoignera la plus profonde horreur pour la corruption; mais au dehors, dans les clubs, dans les conversations privées, dans les couloirs même de la chambre, ces aventures électorales sont regardées comme tout-à-fait inoffensives, et sont un sujet inépuisable d'hilarité. De tout temps, on a voulu réprimer la corruption par des lois, et toujours les lois sont venues échouer contre les mœurs. Il en sera ainsi tant que le sentiment public n'aura pas condamné la vénalité. Les lois ne font pas le sens moral, elles le suivent.

Puisque la législation directe ne peut atteindre la corruption électorale, faut-il chercher un remède à ce mal profond dans de plus larges réformes? Cette question nous amène à l'examen d'une mesure qui a été bien des fois proposée et discutée dans le parlement, et qui a toujours été repoussée par les hommes qui veulent le maintien des institutions aristocratiques, par les whigs comme par les tories, par lord John Russell comme par sir Robert Peel : nous voulons parler du scrutin secret, qu'on appelle en Angleterre *ballot*.

L'usage du scrutin secret en Angleterre serait-il compatible avec les institutions du pays telles qu'elles existent aujourd'hui? Nous ne le croyons pas. De plus, le scrutin secret serait-il véritablement efficace, et servirait-il de frein à l'intimidation et à la corruption? Nous ne le croyons pas davantage. D'abord, le scrutin serait-il réellement secret dans un pays où il y a huit cent mille électeurs, où toutes les questions possibles, religieuses, politiques, commerciales, financières, se discutent à ciel ouvert, ou à table; où la législation directe reçoit l'impulsion d'un nombre infini de législations indirectes qui s'organisent et siégent en dehors d'elle, et où le premier fondement des mœurs politiques est et a toujours été une publicité sans bornes? « Je veux bien croire, disait lord John Russell, que d'ingénieuses personnes ont porté à la dernière perfection le mécanisme de l'urne du scrutin, et qu'elles ont trouvé un certain moyen de placer dans une chambre une certaine mécanique qui assurera aux votes le plus inviolable secret; mais dites-moi, je vous prie, par quelle sorte de mécanisme vous rendrez un fermier anglais ou un marchand anglais

réservé et discret dans toutes ses démarches; montrez-moi comment vous pourrez tellement changer le caractère d'un Anglais, que son *landlord* ne puisse pas savoir une année d'avance comment il votera. Montrez-moi comment vous ferez que dans un club, ou à un dîner, ou dans la familiarité de la vie privée, il ne trahisse pas ses opinions. »

Lors même que l'électeur anglais saurait contenir l'expression de ses opinions, le secret du scrutin le mettrait-il à l'abri de la vengeance du plus fort, et ne pourrait-il pas arriver, au contraire, que, dans le doute, l'innocent, comme le coupable (aux yeux du *landlord*), serait l'objet des mêmes soupçons et enveloppé dans la même persécution?

Toutefois, on ne peut nier que le scrutin secret ne dût exercer une certaine influence sur le système d'intimidation, et que, dans des comtés et des villes où le nombre des électeurs serait considérable, les fermiers et les marchands ne dussent y trouver un abri contre l'inquisition des *landlords;* mais, pour ce qui concerne la corruption, les partisans les plus décidés du scrutin secret conviennent eux-mêmes qu'il ne ferait qu'élargir la plaie.

En effet, on peut raisonnablement attendre qu'il se trouvera encore plus d'électeurs prêts à se laisser corrompre en secret, qu'il ne s'en trouvait prêts à se vendre en public. Il arrivera aussi que certains électeurs se feront payer des deux côtés et recevront des deux mains, car un homme qui a la conscience assez large pour se vendre une fois ne fera aucune difficulté de se vendre deux fois. Et si les candidats veulent éviter ces chances de mystification, et ne pas perdre leur argent, qu'arrivera-t-il encore? C'est qu'ils commenceront par faire du succès la condition du paiement; au lieu de payer avant, ils ne paieront qu'après; au lieu d'acheter des partisans, ils annonceront à son de trompe qu'ils ont déposé une centaine de mille francs chez un banquier de la ville, et que, s'ils sont nommés, il en sera fait une répartition générale à tous les votans, amis ou ennemis. Ce sera l'enchère érigée en système.

Les adversaires du scrutin secret le combattent encore par d'autres raisons plus spécieuses que solides, et où l'on retrouve ce singulier caractère de libéralisme que l'aristocratie anglaise apporte presque toujours dans ses maximes politiques. Le scrutin secret, disent-ils, serait une atteinte au droit des classes non représentées. Le droit de suffrage est déjà un degré de représentation; le citoyen qui en est investi est responsable auprès du public de son droit d'électeur, comme le représentant est responsable auprès de ses constituans de

l'accomplissement du mandat qu'ils lui ont confié. Les juges du royaume en portant leurs sentences, les chambres du parlement dans leurs discussions et dans leurs votes, le souverain lui-même dans l'exercice de sa prérogative, agissent sous les yeux de la nation, et par conséquent sous l'impulsion de l'opinion publique. Pourquoi donc la classe privilégiée des électeurs serait-elle seule exempte de ce contrôle? Pourquoi jouirait-elle du monopole d'une sorte d'impunité que ne possèdent ni les tribunaux, ni les chambres, ni la couronne? Que sont les électeurs, sinon les représentans du reste de la population? Et de quel droit exerceraient-ils, à l'ombre du scrutin, une dictature irresponsable qu'eux-mêmes ne voudraient point concéder à leurs représentans? Si les 659 membres de la chambre des communes sont les délégués de 800,000 électeurs, ces 800,000 électeurs ne sont-ils pas eux-mêmes les délégués des 24 millions d'habitans de la Grande-Bretagne?

Un autre argument des adversaires du scrutin secret, argument qui n'est pas exempt d'une certaine puérilité, c'est que le mystère est incompatible avec le caractère national des Anglais. Laissons encore parler lord John Russell : « Il reste à savoir, disait-il, si, quand vous aurez atteint ce vice politique de l'intimidation, vous ne l'aurez pas remplacé par le vice social et moral de la déception et du parjure; quant à moi, je ne suis point prêt à faire cet échange... Si, par le secret du vote, vous arrivez à changer le caractère anglais, vous aurez peut-être diminué la somme de la corruption et de l'intimidation, mais le mal, le mal gigantesque que vous produirez, surpassera de beaucoup le bien que vous aurez pu faire, et la perte du caractère honnête, franc et loyal de l'Anglais sera un vide que rien ne pourra jamais combler. »

Ce genre de raisonnement peut avoir son prix dans une chambre anglaise, il peut flatter agréablement la fibre nationale, et nous ne nous étonnons point qu'il obtienne une sorte de popularité; mais on nous permettra de n'y voir guère autre chose qu'une amplification patriotique dont l'effet n'est pas destiné à s'étendre au-delà de la frontière ni même au-delà de l'enceinte des deux chambres. Si la loyauté naturelle des Anglais ne leur permet pas de voter secrètement, elle devrait aussi bien leur interdire de voter contre leur conscience, et nous ne voyons pas trop en quoi le mystère est plus immoral que la vénalité.

De tous ces prétendus argumens, il n'en est pas un, nous sommes

fâché d'avoir à le dire, qui soit parfaitement sincère. Il y a une raison supérieure que l'on ne veut pas avouer, la seule vraie, la seule sérieuse, et qui fera que long-temps encore la législature anglaise maintiendra la publicité des votes, c'est que le scrutin secret est une institution démocratique, et que l'Angleterre est un pays essentiellement aristocratique.

Des deux moyens d'influence que possèdent les riches sur les pauvres, l'intimidation appartient plus particulièrement au parti aristocratique, comme la corruption au parti libéral. L'intimidation s'exerce principalement parmi les classes agricoles, elle descend du propriétaire au fermier, et a pour domaine les campagnes; or, c'est dans la terre que la véritable aristocratie prend ses racines. La corruption, au contraire, établit son siége dans les villes, et s'exerce surtout parmi les classes industrielles; c'est l'arme des hommes enrichis par la spéculation. L'une est l'apanage naturel de la propriété héréditaire et aristocratique, l'autre appartient plus spécialement à la propriété mobile et démocratique.

L'aristocratie n'emploie l'intimidation et la corruption que comme des mesures défensives, car elle a pour elle la possession. Le grand propriétaire exerce un patronage naturel sur ses fermiers; son influence existe par elle-même, et il ne transforme cette influence en abus de la force que lorsqu'elle est attaquée par une influence étrangère. La corruption a toujours été l'instrument des nouveaux venus, et c'est au parti libéral qu'en appartient l'initiative. On a rappelé que Walpole avait dépensé 250,000 liv. st. (12,500,000 fr.) de fonds secrets dans les élections générales de 1727. Quand on lui reprocha cet abus de pouvoir, il déclara sans scrupule qu'il était nécessaire de combattre l'influence de l'aristocratie par la corruption. Chaque fois que s'élève un homme nouveau, fils de ses œuvres, il trouve sa place au soleil occupée par un possesseur héréditaire, et il n'a d'autre ressource que celle d'opposer à l'influence de la tradition l'influence de l'argent. C'est ainsi que les hommes qui dans tous les pays constituent généralement le parti du mouvement et du progrès, les hommes que nous appellerons, sans attacher à ce mot un sens blessant, les parvenus de la fortune et du talent, deviennent les créateurs et les fauteurs de la corruption.

Or, quel serait l'effet du scrutin secret? De réprimer l'intimidation sans toucher à la corruption, c'est-à-dire d'enlever à l'aristocratie, à l'aristocratie territoriale surtout, ses moyens de défense, en

laissant à la démocratie ses moyens d'attaque. Il se passera bien du temps encore avant que la grande propriété se laisse ainsi désarmer.

En résumé, l'usage de la corruption et de l'intimidation dans les élections est inhérent à la nature même des institutions anglaises, et est inséparable de la constitution actuelle de la propriété dans la Grande-Bretagne. Tant que la base du droit électoral ne reposera que sur une propriété fictive, l'indépendance des votes ne sera qu'un vain mot; et tant que l'opinion publique ne secondera point la législation, toutes les lois répressives ne seront qu'une lettre morte. Le progrès naturel des mœurs pourra seul atténuer, sinon guérir, ce mal profond; mais le bras de la loi ne pourra l'atteindre qu'en frappant du même coup la propriété, et en renouvelant entièrement la face du sol.

JOHN LEMOINNE.

DE L'EXTRADITION.

AFFAIRE DE *LA CRÉOLE*.

J'ai lu comme vous, monsieur, la publication de M. Wheaton sur l'affaire de *la Créole*, et ce n'est pas sans quelque étonnement que j'ai vu ce publiciste distingué prêter l'appui de son talent à une prétention que condamnent également le droit et l'humanité. Cet écrit a d'autant plus attiré mon attention, qu'il a été inséré sans remarques ni réserves dans un recueil sérieux et digne d'estime, dans la *Revue étrangère et française de Législation*.

Disons-le, monsieur; dans ce temps-ci, quel que soit le point du litige entre l'Angleterre et un autre état, nous sommes très enclins à penser que les Anglais ont toujours tort. Le gouvernement britannique, par son étrange conduite à l'égard de la France en 1840, nous a inspiré à tous des préventions dont nous avons peine à nous défendre, même dans les questions de science. Croyez-vous qu'en d'autres temps et dans d'autres circonstances, les jurisconsultes éclairés qui président à la rédaction de la *Revue de Législation* eus-

sent accueilli sans observations l'écrit de M. Wheaton sur l'affaire de *la Créole?*

N'oublions pas, monsieur, que cette affaire ne peut être confondue avec la question du droit de visite. S'il existe un certain rapport entre les deux questions, ce rapport, quel est-il? Les Américains voudraient, par leurs réclamations, intervenir dans l'administration et la police des possessions anglaises, comme les Anglais auraient voulu, par le droit de visite, intervenir dans la police et la conduite des navires américains. Voilà le rapport, la ressemblance. La différence, la voici : les Anglais voudraient intervenir pour réprimer un commerce infame et délivrer des esclaves; les Américains, pour ressaisir des esclaves et les livrer au bourreau. Les Américains ont toute raison de repousser hautement les prétentions de l'Angleterre et de soutenir que le droit de visite ne peut être que le résultat d'une convention, convention que chaque état est parfaitement libre d'accepter ou de repousser. Les Anglais, de leur côté, ont-ils tort de soutenir que ce que les Américains leur demandent n'est rien moins qu'une *extradition*, et que tout état est parfaitement libre, lorsqu'un traité ne l'oblige pas, de refuser une demande de cette nature?

Oui, monsieur, c'est là toute la question. Ce que les États-Unis demandent à l'Angleterre n'est autre chose qu'une *extradition*. Ce mot dit tout. Avais-je tort de m'étonner et des efforts de M. Wheaton pour justifier semblable demande, et de l'accueil que son écrit a trouvé dans un recueil estimable?

La question est d'une simplicité qui embarrasse. Les faits ne laissent pas de prise au doute, et il a fallu un patriotisme bien ingénieux pour trouver des argumens quelconques en faveur des États-Unis.

Prenons les faits tels que M. Wheaton nous les raconte :

« Le navire américain *la Créole*, parti du port de Richemond, état « de Virginie, se dirigeait vers la Nouvelle-Orléans; il avait à bord, « comme passager, un planteur américain, qui allait s'établir dans « l'état de la Louisiane, accompagné de ses esclaves, au nombre de « cent trente-cinq. Dans le détroit qui sépare la péninsule de la Flo- « ride des îles Bahames, les esclaves se révoltèrent, assassinèrent « leur maître, mirent le capitaine aux fers et blessèrent plusieurs des « officiers de l'équipage. Ils prirent possession du navire, qu'ils con- « duisirent dans le port de Nassau. Le gouverneur anglais fit arrêter « et mettre en prison dix-neuf des esclaves qui lui étaient signalés « comme ayant pris part à la révolte et au crime d'assassinat. Les « autres esclaves, au nombre de cent dix-sept, furent mis en liberté.

« A l'égard des esclaves retenus prisonniers, le gouverneur demanda « des ordres au gouvernement supérieur en Angleterre. »

Le gouvernement anglais a pris sur la question l'avis des conseils judiciaires de la couronne; ils ont émis l'opinion que le gouvernement n'avait pas le droit de faire juger les individus dont il s'agit, et encore moins l'obligation de les livrer, sur la demande du gouvernement américain, aux tribunaux des États-Unis. En conséquence, le ministre secrétaire d'état des colonies avait donné l'ordre de les mettre en liberté.

Lord Brougham, lord Denmann, lord Campbell, ci-devant chancelier d'Irlande, et le chancelier d'Angleterre ont tous partagé hautement l'opinion des jurisconsultes de la couronne.

Peut-il sérieusement y avoir deux opinions? Peut-il y avoir l'ombre d'un doute pour quiconque s'élève au-dessus des nuages de la politique du jour?

M. Wheaton pose trois questions : L'extradition est-elle due d'après les principes généraux du droit international? En tous cas, ne doit-on pas du moins l'extradition de l'esclave, même lorsqu'il s'est réfugié dans un pays où l'esclavage n'est pas admis? Enfin, quoi qu'il en soit des principes généraux, les circonstances particulières qui ont accompagné l'arrivée de *la Créole* dans le port de Nassau, ne sont-elles pas de nature à commander une exception aux règles générales?

Sur la première question, M. Wheaton veut bien reconnaître qu'en effet l'extradition ne peut être exigée. Il avoue qu'il faudrait pour cela une convention, un traité. L'obligation de livrer, dit-il avec Puffendorf, Voet, Martens, Kluber, n'est qu'une obligation *imparfaite* qui a besoin d'être fortifiée et réglée par des conventions spéciales.

J'irai plus loin et je dirai que tout état qui se respecte et qui a soin de sa dignité et de sa puissance, ne consent à des conventions de cette nature qu'à trois conditions essentielles.

La première, c'est que les faits pour lesquels l'extradition est accordée soient des crimes graves et de droit commun, des crimes reconnus tels en tout temps, en tout pays, des attentats universellement réprouvés par la conscience humaine. Tels sont le parricide, l'assassinat, le vol avec violence. Quel est le gouvernement ayant quelque soin de la moralité de ses actions, qui voudrait livrer à une justice étrangère des hommes accusés de faits qui seraient à ses yeux exempts de tout reproche? Un gouvernement protestant livrerait-il au gouvernement pontifical des hommes prévenus d'hérésie? Con-

çoit-on rien de plus immoral qu'un gouvernement disant à un autre gouvernement : L'homme qui me demande asile n'a rien fait qui me paraisse devoir attirer sur lui la vindicte publique; mais n'importe, le voici, prenez-le, et faites-en avec lui à votre fantaisie. Vos lois sont absurdes, votre justice inique; c'est égal, je ne viens pas moins vous prêter aide et assistance, et vous fournir des victimes.

Cette première condition en entraîne une seconde qui est, pour ainsi dire, l'exécution et la garantie de la première.

Si l'extradition ne doit être accordée que pour des crimes graves et de droit commun, il est indispensable d'écrire dans le traité la liste des crimes pour lesquels l'extradition est stipulée. C'est la pratique des nations civilisées. Mais comment former cette liste qui doit être commune à deux gouvernemens, s'il n'existe aucune ressemblance, aucune analogie entre les législations pénales des deux pays? si elles diffèrent profondément l'une de l'autre par le langage et l'arrangement technique des élémens dont elles se composent? Que faire si, par exemple, les mots d'assassinat, de meurtre, de banqueroute, de faux, de brigandage, ne se trouvent pas également dans les deux législations, ou s'ils s'y trouvent, ce qui est encore plus dangereux, avec des significations diverses? Sans doute ce ne sont pas là des difficultés insurmontables; la diplomatie pourrait les vaincre par des recherches patientes et approfondies, si, moins confiante en elle-même, elle parvenait à se convaincre que, dans beaucoup de cas, des études sérieuses lui sont nécessaires, et que, s'il importe de conclure des traités, il est encore plus important de n'en pas signer qui compromettent des principes sacrés et qui blessent la conscience publique. Malheureusement, l'histoire des traités diplomatiques, considérés sous le rapport des questions de droit qu'on se proposait de résoudre, prouve que trop souvent les négociateurs prenaient peu de souci de ces questions.

Quoi qu'il en soit, empressons-nous d'arriver à la troisième condition, qu'il importe de vérifier lorsqu'on ne veut pas qu'un traité d'extradition soit une insulte à l'humanité et à la morale. Il faut s'assurer que, dans le pays avec lequel on contracte, l'administration de la justice pénale repose sur des principes que la raison avoue, et qu'elle repousse ces horribles moyens qui ont si long-temps déshonoré et qui déshonorent encore dans plus d'un pays la justice humaine. Qui voudrait livrer un homme à des juges comptant au nombre de leurs moyens d'instruction la torture? Qui voudrait avoir quelque chose de commun avec ces tribunaux qui, tout en déclarant que le prévenu

n'est pas convaincu du crime qu'on lui impute, ont cependant le pouvoir de l'en déclarer *véhémentement soupçonné*, et de lui appliquer à ce titre une peine *extraordinaire*, telle que les galères au lieu de la peine capitale, la prison au lieu des galères?

Nous disions *qui voudrait avoir quelque chose de commun avec ces tribunaux*, car, il faut bien le dire, celui qui *extrade* participe à l'action de la juridiction étrangère, il s'en fait l'auxiliaire, il en devient le commissaire de police, le gendarme. Seulement sa participation est toute volontaire, elle ne lui est pas imposée par des liens hiérarchiques; il n'avait pas seulement le droit, il avait l'obligation d'examiner si cette participation était un fait légitime et moral.

Je sais qu'il ne faut pas avoir la présomption d'imposer ses idées, ses usages, ses lois à tous les peuples avec lesquels on est appelé à soutenir des relations *internationales*. Il faut savoir apprécier les institutions qui nous sont étrangères, et reconnaître que, dans une certaine mesure du moins, elles peuvent aussi donner des résultats satisfaisans. Ainsi je conçois qu'un pays possédant l'institution du jury puisse conclure une convention d'extradition avec un pays où le *verdict*, après une procédure orale et publique, serait prononcé par des juges. Je conçois même, à toute rigueur, qu'un pays jouissant de la procédure orale et publique puisse admettre certains cas d'extradition à l'égard des pays à procédure écrite, si d'ailleurs cette procédure y est entourée de garanties suffisantes. Mais là s'arrêtent les concessions possibles; peut-être même les poussons-nous trop loin, car il ne nous est guère donné de comprendre par quelles garanties on peut écarter les dangers de la procédure écrite et par cela même secrète.

Telles sont, ce me semble, les conditions qui seules peuvent légitimer une convention d'extradition, et ici j'éprouve le besoin de vous dire que cette théorie ne s'est pas présentée à mon esprit aujourd'hui, au sujet du différend qui vient de s'élever entre les États-Unis et le gouvernement britannique. Je l'ai exposée, il y a vingt ans, dans les *Annales de législation*.

L'application de ces principes au fait de *la Créole* n'est pas difficile. D'un côté, l'Angleterre n'est liée par aucun traité; de l'autre, elle devait refuser l'extradition des noirs qui venaient de s'affranchir, parce que le fait qui leur était imputé n'était pas un crime de droit commun.

Ces noirs se sont révoltés; ils ont mis à mort leur maître, blessé plusieurs officiers de l'équipage, et pris possession du navire qu'ils

ont conduit dans le port de Nassau. Certes, aux yeux des Américains, selon leurs lois, ce sont là des crimes, des crimes énormes; mais la raison, la justice éternelle, demandent avant tout dans quel but, dans quelles circonstances ces faits ont eu lieu. Il ne suffit pas de mettre un homme à mort, de le tuer sciemment, volontairement, avec préméditation, pour être un assassin. De même toute insurrection n'est pas une révolte. Le voyageur qui tue le brigand qui l'attaque, le soldat qui exécute un arrêt de la justice militaire, ne sont pas des criminels. Les fondateurs de la liberté américaine n'étaient pas des scélérats dignes de figurer à Tyburn ou de peupler Botany-Bay. Ils avaient cependant foulé aux pieds les lois de l'Angleterre, violé leurs sermens, pris les armes contre la couronne, tué ses soldats, détruit ses propriétés.

C'est ici, monsieur, que vous devez mettre le doigt sur le sophisme de M. Wheaton.

Que dit-il en effet en cherchant à résoudre la seconde des trois questions qu'il s'est proposées? Toute son argumentation peut se résumer ainsi : ces nègres sont des esclaves selon les lois de l'Amérique; l'Amérique, maîtresse d'elle-même, pays autonome, a le droit de faire telles lois que bon lui semble; ces lois, on peut les critiquer, mais nul n'a le droit de les tenir pour non avenues; ce serait méconnaître l'indépendance de l'Amérique, ce serait vouloir lui imposer d'autres lois que les siennes; dès-lors comment admettre qu'on puisse aider ces hommes à fouler aux pieds les lois de leur pays, à jouir des résultats d'un grand crime, à dépouiller leurs maîtres d'une propriété qui leur est garantie par les lois américaines? On veut donc imposer à l'Amérique les nouveaux principes de l'Angleterre en matière d'esclavage! Ces principes peuvent être bons en eux-mêmes : l'esclavage est sans doute chose déplorable; mais tant que l'Amérique ne se décide pas elle-même à l'abolir, les nations qui vivent en bonne intelligence avec elle doivent le respecter comme les gouvernemens constitutionnels respectent les gouvernemens absolus, comme les républiques respectent les monarchies, comme les monarchies respectent les gouvernemens républicains.

Rappelez-vous, monsieur, les pages de M. Wheaton et avouez qu'en les résumant, je n'ai pas cherché à affaiblir les argumens du publiciste américain. Tout repose sur deux propositions : les nègres reçus à Nassau venaient de commettre un grand crime; les Anglais doivent, quoi qu'ils en pensent, respecter les lois de l'Amérique.

De ces deux propositions, la première, prise en elle-même et indé-

pendamment de toute loi positive et locale, est une erreur; la seconde est une vérité sans application possible au cas particulier.

L'insurrection des nègres de *la Créole* est un fait punissable en Amérique. — Je le sais, et je sais aussi que la confédération américaine n'est pas le seul état où ces faits sont nécessairement réputés criminels et punis des peines les plus sévères. Mais de quel droit voudrait-on imposer ces principes et ce langage à tous les peuples de la terre? de quel droit voudrait-on ainsi, par une loi *municipale*, subjuguer la conscience humaine?

Que sous les inspirations d'une religion toute de paix et de mansuétude, qu'en s'autorisant des sublimes et touchans exemples qu'elle nous présente, on enseigne aux esclaves l'obéissance et la résignation, nous le concevons, et nous sommes loin de blâmer ces pieux soins des serviteurs de Dieu. Qu'en descendant à un autre ordre d'idées, on ajoute que, dans leur propre intérêt et dans l'intérêt de leurs enfans, c'est par la soumission aux lois, par le travail, par le développement de leurs facultés plutôt que par la violence et l'insurrection que les esclaves doivent chercher leur affranchissement, nous le concevons encore. Nul ne conteste que dans les pays à esclaves le gouvernement n'ait un double devoir à remplir, le devoir de préparer sérieusement, efficacement l'abolition de l'esclavage, et le devoir de maintenir en même temps l'ordre et la paix publique. Est-il moins vrai qu'au point de vue du droit rationnel, nul ne peut qualifier d'assassin celui qui recourt même à la violence pour recouvrer sa liberté?

« On nous a toujours enseigné, dit M. Wheaton, que le droit na-« turel est subordonné au droit positif de l'état, et si la loi munici-« pale de chaque société civile a le pouvoir d'établir et de maintenir « l'esclavage comme un état légal des personnes, il est impossible « de supposer que les individus sujets à cette condition soient en « droit de se libérer par un acte de violence qui porte les caractères « d'un crime, et encore moins que la loi internationale permette « aux autorités d'un état étranger d'intervenir pour protéger les cri-« minels qui sont arrivés dans son territoire par une conséquence « directe du crime commis par eux. »

Singulier raisonnement! Le droit naturel est *subordonné* au droit positif de l'état. — Il serait certes facile de contester la justesse de cette pensée et la propriété de cette expression, *subordonné*. Mais voulût-on accepter le principe tel que M. Wheaton nous le donne, qu'est-ce à dire? Que le droit positif de l'Amérique sera pour toutes

les nations la mesure, le type des modifications pratiques du droit naturel? Que le monde entier, que l'Angleterre en particulier devra regarder comme un crime toutes les actions qui paraissent criminelles aux planteurs de la Virginie ou de la Louisiane? S'il est permis aux républicains transatlantiques de *subordonner* le droit naturel au droit civil au point de légitimer l'esclavage et de frapper de peines atroces l'esclave qui brise ses fers, ne sera-t-il pas loisible aux Anglais de proclamer tout au contraire qu'à leurs yeux c'est le possesseur d'esclaves qui est coupable de lèse-humanité, tandis que l'homme qui recouvre la liberté qu'on lui a injustement ravie ne fait qu'exercer un droit qu'aucune puissance humaine ne peut lui enlever?

L'esclavage étant un état légal, il est impossible de supposer que les esclaves aient le droit de se libérer par la violence. — J'accorderai, si l'on veut, que cela est impossible à supposer; mais impossible pour qui? Pour ceux que la loi américaine oblige, pour ceux qui sont tenus de se conformer, quoi qu'ils en pensent d'ailleurs, aux déclarations souveraines de l'Amérique. Certes si un étranger quelconque viole, sur le territoire américain, les lois de police relatives à l'esclavage, les magistrats américains auront le droit de le punir, comme l'Autriche a le droit d'envoyer au *carcere duro* tout homme qui, sur le territoire autrichien, pourrait rêver les libertés publiques; mais partout où la juridiction de l'Amérique ne s'étend pas, il est parfaitement possible de tenir pour vraies et de prendre pour règle de conduite des propositions diamétralement opposées à celles qui régissent l'Amérique en fait d'esclavage.

Encore moins, ajoute M. Wheaton, peut-on supposer que la loi internationale permette aux autorités d'un état étranger d'*intervenir* pour protéger les *criminels* qui sont arrivés dans son territoire par une conséquence *directe* du *crime* commis par eux.

Je ne veux plus revenir sur ces mots *crime, criminels*, mots que le publiciste américain se plaît à employer, toujours en oubliant que les Anglais ne sont pas tenus de regarder comme légitimes, comme avouées par la raison et conformes au droit, les lois positives, les lois *municipales*, pour parler comme M. Wheaton, des États-Unis sur l'esclavage, et que ces lois n'ont pour eux, chez eux, aucune force légale.

Je ne veux pas non plus épiloguer sur cette expression de conséquence *directe* du crime. On pourrait donc protéger les esclaves révoltés, s'ils étaient arrivés sur le territoire anglais par une conséquence *indirecte* de leur insurrection? Mais qu'entend M. Wheaton

par conséquences *indirectes?* Il a oublié de nous le dire, d'expliquer plus nettement sa pensée. S'il avait essayé d'énumérer quelques-unes de ces causes *indirectes*, il aurait bientôt découvert que la distinction manquait de fondement, et que ce qui était licite dans un cas l'était également dans tous. La rectitude de son esprit lui aurait fait reconnaître que, par la question de *la Créole*, les États-Unis affaiblissaient en quelque sorte leurs justes réclamations sur d'autres points essentiels : rien n'est moins habile que de mêler une vaine prétention à des réclamations sérieuses et fondées.

Quoi qu'il en soit, comment du moins n'a-t-il pas vu qu'il changeait arbitrairement les termes de la question en demandant de quel droit les autorités étrangères *intervenaient* pour protéger des criminels?

Intervenir! L'Angleterre n'est pas intervenue. L'équivoque est trop forte, et c'est cependant sur cette équivoque que se fonde la prétention des États-Unis. L'Angleterre met chez elle à exécution ses principes, ses lois, et on appelle cela intervenir! Elle intervient dans les affaires des États-Unis, parce qu'elle ne veut pas, sur son territoire à elle, déployer la force à leur profit, saisir des hommes et les leur livrer! Elle intervient, parce qu'elle s'abstient, parce qu'elle ne permet pas que des constables et des soldats anglais se transforment en constables et en soldats de l'Amérique!

Et M. Wheaton nous dit : « Nous ne pouvons pas comprendre « qu'il y ait lieu d'établir une distinction entre une cargaison d'es- « claves illégalement capturée et amenée dans un port anglais en « temps de guerre, et un bâtiment américain naviguant d'un port « des États-Unis à un autre, avec des esclaves transportés à bord, et « contraint par la tempête, par la révolte des esclaves, ou par une « autre cause inévitable, à relâcher dans un port anglais en temps « de paix! »

Il n'est rien, cependant, de plus facile à comprendre qu'une distinction si saillante.

Dans le premier cas, l'Angleterre se serait arrogé le droit de *saisir* des hommes et des propriétés américaines sur un territoire commun à tous, là où les lois anglaises n'avaient pas d'empire propre et exclusif; elle aurait *agi* hors de sa juridiction territoriale, elle serait *intervenue* au mépris des droits de l'Amérique.

Dans le second cas, l'Angleterre se borne à ne rien faire; maîtresse chez elle, elle laisse à ses lois leur empire; elle se refuse aux sollicitations d'une autorité étrangère; elle ne veut pas lui prêter

main-forte sur son territoire à elle, Angleterre. Y a-t-il là une tentative d'intervention? Oui, il y en a une, singulière, frappante, mais de la part des États-Unis, qui, sur le territoire anglais, voudraient faire prévaloir leur droit sur le droit anglais, qui voudraient que leurs lois fussent mises à exécution en Angleterre contrairement aux lois de l'Angleterre, qui prétendent arracher à la protection des lois anglaises des hommes réfugiés en Angleterre.

Que nous importent, je vous le demande, les faits que M. Wheaton se plaît à citer? Quel rapport ont-ils avec la question? Aucun.

Parce que l'Angleterre, en d'autres temps, a suivi d'autres règles et professé d'autres maximes, elle n'aurait pas le droit d'appliquer aujourd'hui ses lois nouvelles et de se conformer à de meilleurs principes!

Parce que, dans les pays à esclavage, on n'admet pas que les maîtres perdent la propriété de leurs esclaves par cela seul qu'ils les transportent de la colonie dans la métropole, on en conclut qu'un état étranger doit également tenir pour sacrée la propriété d'un colon étranger, au point de prêter main-forte à ce colon et de lui livrer l'esclave évadé!

Parce que des juges anglais ont reconnu que des croiseurs anglais n'avaient pas le droit de capturer sur mer des nègres amenés en esclavage par des traitans appartenant à des pays qui autorisaient la traite des noirs, il s'ensuivrait que l'Angleterre devrait de ses propres mains forger de nouveau les fers des esclaves qui se sont affranchis en touchant de leur propre mouvement le sol anglais!

Tout cela, monsieur, ne supporte pas l'examen, et j'abuserais de votre patience en y insistant davantage.

Que vous dirai-je de la troisième question que M. Wheaton a posée et de la solution qu'il en donne? Ce sont les mêmes erreurs, reproduites à peu près dans la même forme.

Il nous dit que, d'après la jurisprudence générale, *une loi prohibant l'introduction de certaines marchandises* ne peut être appliquée à des *marchandises* qui arrivent par suite d'une force majeure indépendante de la volonté du propriétaire. Faut-il lui répondre que, pour les Anglais qui ne sont pas soumis à la loi américaine, il ne s'agit pas ici de marchandises, mais d'hommes, d'hommes qui ont recouvré la liberté qu'on leur avait ravie, et dont les droits sont aussi sacrés que les droits d'un Américain, quel qu'il fût? L'Angleterre a perdu ses colonies américaines, et nous remercions la Providence d'avoir fait surgir dans le Nouveau-Monde un grand état, un état libre qui con-

tribuera un jour puissamment à la civilisation des peuples transatlantiques; mais, en perdant ces colonies, l'Angleterre aurait-elle perdu en même temps son indépendance? Doit-elle s'incliner à son tour devant les lois de ses anciens sujets, devenir l'huissier et le recors de leurs planteurs? Quand on a le malheur d'avoir des esclaves, il les faut bien garder, car c'est une étrange pensée aujourd'hui que la prétention de trouver dans le monde entier aide et secours pour ramener l'esclave fugitif dans les fers.

Ici encore, M. Wheaton cite des faits, des arrêts de cours anglaises. Ils ne sont pas applicables à la question pendante. Il s'agissait d'esclaves capturés sur mer par des croiseurs anglais. Je ne répéterai donc pas ce que j'ai déjà dit.

Permettez-moi de terminer par une hypothèse qui résume la question tout entière.

Supposons que les patriotes polonais relégués en Sibérie s'insurgent contre leurs gardiens, qu'ils brisent violemment le joug qui les opprime, et qu'ils soient assez heureux pour atteindre le sol de la France. Voudrions-nous les livrer? Que dis-je? oserait-on nous les demander?

Et cependant, monsieur, qu'a-t-on enlevé aux Polonais? L'existence politique. Qu'a-t-on enlevé aux nègres? Tout, même la qualité d'homme : on en a fait des *choses*.

Réfléchissez, monsieur, et jugez. Vous jugerez, j'en suis certain, comme moi, que l'Angleterre ne doit aux États-Unis ni l'extradition des noirs, ni aucune autre satisfaction pour le fait de *la Créole*.

Le sentiment le plus honorable, le sentiment patriotique, la susceptibilité que je respecte le plus, la susceptibilité nationale, ont fait illusion à M. Wheaton. Il avait habilement et vaillamment défendu la cause de son pays au sujet du droit de visite. Il a cru devoir lui prêter le secours de son talent, même dans la question toute différente, que dis-je? tout opposée de *la Créole*. C'est une erreur; mais cette erreur n'ôte rien à la haute estime qu'ont méritée à ce savant publiciste son caractère et ses travaux, estime dont, vous le savez, ai j'été heureux de pouvoir lui donner des preuves dans plus d'une occasion.

Agréez, monsieur, etc.,

ROSSI.

LES VANLOO.

I.

La France n'est pas la mère-patrie de tous les artistes qui l'ont aimée et illustrée; plus d'une lèvre étrangère est venue se suspendre avec ardeur à ses mamelles fécondes, plus d'un front banni est venu se réfugier à l'abri de son cœur généreux. La France était si bonne mère pour les enfans des arts, que tout étranger devenait Français en l'approchant. Lully, Watteau, Jean-Jacques, Grétry, venus de divers points, sont morts Français sur la terre de France. La Flandre surtout a laissé partir beaucoup de ses enfans. Avant Grétry et Watteau, le chef de la brillante famille des Vanloo avait dit adieu au ciel avare de la Hollande pour se faire naturaliser Français.

Il n'est rien dit de Jean Vanloo, le plus ancien des peintres connus sous ce nom. Il fut peintre, voilà tout ce qu'on en sait. Jacques Vanloo, son fils, est né à l'Écluse, en 1614. C'était le caractère d'un Français dans le corps d'un Flamand. Il perdit de bonne heure son père; il étudia la peinture dans sa ville natale, sous un pauvre portraitiste qu'il prit bientôt en pitié. Son grand-père, d'une famille noble, était un marin intrépide qui fit d'abord fortune, mais qui fit ensuite naufrage. Malgré ce coup du sort, Jacques Vanloo ne voulut pas se résigner, comme son maître de l'Écluse, à devenir peintre ambulant de portraits à bon marché; il emmena sa grand'mère et

sa mère à Amsterdam, où il termina ses études. Il se fit rapidement une assez belle renommée dans la peinture historique; il devint même un grand maître pour le nu par sa manière large et franche. Presque à son arrivée, il s'était marié avec une jeune fille du peuple, qui bien entendu n'était pas riche. Cette jeune fille ne tarda pas à lui donner un enfant de belle venue. A merveille, mais Jacques Vanloo avait d'un coup de ses dents de vingt-cinq ans dévoré les bribes de fortune échappées au naufrage; sa grand' mère lui restait déjà vieille, toujours malade : comment faire pour nourrir sa grand'mère, sa mère, sa femme et son enfant, quand on n'est qu'un homme de génie? Jacques Vanloo eut en même temps une boutique et un atelier; dans l'atelier, il fit de la grande peinture, il dépensa sa plus noble ardeur, il répandit avec d'amères délices le feu sacré de son ame; dans la boutique, il fit de la petite peinture, moins que de la petite peinture; l'artiste était dépouillé de son sacerdoce et de sa sainte tunique, ce n'était plus qu'un ouvrier travaillant à toute heure sans attendre l'inspiration. Les tableaux, les mauvais tableaux, il est vrai, se créaient sous son vigilant pinceau comme sous la baguette des fées. Dans sa boutique, il faisait pour trois ou quatre florins le portrait du premier venu; il faisait jusqu'à trois portraits par jour. Mais ce labeur surhumain ne le rendait pas plus riche. En homme bien élevé, il aimait le luxe, du moins pour sa femme; il avait le cœur toujours ouvert aux pauvres; plus d'un artiste sans feu ni lieu lui dut une généreuse assistance; enfin il voulait que sa vieille mère oubliât qu'elle avait perdu sa fortune. Comme c'était un homme bien trempé, il résista à tous les chocs de la misère, à toutes les angoisses de son art. Toutefois, malgré sa bonne volonté, il lui fallut négliger bien plus l'atelier que la boutique. Aussi, dès que son fils eut huit ans, il le conduisit dans l'atelier et lui dit : C'est ici ta place, c'est ici que tu étudieras les grands maîtres. S'il te fallait un jour descendre dans la boutique comme ton pauvre père, dis à tout jamais adieu à l'atelier, brise tes pinceaux, deviens franchement et sans façon peintre d'enseignes comme moi; car, moi, suis-je autre chose qu'un peintre d'enseignes?

Le jeune Louis Vanloo ne tarda pas à jeter le désordre dans la maison paternelle par ses allures vagabondes. Il était grand ferrailleur et grand buveur de bière. Jacques ne désespéra point de son fils, disant qu'il avait aussi fait des siennes en sa première jeunesse; il augura même sur ses débuts qu'il deviendrait un peintre de la bonne école. Le jeune homme eut à peine dix-sept ans, qu'il parla de

voyager. Où aller? En France, où tous les arts sont encore au berceau; la France est hospitalière au talent, elle accueille du même sourire le poète, le peintre, le musicien; ce ne sont que fanfares de joie à chaque nouveau venu. Louis Vanloo ira donc en France chercher la gloire et la fortune qui ont fait défaut à son père dans sa patrie.

Il partit un matin, le havresac sur l'épaule, le bâton à la main, l'espérance dans le cœur. Le père voulait partir aussi, mais il demeura avec sa mère, trop malade pour voyager. Parmi tous ces bons artistes flamands, il n'en est pas un qui n'ait sacrifié sa gloire à sa mère. Sacrifier sa gloire à sa mère, c'est tout simple. Cependant, je le dis à regret, en France il est plus d'un esprit aveugle qui sacrifie sa mère à sa gloire. Louis Vanloo traversa les Flandres en étudiant un peu. Après un pèlerinage de trois mois, il arriva à Paris, étant au bout de ses ressources. Il se présenta à l'atelier de Jean-Michel Corneille. — Maître, lui dit-il en s'inclinant, voilà mes lettres de recommandation auprès de vous. — Disant cela, il ouvrit un portefeuille parsemé de dessins d'une touche très fière. — En vertu de ces lettres de recommandation, je vous accueille comme un des miens, comme mon fils, dit Jean Corneille. A l'œuvre, mon jeune voyageur; tout ce que j'ai est à vous, mon pain, mon vin et mes pinceaux.

Touché de cette hospitalité toute paternelle, Louis Vanloo étudia avec plus d'ardeur que jamais. Dès la seconde année, il obtint le premier prix de l'académie de peinture. Après ce triomphe, il se ralentit un peu, il se mit à courir les folles aventures. C'était un beau garçon taillé comme Hercule, il rencontrait peu de rebelles parmi toutes celles dont il faisait le portrait.

Cependant, sa mère étant morte, Jacques Vanloo prit avec sa femme le chemin de la France. Il arriva à Paris n'ayant pour tout bagage que trois ou quatre chefs-d'œuvre sérieux. Ce furent aussi ses lettres de recommandation dans la grande cité. — Vous êtes un grand peintre, lui dit gravement Jean Corneille; aussi je suis bien fâché de vous avertir que dans notre pays, quand on veut faire vie qui dure, il ne faut pas faire œuvre qui dure. Je vous prédis que vous ferez encore des portraits.

Jean Corneille avait prédit juste. Ce Jean Corneille, père de Michel et Jean-Baptiste Corneille, était un vieux peintre naïf comme un maître de l'école allemande, aimant la peinture pour elle-même sans nul souci des écus blancs qu'elle apportait à son coffre. Il avait pour atelier un grenier de la rue Saint-Jacques tapissé de chefs-d'œuvre

oubliés. Il eut des élèves sans nombre qui se répandirent à Paris et dans les villes du midi de la France. Il mourut un des douze anciens de l'Académie, laissant à son pays plus d'un bon peintre et plus d'un bon tableau.

Jacques Vanloo fit des portraits à Paris comme à Amsterdam, mais au moins à Paris il fut payé selon ses œuvres. Il devint à peu près le meilleur portraitiste du temps. Il se fit naturaliser pour punir sa patrie d'avoir si mal payé ou reconnu son talent. En 1663, il fut admis à l'Académie pour son portrait de Jean Corneille. Ce portrait est encore au Louvre; il est d'une touche de maître, d'une belle franchise et d'un bon coloris. Malgré ce titre d'académicien, malgré sa petite fortune qui s'accroissait de jour en jour au bruit aimable des louanges, il n'eut pas une heureuse fin. Sa femme étant venue à mourir, il ne lui resta pas un cœur ami dans ce grand pays qui était le sien désormais. Il ne pouvait pas compter sur son fils, qui menait une mauvaise vie et gaspillait sans fruit le talent qu'il avait reçu du ciel et de son père. Jean Corneille lui-même n'était plus guère son ami; la jalousie avait jeté la zizanie dans leurs ateliers. Jacques Vanloo, on le croira sans peine, alla jusqu'à regretter la Hollande avec sa brume et son commerce. — Ici je me chauffe le front au soleil, disait-il tristement, mais là-bas j'avais de vieux amis qui réchauffaient mon cœur. — On ne se dépayse pas sans laisser au pays natal quelque chose de soi-même qui nous attire par intervalles. Jacques Vanloo avait laissé à l'Écluse et à Amsterdam sa jeunesse, ses premiers rêves, ses premiers regrets, ses premières joies, ses premières souffrances; quoi encore? le tombeau de sa mère, où il n'avait pas eu le temps de s'agenouiller dans sa hâte de partir; ces vieux meubles enfumés qu'il avait vus si long-temps autour de lui; enfin ce coin du feu si doux au cœur qui se souvient, cet âtre béni où le jeune enfant a parlé pour la première fois, où la vieille mère s'est plainte pour la dernière fois, où les époux se sont si souvent embrassés pour secouer leur chagrin. « Croyez-moi, disait Montaigne à un ami quittant la province, si vous voulez ne pas revenir, emportez sur vos épaules votre cheminée et le tombeau de vos ancêtres. »

Le mal du pays, la douleur d'avoir perdu sa femme, le chagrin sans cesse renaissant des erreurs de son fils, altérèrent peu à peu la santé de Jacques Vanloo. Cet homme si fort dans sa jeunesse et dans toutes les luttes qu'il eut à subir s'éteignit à cinquante-six ans, très désabusé de la gloire et de la fortune. L'œuvre de Jacques Vanloo est

éparpillée dans quelques églises et quelques musées. Son vrai titre de gloire, c'est le portrait du père des Corneille, ou, si vous aimez mieux, c'est d'avoir été le chef de cette belle famille des Vanloo qui a jeté un vif éclat sur la peinture en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre et en Espagne. Il est mort le pinceau à la main, s'abusant sur son mal, ne voulant pas des secours de la médecine. On raconte que son fils, le voyant sur son fauteuil, la tête un peu penchée, s'imagina qu'il venait de s'endormir. Il s'approche, jette un regard sur l'œuvre ébauchée, prend la palette et retouche une tête de saint Jean. — Ce n'est pas cela, dit une voix funèbre. Louis Vanloo se retourne avec un sentiment d'effroi : — Que dites-vous, mon père? — Jacques Vanloo n'avait pas remué, son fils le revit tel qu'il l'avait vu à son entrée à l'atelier. Inquiet de sa pâleur, il lui prit la main; surpris de la trouver glacée, il appela son père; Jacques Vanloo ne répondit point.

II.

Ce dernier mot du vieux peintre flamand poursuivit long-temps son fils. Quand il n'était pas content de lui-même dans sa conscience d'homme ou d'artiste, il entendait cette voix fatale d'un mourant qui lui criait à diverses reprises : « Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela! »

Il était demeuré l'ami du jeune Michel Corneille, qui, n'ayant pas d'autre passion que la peinture, avait fait un chemin rapide. Après avoir étudié à Rome, il était revenu peintre du roi. Alors de toutes parts palais et châteaux s'élevaient à Paris et autour de Paris. Michel Corneille était appelé partout pour les décors et les fresques; Louis Vanloo, qui peignait à grands traits, lui devint d'un grand secours. L'heure était venue pour lui comme pour Corneille de faire sa fortune; mais, ne se voulant pas résigner à laisser de côté les aventures galantes, la fortune lui tourna bientôt le dos. Il était devenu amoureux de la femme d'un gentilhomme de la Brie venue à Paris pour se faire peindre. On avait conduit cette dame à Vanloo, qui n'avait pas tardé à se mettre à l'œuvre. Elle était jolie, Vanloo était téméraire; le mari, qui poursuivait une charge à la cour, n'était pas toujours à la séance. Or un jour Vanloo laissa tomber son pinceau aux pieds de la belle, qui ne s'en plaignit pas.

— Nous avons eu bonne et longue séance aujourd'hui, dit-elle à son mari; vous arrivez comme nous finissons.

Le gentilhomme ramassa le pinceau de Vanloo sans mot dire, mais

en jetant autour de lui un regard inquiet. Le lendemain, le gentilhomme demeure présent à la séance. La dame regardait le peintre avec une tendresse trop visible.

— Madame, lui dit le gentilhomme avec dépit, il y a bien de la douceur dans ces yeux-là.

— Ne voulez-vous pas, lui répond-elle avec un joli sourire de femme qui rougit, ne voulez-vous pas que je montre au peintre des yeux de tigresse?

Le surlendemain, la séance fut orageuse. Le mari absent revient à l'improviste et surprend Vanloo à genoux, qui baise la main de sa femme.

— Monsieur Vanloo, vous n'avez que faire de toucher à cette main, elle n'est pas dans le portrait.

— Aussi, répond Vanloo prenant son parti, n'est-ce pas avec mon pinceau que je touche à cette main.

Le gentilhomme, ne pouvant jouer plus long-temps l'insouciance, s'abandonne tout à coup à sa colère; il s'en prend d'abord au portrait, le déchire d'un coup de pied, s'élance vers sa femme et la saisit aux cheveux; mais Vanloo, indigné, le saisit lui-même, le repousse loin de sa femme, et lui promet, pour l'apaiser, un bon duel sans merci. Le duel eut lieu le lendemain, au lever du soleil, près du château de Vincennes; le pauvre gentilhomme ne fit pas longue résistance à Vanloo, qui était surnommé le maître ferrailleur. Il tomba frappé au cœur. Le duel fit du bruit. Louis Vanloo comprit le danger qu'il courait, il s'exila de ce pays où son père était venu se faire naturaliser.

Parti de Paris sans savoir où aller, sous l'habit d'un pauvre peintre d'enseignes, il se dirigea à petites journées vers l'Italie, peignant çà et là des enseignes de cabaret pour avoir un gîte de passage plus assuré. Il côtoya la Savoie et fit une halte à Nice, où il reprit ses allures fringantes. Il y trouva une grande dame dont il avait fait le portrait à Paris. Elle le produisit chez tous les personnages de la ville; il y fit quelques portraits et un tableau d'église. Dès qu'il se sentit hors de France, il regretta cette nouvelle patrie; l'exil lui devint si dur, qu'il rentra en France au risque d'être découvert. Il partit pour Aix, où il avait un compagnon d'aventures. Cet ami s'étant rangé sous la bannière du mariage, Vanloo le trouva si heureux avec sa jeune épouse et ses petits enfans, qu'il lui demanda sans façon de lui chercher une femme. Il y a toujours des filles à marier, dans quelque pays qu'on les cherche ou qu'on les fuie.

— Ton affaire est faite, lui dit son ami; une cousine de ma femme, ayant passablement d'écus au soleil, mais laide comme le péché d'envie. Que t'importe la figure, à toi, qui ne vois jamais que des figures d'anges?

— J'ai une autre façon de voir les choses, dit Vanloo; je suis d'avis que la beauté dans le mariage est le meilleur argent comptant.

— Ton affaire est faite, répond l'ami; une autre cousine de ma femme, Marie Fossé. Celle-là n'a que ses beaux yeux noirs. C'est une madone de Raphaël.

Louis Vanloo se maria avec la seconde cousine; il n'eut pas lieu de jamais regretter l'autre. Il devint le meilleur mari du monde. Il faut dire que sa femme lui voulait toujours servir de modèle et lui défendait de faire des portraits de femme. Il eut dès la première année du mariage un fils, qui hérita de ses passions et de son talent. Mais, avant de suivre Jean-Baptiste Vanloo, voyons comment s'acheva la vie de son père.

Peu d'évènemens lui survinrent après la naissance de son premier fils. Les biographes indiquent à peine qu'il alla d'Aix à Toulon peindre un *saint François* pour la chapelle des pénitens gris; de Toulon il passa à Nice, où il eut un second fils, Carle Vanloo, et où il mourut. Il mourut comme son père, le pinceau à la main. Sa femme, ne le voyant pas venir pour dîner, descend à son atelier; elle appelle, il ne répond pas; elle va à lui, elle voit sa pâleur et ses yeux égarés, elle pousse un cri de terreur.

— Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela! dit Louis Vanloo en agitant sa main armée du pinceau.

Son fils, arrivé depuis peu à Nice, survient à cet instant solennel; il prend son père dans ses bras, le porte dans son lit, lui prodigue des secours; mais c'en était fait de Louis Vanloo. A peine dans son lit, il s'endormit pour jamais (octobre 1712). On l'inhuma dans le côté droit d'une chapelle qu'il avait peinte à fresque.

Louis Vanloo était un grand dessinateur, il avait une touche énergique, entendait bien le clair-obscur, et trouvait avec bonheur la mise en scène. Son tableau de *saint François* fit un certain bruit par son caractère grandiose; ses fresques surtout lui ont laissé de la renommée. Son coloris, qui était très passable, tournait trop au violet. Il avait au plus haut degré la mémoire des figures; aussi ne prenait-il jamais de modèles, disant qu'il avait dans le souvenir des vierges et des saintes de toutes les façons.

III.

Jusqu'à présent, les Vanloo ne sont Français qu'à demi. L'un vient à Paris quand son talent décline, l'autre quitte Paris en ses plus beaux jours; l'un meurt à Paris, et sa dernière pensée est pour la Hollande; l'autre meurt à Nice, en songeant que l'artiste a le monde pour patrie. Patience, cette forte plante qui a pris racine dans les gras pâturages de la Flandre, qui est allée s'épanouir au soleil d'Italie, va venir plus verdoyante que jamais, avec Jean-Baptiste Vanloo, se planter en France quand la France sera l'Éden des arts.

Jean-Baptiste Vanloo naquit à Aix en 1684. Quoique alors il y eût plus d'un enfant du peuple et même plus d'un enfant de gentilhomme qui apprît à lire et à écrire, son père ne songea pas à lui donner ni alphabet ni plume; mais de bonne heure il lui mit le crayon à la main. Aussi Jean-Baptiste devint rapidement un remarquable dessinateur; à sept ans, il copiait les grands maîtres avec une facilité merveilleuse: c'était un tour de force. A douze ans, il partit résolument de la maison paternelle pour aller copier dans les églises de Toulouse, de Montpellier, de Marseille, les tableaux renommés. Il rejoignit son père à Nice avec un carton de dessins qui fut l'orgueil du vieux peintre. Le lendemain de son retour, son père lui mit un pinceau à la main. — Voyons, lui dit-il, voyons si tu es né peintre. — Jean-Baptiste se mit à l'œuvre sans y regarder à deux fois. En moins d'une heure et demie, il peignit une tête dans un tableau de Louis Vanloo, qui n'y voulut pas retoucher.

Après quelques années d'atelier, il fut appelé à Toulon pour restaurer deux tableaux italiens. Il eut, on ne sait pourquoi, un procès avec le chapitre. S'étant s'imaginé qu'il fallait savoir lire et écrire pour plaider sa cause, il prit un avocat. L'avocat avait une belle fille, Jean-Baptiste Vanloo en devint amoureux. Cette belle fille était à marier; or, un amant était presque un mari à ses yeux. Elle accueillit avec un doux sourire les œillades passionnées du jeune peintre, qui vint dix fois expliquer son droit à l'avocat. Qu'arriva-t-il? Le grand jour du procès, pendant que l'homme de loi plaidait la cause du peintre au tribunal, le peintre alla lui-même plaider, avec plus d'éloquence peut-être, son autre cause auprès de la fille de l'avocat. Il gagna ses deux procès. La plaidoirie de Vanloo avait été si victorieuse, qu'à son retour le digne avocat comprit qu'il n'avait plus un mot à dire. — C'est la seule malice que j'aie faite en ma vie, disait

souvent Jean-Baptiste Vanloo en racontant sur ses vieux jours l'histoire de son mariage, car l'homme de loi l'avait forcé de rendre ledit arrêt exécutoire.

Il demeura un an à Toulon, travaillant à une *sainte Famille* pour l'église des Dominicains, peignant des portraits sur des cartes autant pour se délasser que pour augmenter ses revenus. Tout allait pour le mieux : sa femme, qui ne perdait pas de temps, venait d'accoucher d'un fils; mais le duc de Savoie, Victor-Amédée, vint alors assiéger Toulon. Craignant la guerre pour sa femme, pour son enfant, peut-être aussi pour lui, il voulut se réfugier à Aix. Comment aller jusque-là? pas une seule voiture! Un homme de bonne volonté n'est jamais en peine : il acheta un âne, y jucha sa femme et son fils, âgé de cinq semaines, conduisit à pied la petite caravane, arriva bravement à Aix sans se plaindre et sans sourciller. C'était là, j'imagine, un fort joli tableau de genre qui doit compter dans l'œuvre de Jean-Baptiste Vanloo.

Il resta cinq ans à Aix, côtoyant tour à tour la misère et la fortune, comme il fit durant toute sa vie. Parmi ses travaux à Aix, on n'a pas oublié une *Annonciation* peinte pour les Jacobins, une *Agonie de saint Joseph* pour l'église de la Madeleine, une *Résurrection de Lazare* pour le chapitre des pénitens blancs aux Carmes, un grand nombre de bons portraits comme celui de l'archevêque d'Arles, M. de Mailly; enfin un plafond d'une maison de campagne d'un commissaire des guerres, où il a représenté l'assemblée des dieux.

En 1712, un pressentiment l'appelle à Nice, où son père, Louis Vanloo, travaille avec toute l'ardeur de la jeunesse ou plutôt du vrai talent; à peine est-il arrivé que son père meurt, laissant de grandes toiles inachevées. Que va faire Jean-Baptiste? Sa mère est sans ressources, il va travailler pour sa mère. Il passa dix-huit mois à achever les derniers tableaux de Louis Vanloo. A son tour, il était sans ressources, placé entre une femme et six enfans; toutes ces jolies bouches qui l'embrassaient lui demandaient du pain et tout ce qui s'ensuit. Le pauvre homme, très tendre et très dévoué, ne savait plus où donner de la tête quand le prince de Monaco (j'en demande pardon au roi de France et à tous les rois du monde) l'appela à sa cour pour peindre leurs altesses royales les princesses du sang ses filles. Il fut payé royalement en bonne et valable monnaie ayant cours même au-delà des états de Monaco.

Il partit alors pour Gênes, où il ne perdit pas son temps; de Gênes, il alla à Turin au palais du prince de Carignan. Il fit le portrait de ce

prince. Grace à ce portrait, il fut appelé à la cour du duc de Savoie pour peindre toute la famille royale. Un autre peintre était à la cour. Le duc de Savoie, par un caprice de grand seigneur ennuyé, voulut engager entre les deux artistes un duel de peinture; il leur ordonna de peindre en même temps le portrait de son fils, qui poserait pour l'un et pour l'autre. Jean-Baptiste Vanloo laissa son adversaire sur le champ de bataille, donnant des coups de pinceau à tort et à travers en désespoir de cause.

Le prince de Carignan, jaloux de se montrer le premier protecteur du jeune peintre, l'envoya étudier à Rome, et retint sa famille dans son palais. Jean-Baptiste entra à Rome dans l'atelier de Benetto Luti, qui bientôt lui mit le crayon et le pinceau à la main chaque fois qu'il ne savait plus que faire. Jean-Baptiste jouait, comme il disait plus tard, le rôle de Gros-Jean qui en remontre à son curé. Luti, émerveillé, l'embrassait et l'appelait son maître. Cependant le vrai maître était l'Italien, qui, malgré son défaut de verve, avait pour lui la science et la patience. Dans cet atelier, Jean-Baptiste Vanloo fit deux tableaux sur cuivre, une *sainte Famille* et *Jésus-Christ donnant les clés à saint Pierre*. Ces deux tableaux passèrent dans une exposition à Rome pour des œuvres de Carle Maratte. Se voyant alors en bon pays et en bonne veine, il appela près de lui sa famille.

Son frère Carle et ses trois fils étaient quatre enfans presque du même âge. Le temps était venu de leur apprendre à lire; mais Jean-Baptiste, qui ne connaissait pas d'autres livres que les tableaux, leur enseigna à dessiner et à peindre. Ils se trouvèrent bien de cette éducation pittoresque; il n'en apprirent que mieux à parler les langues étrangères.

Jean-Baptiste Vanloo commençait à bâtir son nid à Rome, où il croyait finir ses œuvres et ses jours, quand le prince de Carignan l'appela à Paris. Se souvenant qu'il était Français, que son grand-père était mort à Paris, il abandonna Rome sans trop de regrets. Il fit une halte à Turin pour peindre deux plafonds au château de Rivoli. Il arriva à Paris avec sa femme, sa mère, son jeune frère et ses huit enfans. Heureusement pour lui et pour les siens, le prince de Carignan se chargea de leur gîte et de leur cuisine. Ils habitèrent donc l'hôtel Carignan. Jean-Baptiste Vanloo se mit aussitôt à l'œuvre par reconnaissance; il peignit pour son hôte les grands sujets des *Métamorphoses d'Ovide*. Le prince prenait un vif plaisir à le voir peindre; il lui avait donné pour atelier son plus beau salon, où venaient en foule les curieux en beaux-arts et les oisifs grands sei-

gneurs. Son nom, déjà connu, devint tout d'un coup célèbre; des académiciens, voyant son tableau, *le Triomphe de Galathée*, offrirent à Vanloo de l'admettre dans leurs rangs, si le prince voulait abandonner son œuvre à l'Académie de peinture. Le prince refusa, disant avec orgueil que la place que tenait chez lui Jean-Baptiste Vanloo valait mieux qu'une place à l'Académie.

Peu de temps après, notre peintre, qui aimait avant tout la liberté, quitta l'hôtel Carignan pour venir habiter un pauvre logis près du Louvre. Il avait déjà amassé quelques bribes de fortune. Il se remit à faire des portraits pour accroître ses ressources. Comme il avait la touche légère et spirituelle, comme il répandait sur toutes ses figures un vrai charme de fraîcheur, il fut bientôt à la mode parmi les plus grandes dames. Il peignit toute la cour du régent. Philippe d'Orléans l'aimait et lui voulait du bien : il lui offrit un appartement au Palais-Royal; mais le peintre lui dit naïvement que son atelier à lucarnes, où il pouvait embrasser sa femme et jouer avec ses enfans en toute liberté, lui semblait plus beau qu'un palais. A force de faire des portraits, il fit sa fortune, une belle et bonne fortune. Par malheur il crut à Law, hasarda tout dans sa banque et perdit tout. Il se retrouva encore pauvre sans trop se plaindre. Une grande infortune ne vient jamais seule : le duc d'Orléans, qui lui avait dit : « Comptez sur moi; faites le portrait du roi, et moi je referai votre fortune, » le duc d'Orléans mourut. Jean-Baptiste Vanloo espérait encore peindre le jeune roi : il fut refusé. Dans son désespoir, il part en poste pour Versailles, parvient à voir le roi, le regarde avec des yeux de peintre, revient à Paris, et fait le portrait le plus ressemblant qui existe de Louis XV. Le roi apprend ce coup de maître; il appelle devant lui Jean-Baptiste, le complimente, et lui commande un portrait en pied. Ce portrait, qui servit de modèle à presque tous les autres portraits de Louis XV, fut regardé alors comme un chef-d'œuvre : c'est un joli portrait, mais il y a loin de là à un chef-d'œuvre.

En 1731, l'Académie l'accueillit sur un tableau très gracieux de *Diane et Endymion*. La fortune lui était revenue sans trop se faire prier; loin de rencontrer des obstacles, il ne rencontrait que des amis ou des admirateurs. Le prévôt des marchands et les échevins de Paris lui commandèrent un tableau pour la naissance du dauphin; il fut bien inspiré; son tableau fit du bruit. Ce qui mit le sceau à sa renommée, ce fut son grand œuvre de la cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit, où Henri III reçoit le comte de Gonzalès. L'Académie le nomma professeur d'une commune voix. Malgré son

succès à Paris, il n'aimait guère cette grande ville; il n'y respirait pas à son aise, lui qui avait respiré sur les Alpes. Un de ses fils était à Aix; il ne put résister à l'attrait de revoir cette ville, qui avait bercé son enfance.

A peine avait-il rejoint son fils, que celui-ci partit pour l'Espagne. Jean-Baptiste Vanloo revint à Paris, où il avait laissé sa famille. Cependant le voyage à Aix avait ranimé ses instincts vagabonds; il ne put vivre désormais à Paris. Il en repartit bientôt pour aller à Londres. Robert Walpole l'accueillit comme s'il eût été un ambassadeur français. Il lui demanda son portrait. Ce portrait ayant plu beaucoup, Vanloo peignit toute la cour, à commencer par le prince et la princesse de Galles. Ce fut une vraie galerie historique. Sa femme et ses plus jeunes enfans étaient venus le rejoindre à Londres; il s'y trouvait aussi bien qu'on peut se trouver à Londres, quand il apprit la mort de son fils François, qui voyageait en Italie; ce fut un coup terrible dont il ne se releva pas. Sa femme le ramena en France, confia leurs enfans à une amie de Paris, et le conduisit en toute hâte à Aix, où il traîna languissamment ses derniers jours.

Il mourut le 19 septembre 1745, très inquiet de savoir ce qu'il deviendrait après sa mort, espérant dans son ignorance singulière qu'il y aurait encore quelque portrait à faire là-haut. Après tant de pèlerinages, de courses, de zig-zags sur la terre, il est remarquable et presque étrange qu'il fut enterré dans l'église où il avait été baptisé.

Le caractère du talent de Jean-Baptiste Vanloo est une certaine hardiesse et un négligé agréable; la patience lui manquait plutôt que l'étude. C'était une heureuse et riche nature qui s'est gaspillée presque sans fruit pour l'art. Son nom a survécu; plusieurs tableaux de lui survivront. Vous pouvez remarquer, dans quelques églises de Paris et surtout au musée de Versailles, la grande fraîcheur de ses carnations, la légèreté de sa touche, la noblesse un peu théâtrale de son style. Les critiques d'art de l'époque disaient qu'il avait le coloris *onctueux*, et que sur ce point il était comparable à Rubens. On a cassé le jugement, mais pourtant Jean-Baptiste Vanloo a été le plus grand coloriste, peut-être même le plus grand peintre de son temps après Watteau et avant Carle Vanloo. J'ai sous les yeux un des jolis tableaux de Jean-Baptiste. Il représente une femme à sa toilette, quelque marquise de la régence; peut-être est-ce un portrait pur et simple. Cette femme n'est pas seule, il y a près d'elle sa soubrette qui lui met des perles dans les cheveux. Les deux airs de

tête sont parfaits; finesse, grace, légèreté, tout s'y trouve; le regard charmé va de la maîtresse à la soubrette, car elles sont jolies toutes les deux. Les mains sont très heureusement touchées, les accessoires sont très riches; il y a un bouquet dans la main de la maîtresse, qui vous donnerait envie de le respirer, si on ne craignait en même temps de trop approcher ses lèvres de cette belle main. La charmante et délicieuse coquette! comme elle se mire avec la nonchalance du cygne! comme elle se garde bien de faire un mouvement, si léger qu'il soit, dans la peur que Jeannette ne manque sa coiffure! La couleur de ce tableau est vraiment *onctueuse*.

Entre autres portraits remarquables, il faut noter ceux de la marquise de Prie, de la duchesse de Sabran, de la jeune Marie Leczinska, qui sont d'une grande vérité. Collé rapporte que, la marquise de Prie se trouvant seule avec Jean-Baptiste Vanloo pendant qu'il la peignait, elle lui dit, soit pour jouir de son embarras, soit pour tout autre motif : — Qu'est-ce que vous diriez si je vous embrassais, Vanloo? — Nous ne savons ce que répondit le peintre, mais à coup sûr il n'en dit rien à Mme Vanloo.

C'était un homme excellent, naïf dans son orgueil et sa bonté. Il avait une belle physionomie, fière et douce, exprimant à la fois la noblesse et la bonhomie. C'était, disait-il, le seul bon portrait que son père eût laissé de lui-même. Sa mort attrista tous les peintres; plus d'un cœur reconnaissant eut une bonne œuvre à raconter. Il faisait le bien comme d'autres font le mal, en se cachant. Un seul exemple : il apprend qu'un pauvre peintre n'a, pour nourrir sa famille, que les larmes de la misère; il va le trouver. « Mon cher ami, j'ai un tableau à faire, je n'ai pas d'atelier; voulez-vous que je travaille dans le vôtre? — Il me semble que je vous ai vu déjà, dit le pauvre artiste. — Non pas, dit Jean-Baptiste, j'arrive de province, où je barbouillais des tableaux d'église. » Là-dessus Vanloo se met à l'œuvre. Le sixième jour, il avait, à la grande surprise du maître de l'atelier, achevé un magnifique *Enlèvement de Déjanire*. « Savez-vous, lui dit le peintre, que vous avez un fier talent? — Vous trouvez? répondit Jean-Baptiste; je suis si peu de votre avis, que je ne veux pas achever cela; je vous l'abandonne pour votre hospitalité. Retouchez-y, peut-être en ferez-vous quelque chose de bon. Adieu. » Notre peintre rentre à l'hôtel de Carignan où il demeurait alors, il va trouver le prince. « Vous qui êtes un si haut et si puissant protecteur des arts et des artistes, vous feriez une bonne œuvre en allant chez un jeune peintre du voisinage qui expose en ce moment dans son atelier une esquisse

hardiment touchée. Cette esquisse tiendrait bien sa place parmi vos meilleurs tableaux. Il vous dira que cette toile n'est pas de lui; n'en croyez rien et laissez-le dire. — Combien cela vaut-il? demanda le prince. — Vingt-cinq louis. » Le prince ne perdit pas de temps, il eut le tableau, et le pauvre peintre eut vingt-cinq louis. Très-bien, Jean-Baptiste, il vous sera tenu compte de cette œuvre-là. Certes, si, comme vous l'espériez en mourant, on fait aussi des portraits là-haut, Dieu ne vous oubliera point.

IV.

André Charles ou Carle Vanloo, second fils de Louis Vanloo, naquit à Nice en 1705; il avait un an lorsque le maréchal de Berwick vint assiéger cette ville. Dès les premières heures du bombardement, sa pauvre mère éperdue le détache de son sein, le couche dans son berceau, le fait descendre ainsi dans la cave, et se met en prière. Quelques minutes après, une bombe frappe la maison, traverse les plafonds, descend dans la cave et emporte en éclatant jusqu'aux moindres vestiges du berceau. Mais Carle Vanloo n'était plus dans le berceau, par un miracle à coup sûr : le bon Jean-Baptiste Vanloo, qui aimait déjà son frère, l'avait pris dans ses bras pour l'empêcher de pleurer; il l'avait emporté sous la voûte d'une cave voisine. C'est là ce qui advint de plus saillant à Carle Vanloo dans son enfance. Son père, au lit de mort, le confia à Jean-Baptiste en lui disant : « Sois son maître, fais qu'il devienne un Vanloo. » Le vœu du testateur fut exaucé, Jean-Baptiste fut pour Carle ce qu'il fut pour ses enfans, c'est-à-dire un maître patient, un ami généreux. Ce fut à Rome, dans l'atelier de Benetto Luti, que Carle prit ses premières leçons. Dès que Jean-Baptiste lui vit tenir son crayon, il s'écria : « C'est bien, celui-là est encore de la famille. » En effet, Carle prouva de bonne heure qu'il avait la main d'un peintre prédestiné. Le statuaire Legros, voyant avec quel merveilleux sans-façon il jetait une ligne heureuse, rechercha la gloire d'être aussi son maître : il lui donna des leçons de sculpture. Le jeune homme, enthousiaste des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, voulut être tout à la fois un peintre et un sculpteur; il prit le ciseau avec une noble ardeur; Legros parla bientôt de son talent, mais Legros mourut. Carle revint à son frère; il jeta le ciseau et reprit le crayon; ce ne fut pas sans douleur et sans regret. Carle avait à peine quinze ans : déjà il travaillait aux accessoires et aux paysages des tableaux de Jean-Baptiste; mais dès ce

temps-là les passions de la première jeunesse le détournèrent un peu de l'atelier. Malgré les remontrances de son frère, il dépensait les plus belles heures de la journée avec les comédiens et les comédiennes, qui l'accueillaient en enfant gâté pourvu qu'il crayonnât leur portrait. De ces portraits-là, Carle en faisait jusqu'à dix par jour. Jean-Baptiste, partant pour Paris, parvint non sans peine à l'emmener avec toute sa famille. Carle n'obéit qu'en se promettant bien de retourner au plus tôt à Rome. A son arrivée à Paris, il alla à Fontainebleau restaurer les peintures du Primatice. A peine de retour, il s'abandonna plus que jamais à ses jeunes et vertes passions; son frère, devenu calme et grave, lutta vainement pour le retenir dans le bon chemin : « Ce diable de garçon finira mal, disait Jean-Baptiste; il semble qu'il ait toujours dans le cœur la bombe qui a éclaté sur son berceau. » Carle, ennuyé des remontrances de Jean-Baptiste, quitta un beau jour l'hôtel de Carignan pour n'y plus revenir. Où alla-t-il? Droit à l'Opéra, où il devint en peu de temps le décorateur le plus recherché. « C'est indigne de votre talent, lui dit Boucher. — Le talent est une belle chose, répond Carle Vanloo, mais j'aime mieux encore l'argent, le plaisir, le jeu, les femmes; » et, disant cela, il entraîne Boucher dans les mêmes erreurs. L'Opéra n'y perdit pas; ils prodiguèrent bien des roses et bien des cupidons sur les ciels, les forêts et les jardins de pacotille. On parla beaucoup des ingénieuses magnificences de leurs fougueux pinceaux; on parla beaucoup aussi de leurs aventures avec les *espaliers* (figurantes ou choristes); mais ces aventures sont plutôt une page de la vie de Boucher.

En 1727, Carle Vanloo partit pour Rome avec Boucher et deux des fils de Jean-Baptiste, Louis-Michel et François Vanloo. Cette fois le noble amour de l'art avait pris le dessus sur les folles passions. Presqu'à son arrivée, Carle remporta le prix de dessin à l'académie de Saint-Luc. Le sujet était le festin de Balthazar. Carle avait dessiné, à la sanguine, sur du papier blanc; une estompe moelleuse y avait imprimé des masses vigoureuses et légères en fixant un contour plein de finesse. Le pape le créa chevalier, mais Carle se souciait bien d'être chevalier du pape; ce qu'il voulait, ce qu'il attendait, c'était la pension de l'Académie de peinture de France. Grace au cardinal de Polignac, il l'obtint. Se voyant en si bonne odeur de sainteté, il entreprit plusieurs tableaux religieux, une *sainte Marthe* et un *saint François* pour les cordeliers de Tarascon, le *Mariage de la Vierge* pour le pape. Il peignit en même temps le remarquable plafond de l'église Saint-Isidore. Le bruit de son talent se répandit vite comme le bruit d'une

merveille, au point que l'Angleterre lui demanda un tableau. Que faire pour l'Angleterre, pour ce pays sans soleil et sans passion, pour cette terre presque déshéritée de la peinture et de la musique? Carle Vanloo envoya à l'Angleterre une *Femme orientale à sa toilette.* Par la richesse du coloris et des accessoires, par la souriante volupté, par le charme attrayant que ce tableau répandait, comme une rose répand ses parfums, c'était une épigramme contre les Anglaises, épigramme capable de faire voyager tous les gentlemen oisifs. Par un caprice d'artiste, ou peut-être pour donner encore plus d'*expression* à son *Orientale*, Carle Vanloo lui mit un bracelet à la cuisse. Ce bracelet fit un grand bruit dans les trois royaumes et sur tout le continent; les Anglaises se récrièrent, certaines marquises françaises agitèrent sérieusement la question de savoir si elles ne porteraient pas des bracelets à l'orientale; on était en 1730.

Carle Vanloo, voulant jouir de son triomphe à Paris, quitta Rome avec ses deux neveux par la route de Turin. Michel et François avaient dignement poursuivi l'œuvre de leur père, Jean-Baptiste Vanloo. François surtout revenait en France avec un vrai talent, mais il mourut en chemin. Nos trois peintres étaient dans un équipage de grand seigneur traîné par des chevaux jeunes et ardens. François voulut conduire les chevaux un peu avant d'arriver à Turin. Le cheval qu'il venait d'enfourcher bondit et se cabre; François ne peut maîtriser le cheval, il tombe violemment; un de ses pieds est pris dans l'étrier; il appelle par des cris douloureux. Son frère et son oncle tentent vainement de le secourir; les chevaux, qui ont eu peur, ont pris le mors aux dents. Le pauvre François est déchiré par les pierres et les buissons; sa tête touche presqu'à la roue du carrosse, ses beaux cheveux balaient l'ornière; si son pied échappe, il est roué! Carle jette des cris de désolation, la douleur de Michel est silencieuse, il est pâle et muet, il voit le danger dans un morne effroi. Tous les deux ils regardent le pauvre François, qui ne jette plus qu'un sourd gémissement; ils regardent les chevaux, qui vont toujours comme le vent; ils se regardent eux-mêmes avec des yeux égarés. Enfin les chevaux s'arrêtent devant une maison, mais il est trop tard. François est relevé mourant, il raconte toutes ses infernales angoisses, il tend une main sanglante à ses désolés compagnons de voyage en leur disant ces tristes paroles : « Je n'ai plus de lèvres pour vous embrasser. » Carle et Michel le soulèvent et l'embrassent en sanglotant; ils espèrent le sauver, mais bientôt le pauvre peintre meurt dans les souffrances les plus aiguës.

Carle Vanloo fut retenu à Turin par le roi de Sardaigne pour décorer ses palais et ses églises. A Turin, ses œuvres les plus remarquées furent ses onze tableaux inspirés de *la Jérusalem Délivrée*, et sa *Diane au retour de la chasse*. Pour les tableaux de *la Jérusalem Délivrée*, il fut digne du Tasse par la couleur et la fantaisie, Boileau dirait par le clinquant. Autre temps, autre critique. Quant à sa *Diane au retour de la chasse*, elle est d'une si grande fraîcheur, que les voyageurs passant à Turin se détournaient en grand nombre pour la voir à Stupinigi, palais de plaisance du roi de Sardaigne. Son séjour à Turin fut heureux à divers titres; il y trouva, dit un de ses biographes, la fortune et l'amour, la fortune sous les traits du roi de Sardaigne, l'amour sous les traits de la belle Christine Somis, la *Philomèle de l'Italie*. C'était mieux que Philomèle, c'était une belle fille qui chantait comme un ange; en outre elle était pleine d'esprit et de grace. Carle Vanloo, l'ayant vue et entendue, demanda à faire son portrait. Lui qui faisait un portrait en pied dans l'espace d'un jour, il fut cinq semaines à celui de Christine, et encore n'en était-il pas content, car il ne pouvait reproduire l'enchantement que répandait la voix de la jeune fille. Un jour que son divin modèle posait pour la dernière fois, le dépit, l'amour peut-être, l'emporte et l'égare; il détruit d'un coup de pinceau l'œuvre long-temps caressée, il se jette aux genoux de Christine, lui dit que ce n'est pas là le portrait qu'il veut avoir d'elle. J'ai recueilli de je ne sais quel poète ces mauvais vers qui expliquent la pensée de Carle Vanloo :

Que ne puis-je à ton air, ô charmante Christine!
Disait Vanloo, joignant ta voix divine,
Sur la toile animer ton gosier enchanteur!
Mais l'art résiste à mon envie;
Avec ta voix, tes graces, ta douceur,
L'amour grava ton portrait dans mon cœur,
Et je veux que l'hymen m'en fasse une copie.

Carle Vanloo parlait sérieusement; avant de recommencer un autre portrait, il épousa la belle Christine, qui fut sa joie la plus douce. Il partit avec elle pour Paris, où il débarqua avec éclat. Il fit sonner très haut les écus du roi de Sardaigne, prit un grand appartement, le meubla avec mille recherches et mille caprices, ouvrit son salon à tous les représentans des arts. Comme il avait beaucoup d'entrain, comme sa femme osait chanter la première en France la musique italienne, il y eut bientôt foule chez lui; les derniers venus se tenaient dans l'escalier. Sa renommée dépassa alors son talent de mille cou-

dées. On ne parla plus de Carle que comme du premier peintre vivant. Pour lui, qui ne savait ni lire ni écrire, la critique se mit en émoi; les plus malveillans le comparèrent à un mauvais peintre qui s'appelle Rubens; les moins apologistes déclarèrent qu'il avait plutôt trouvé une belle ligne que le divin Raphaël. Carle Vanloo, en homme raisonnable, n'écoutait ni les uns ni les autres, sous prétexte qu'il n'avait pas de temps à perdre. Il croyait, comme beaucoup de bons esprits, qu'une belle figure vaut mieux qu'une belle théorie. L'Académie le rechercha et l'appela à elle pour un *Apollon écorchant le satyre Marsyas*, qu'il fit en se jouant de lui-même et de l'Académie.

S'il n'écoutait pas la critique des gazetiers, il écoutait les conseils de ses élèves. Diderot raconte qu'il payait quelquefois la sincérité de ceux-ci d'un coup de pied ou d'un soufflet; « mais, le moment d'après, et l'incartade de l'artiste et le défaut de l'ouvrage étaient réparés. » Tout le monde lui faisait fête, les grands seigneurs et les grandes dames, les hommes et les femmes d'esprit : Diderot l'appelait sa bête de génie, Mme Geoffrin l'appelait son Titien. Il a peint pour elle des tableaux de chevalet d'un grand prix comme *un Concert d'instrumens*, *une Conversation espagnole*, *une Lecture dans le monde*. Le second de ces tableaux eut un grand succès. Mme Geoffrin présidait alors au travail du peintre; selon Grimm, « c'étaient tous les jours des scènes à mourir de rire. Rarement d'accord sur les idées et sur la manière de les exécuter, on se brouillait, on se raccommodait, on riait, on pleurait, on se disait des injures, des douceurs, et c'est au milieu de toutes ces vicissitudes que le tableau s'avançait et s'achevait. » Il peignit la reine à diverses reprises; Mme de Pompadour elle-même, qui était plus que la reine, daigna poser vingt fois devant lui. Cependant elle finit par se lasser. Un jour qu'il venait encore pour la peindre : — Ma foi, Vanloo, lui dit-elle un peu ennuyée, je ne veux plus poser. — Comme il vous plaira, madame la marquise, répond Vanloo; seulement permettez-moi de venir comme si vous posiez pour tout de bon. Je vous peindrai telle que je vous verrai. Par exemple vous allez prendre du thé, voilà une très bonne séance. — De là nous vient ce joli portrait, *Madame de Pompadour prenant du thé*.

Carle Vanloo était aimé à ce point qu'un jour, après une maladie qui avait paru mortelle, tous les spectateurs de l'Opéra, le voyant entrer dans une loge, se levèrent et applaudirent. Un autre trait qui ne lui est pas moins honorable est un mot de Mlle Clairon. Une princesse étrangère offrit à la tragédienne, par admiration pour son

talent deux beaux chevaux, un diamant ou un collier de perles, le tout d'un très grand prix. Comme Mlle Clairon semblait indécise, la princesse lui dit : « Voyons, que voulez-vous? — Mon portrait par Vanloo, » répondit-elle.

Carle mourut pauvre, accablé de dignités, le 15 juillet 1765, d'un coup de sang et non, comme l'assure Diderot, par la faute des Graces maussades, qu'il a peintes sur ses derniers jours. L'année même de sa mort, il exposa douze tableaux, entre autres les *Graces*, une *Suzanne*, une allégorie et sept sujets de la vie de saint Grégoire. Comme je n'ai pas vu ces tableaux, je laisse parler Diderot. Voici ce qu'il dit des Graces : « Depuis qu'elles sortirent nues de la tête du vieux poète jusqu'à Apelle, si quelque peintre les a vues, je vous jure que ce n'est pas Vanloo. Parce que ces figures se tiennent, le peintre a cru qu'elles étaient groupées. La scène est dans un paysage, un nuage descend du ciel, le site est jonché de quelques fleurs. Que font-elles là? L'une tient une branche de myrte, l'autre une rose, la plus jeune craint les vapeurs et tient un flacon. Elles ne savent pas ce qu'elles font, elles se montrent. Ce n'est pas ainsi que le poète les a vues. C'était au printemps; il faisait beau clair de lune, la verdure printanière couvrait les montagnes, les ruisseaux murmuraient en répandant leurs eaux argentées. L'éclat de l'astre de la nuit ondulait à leur surface, le lieu était solitaire et tranquille; c'était sur l'herbe molle de la prairie, au voisinage d'une forêt, qu'elles chantaient et qu'elles dansaient. Je les vois, je les entends. Qu'elles sont belles et que doux sont leurs chants! C'est le vieux Pan qui joue de la flûte; les deux faunes qui sont à ses côtés ont dressé leurs oreilles pointues, les nymphes des bois se sont approchées, les nymphes des eaux ont élevé leurs têtes sur les roseaux frémissans. »

Ce tableau de Diderot est d'un joli caractère, ses Graces font oublier à bon droit celles de Vanloo. Qu'ai-je fait? Rappeler les *Graces* en 1842! Passons vite à la *Suzanne*; mais on ne peut pas toujours reproduire Diderot, sa façon de parler vive et spirituelle n'est pas tout-à-fait le langage des *Graces*. Je ne citerai plus qu'une page sur l'allégorie de Vanloo, *les Arts supplians*.

« Les Arts désolés s'adressent au Destin pour obtenir la conservation de Mme de Pompadour, qui les protégeait en effet. Elle aimait Carle Vanloo; elle a été la bienfaitrice de Cochin. Le graveur Gai avait son touret chez elle. Trop heureuse la nation si elle se fût bornée à délasser le souverain, et à ordonner aux artistes des tableaux et des statues! On voit à la partie inférieure et droite de la

toile la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Musique et les Beaux-Arts, caractérisés chacun par leurs vêtemens, leurs têtes et leurs attributs, presque tous à genoux, et les bras levés vers la partie supérieure et gauche où le peintre a placé le Destin et les trois Parques. Le Destin est appuyé sur le Monde. Le livre fatal est à sa gauche, et à sa droite l'urne où il tire la chance des humains. Une des Parques tient la quenouille, une autre file, la troisième va couper le fil de la vie chère aux arts; mais le Destin lui arrête la main.... Cela est beau, très beau... C'est le morceau qu'un artiste emporterait du salon par préférence; mais nous en aimerions un autre, vous et moi, parce que le sujet est froid, et qu'il n'y a rien là qui s'adresse fortement à l'ame. Cochin, prenez l'allégorie de Vanloo, j'y consens, mais laissez-moi *la Pleureuse* de Greuze. Tandis que vous resterez extasié sur la science de l'artiste et sur les effets de l'art, moi je parlerai à ma petite affligée, je la consolerai, je baiserai ses mains, j'essuierai ses larmes, et, quand je l'aurai quittée, je méditerai quelques vers bien doux sur la perte de son oiseau. *Les Supplians* de Vanloo n'obtinrent rien du Destin, plus favorable à la France qu'aux arts. Mme de Pompadour mourut au moment où on la croyait hors de tout péril. Eh bien! qu'est-il resté de cette femme, qui nous a épuisés d'hommes et d'argent, laissés sans honneur et sans énergie, et qui a bouleversé le système politique de l'Europe? Le traité de Versailles, qui durera ce qu'il pourra, l'*Amour* de Bouchardon, qu'on admirera à jamais, quelques pierres gravées de Gai, qui étonneront les antiquaires à venir, un bon petit tableau de Vanloo, qu'on regardera quelquefois, et une pincée de cendres. »

Selon Diderot, Carle Vanloo était né peintre comme on naît apôtre, mais par malheur, à ses yeux la peinture était plutôt un métier qu'un art. Pourtant il faut reconnaître en lui un artiste; il a eu même, comme quelques peintres du second ordre, ses élans de génie. Il lui est arrivé de rejeter le souvenir des grands maîtres, de s'abandonner à son inspiration et de créer une figure digne des grands maîtres. Le plus souvent son œuvre n'était que le souvenir confus de plusieurs écoles; tantôt il prenait le coloris et la touche du Guide, tantôt la manière du Corrège; dans ses paysages, c'était Salvator Rosa; dans ses animaux, c'était Sneyder ou Desportes; mais de ces maîtres à Vanloo il y avait loin comme d'un chef-d'œuvre à une copie. Cependant, s'il voyait la nature par tous ces yeux étrangers, il la voyait aussi çà et là par ses yeux à lui. De ces échappées, pour ainsi dire, nous viennent ses bons tableaux. Par son style presque naturel,

il corrigea l'école française, que Coypel, De Troy et Watteau avaient livrée à un goût théâtral, maniéré et précieux. Quoique fuyant et mou, son dessin était agréable; son pinceau était moelleux; il variait avec beaucoup de talent le style du crayon et du pinceau; il passait sans effort de l'effet énergique et sévère au ton argentin et suave. Sa couleur, quoiqu'un peu rouge et blanche, a du charme et de l'attrait; mais, en visant à l'"éclat, il touche souvent au clinquant. Ses airs de tête sont aimables, trop peu variés; c'est toujours la même figure comme dans l'œuvre de Watteau, avec moins d'esprit. L'expression manque souvent; c'est plutôt de la noblesse que du caractère, plutôt de la grace que de la beauté. Après l'avoir mis en parallèle avec Rubens, on n'a pas craint de le comparer à Raphaël pour le dessin, au Corrège pour le pinceau, au Titien pour la couleur. Après ces éloges sacriléges, on l'a dénigré outre mesure; ses tableaux n'étaient plus que de *la pelure d'oignon*, et autres métaphores d'atelier. Maintenant que la critique moderne a répandu une grande lumière sur l'art français, tout le monde voit Vanloo sans prisme, tel qu'il fut : un peintre très habile, arrivant presque au génie par hasard, comme d'autres y arrivent naturellement. Sa facilité était merveilleuse et déplorable; parfois il se prenait de belle colère contre lui-même; il détruisait d'un coup de pied ou d'un coup de pinceau l'œuvre de plusieurs semaines. Au salon de 1763, on lui dit que ses *Graces enchaînées par l'Amour* étaient des Graces enchaînantes du Palais-Royal; il supprima ce joli tableau, au grand regret de plusieurs artistes. C'était un travailleur formidable et robuste. On était toujours sûr de le rencontrer dans son atelier; il peignait douze heures durant, toujours debout. Quoique élevé dans le midi, il n'aimait pas le feu et ne se plaignait jamais du froid. Il parlait de son art comme un ignorant, dans un jargon très pittoresque. C'était un vrai Flamand pour l'esprit; bête à faire peur, disait Mme de Pompadour; brute, disait tout simplement Diderot; cependant Vanloo avait des saillies heureuses. Mais il est reconnu que de tout temps les beaux parleurs ne furent bons à rien; ils ont toujours de l'esprit au bout des lèvres; voyez-les à l'œuvre : la plume ou le pinceau leur tombe des mains. Pauvres prédicateurs! ils ont prêché le bien, mais ils n'ont plus la force de le faire, et il s'est trouvé par hasard quelqu'un qui, durant leur sermon, a fait une bonne œuvre sans savoir ce qu'il faisait. Le bel-esprit est souvent en guerre avec les plus nobles et les plus saintes ardeurs; on n'a pas cet esprit-là sans qu'il en coûte beaucoup; plus d'une saillie brillante n'est éclose que sur les

ruines du cœur. Il y a une chose qui vaut mieux que le bel-esprit dans les arts, c'est la rêverie, l'inspiration, la poésie, fleur divine, plus rare mille fois, qui croît naturellement dans quelques ames simples et pures. Diderot pouvait en parler : « Méfiez-vous, dit-il, de ces gens qui ont leurs poches pleines d'esprit et qui le sèment à tout propos; *ils n'ont pas le démon.* » Le génie est souvent muet; il écoute la nature ou s'écoute lui-même; ne le condamnez pas sur son silence et son air bête. Les petits oiseaux gazouillent, le pinson et le serin babillent du matin au soir; dès que le jour tombe, ils s'endorment; la nuit venue, l'oiseau solitaire commence son chant triste et prophétique; l'oiseau de nuit qui chante, c'est le génie qui veille.

Mais j'allais oublier une œuvre de Carle Vanloo, son œuvre la plus belle et la plus caressée, un divin portrait qui est allé dans l'immortelle galerie du ciel : Mlle Caroline Vanloo. Vous vous rappelez ces vers de Carle à Christine :

> Le dieu d'amour grava ton portrait dans mon cœur,
> Et je veux que l'hymen m'en fasse une copie.

Mme Vanloo eut une fille et deux fils; la fille fut le digne portrait de sa mère, plus belle, plus gracieuse, plus adorable encore, pâle sous ses longs cheveux noirs, laissant tomber de ses yeux bleus comme le ciel d'Italie un regard angélique et charmant, vous parlant avec une voix qui allait au cœur, une voix faite pour chanter plutôt que pour parler. « O Raphaël! Raphaël! » s'écriait Vanloo en contemplant sa fille. Quand le peintre avait fini de la regarder, c'était le tour du père. Raphaël est un grand maître, mais Dieu est un plus grand maître encore; Carle Vanloo regrettait de n'avoir pas eu plus tôt un pareil chef-d'œuvre sous les yeux. Caroline Vanloo avait dans sa belle figure je ne sais quoi d'éclatant, ce rayon du ciel qui est un présage de mort. En la voyant, on s'attristait comme à la vue de ces blanches visions de la jeunesse qui nous couvrent de leurs ombres fatales. C'était moins une femme qu'un ange. Une rêverie nuageuse avait de bonne heure enveloppé son ame; elle parlait peu, passait toute sa journée à lire ou à rêver, n'avait nul souci des plaisirs de ce monde: au bal, elle ne dansait pas, elle n'accordait à la fête que son ravissant sourire; on peut dire que son ame seule aimait la vie, son corps était un tabernacle de marbre. Les livres la perdront, disait sans cesse le bon Vanloo, qui n'avait jamais su lire et qui ne voyait pas sans effroi des milliers de lignes noires courant les unes après les autres: c'étaient pour lui des signes cabalistiques.

Elle allait souvent lire ou rêver dans l'atelier, sous les yeux de son père, qui avait bien de la peine à lui arracher trois paroles. Il lui demandait conseil sur ses têtes de saintes ou de déesses païennes, elle ne répondait pas, mais son père l'avait vue. « Bien, très bien, ma fille, ne m'en dis pas davantage. »

Un matin, plus pâle et plus rêveuse que de coutume, elle descend à l'atelier; n'y voyant pas Carle Vanloo, elle va s'asseoir sur son fauteuil, devant une toile à peine barbouillée de quelques coups de pinceau; elle prend un crayon et se met à dessiner. Son père, qui la suivait, entre en silence dans l'atelier; frappé de l'air inspiré de sa fille, il s'avance derrière un grand tableau tout en murmurant: « Voilà bien les Vanloo, ils savent dessiner avant d'avoir appris. »

Au bout de quelques minutes, Caroline Vanloo dépose son crayon, tout en contemplant la figure qu'elle vient de tracer. Carle Vanloo va vers elle; apercevant tout à coup son père sans l'avoir entendu venir, elle pousse un cri :

— Tu m'as fait peur, lui dit-elle en lui tendant la main.

A cet instant, le pauvre père pâlit, il a vu la figure dessinée par sa fille; cette figure, c'est la Mort. Voilà bien le linceul qui laisse entrevoir le sein lugubre de la seule femme sans mamelles, voilà bien les pieds qui font le tour du monde en creusant une fosse à chaque pas, voilà bien la faulx terrible de l'éternelle moisson! Ce qui surtout effraie Vanloo, c'est la tête de cette funèbre création; Caroline Vanloo, sans le savoir peut-être, a donné ses traits angéliques à la Mort; ces traits sont à peine indiqués; tout autre que Vanloo ne reconnaîtrait pas là Caroline, mais Vanloo! Vanloo le peintre! Vanloo le père!

— Enfant, dit-il en cachant ses larmes par un éclat de rire forcé, ce n'est jamais par-là que l'on commence; lève-toi, je vais te donner une leçon.

Caroline se lève en silence. Carle Vanloo s'assied, efface d'une main agitée le dessin de sa fille, moins les traits de la figure, prend la sanguine, et se hâte de faire une métamorphose. Déjà la tête s'anime d'un joli sourire, voilà des cheveux bouclés qui flottent au vent printanier; un gracieux contour passe sur les épaules, des ailes légères y sont attachées; ce n'est plus la Mort, c'est l'Amour.

Le peintre, sans désemparer, jette quelques accessoires, un carquois et des fleurs, des colombes qui se béquettent, en un mot tout l'attirail mythologique. Caroline, qui regarde par-dessus l'épaule de son père, suit son crayon avec un sourire doux et amer à la fois.

Quand Carle Vanloo eut fini, fini de dévorer ses larmes, il se tourna vers sa fille :

— N'est-ce pas cela? lui demanda-t-il en lui baisant la main.

— Non, répondit-elle en penchant la tête avec mélancolie.

Son père, la trouvant plus pâle, la prit sur son cœur et l'emporta dans la chambre de Mme Vanloo. — La mort! la mort! s'écria la pauvre fille tout égarée en tendant les bras.

Dès cet instant, elle eut le délire. Je n'essaierai pas de peindre le désespoir de son père; il demeura près du lit de Caroline nuit et jour, priant Dieu pour la première fois de sa vie. Elle mourut à quelques jours de là « d'une maladie que les premiers médecins de Paris n'ont pu définir. » Ne pouvait-on pas appeler cela le mal de la vie? S'il faut en croire Carle Vanloo, les livres seuls ont tué sa fille; on ne sait pas quels livres.

Le pauvre peintre ne put retrouver le bonheur après ce coup terrible; un crêpe lugubre couvrit toujours sa fortune et sa gloire. Le dauphin, le rencontrant à la cour quelques années après ce malheur, lui demanda pourquoi il était si sombre : « Monseigneur, je porte le deuil de ma fille, » répondit-il en essuyant une larme. Il avait conservé dans son atelier, comme un triste souvenir, la toile où Caroline avait dessiné la Mort; en y regardant de très près, malgré l'image de l'Amour qui couvrait le dessin de sa fille, on devinait encore de funèbres contours. Mme Vanloo donna cette toile au comte de Caylus, qui avait raconté l'histoire de Caroline Vanloo dans une lettre au marquis de Lignerac.

V.

A la suite de Carle Vanloo, l'Hercule de toute cette famille, le seul connu des curieux et même des artistes, je placerai Michel et Amédée Vanloo, les deux fils survivans de Jean-Baptiste.

Louis-Michel Vanloo naquit à Toulon en 1707; il rejoignit son père à Rome avec son frère François et son oncle Carle. Il fit rapidement son chemin : il fut reçu de l'Académie avant son père, sur un tableau des plus fraîchement gracieux, *Apollon et Daphné*. Il commença sa fortune à Turin, au palais du roi de Sardaigne. De Turin, il alla à Aix, où les Vanloo avaient depuis long-temps droit de cité et pied-à-terre. Le roi d'Espagne, Philippe V, ayant demandé Rigaud pour son premier peintre, Rigaud donna sa procuration à Michel Vanloo; le roi d'Espagne, bientôt enchanté du fondé de pouvoirs, le nomma son premier peintre. Michel Vanloo devint presque riche; par malheur, il plaça tout son gain sur une amitié et sur un vaisseau : il aurait dû prévoir un naufrage. Le vaisseau, l'ami, la petite fortune,

tout fut englouti dans une mauvaise traversée. Michel avait un grand cœur; en apprenant ce désastre, il s'écria : « J'ai perdu un bon ami! » Ce beau mot peut compter dans ses œuvres.

A la mort de Philippe V, il revint en France, où il rétablit peu à peu sa fortune. Il fit surtout des portraits; quelques-uns, très remarquables, doivent compter dans l'histoire des arts : Louis XV en habits royaux, son oncle Carle Vanloo en costume d'atelier, le cardinal de Choiseul, Cochin, l'abbé de Breteuil, un petit anonyme en pied, habillé à l'ancienne mode d'Angleterre. Dans ce portrait, il y a d'heureuses réminiscences de Van-Dyck; les autres sont de l'école de Jean-Baptiste Vanloo. Son chef-d'œuvre est à Versailles; c'est plus qu'un portrait, c'est un tableau de famille où il s'est peint lui-même. On peut citer encore son *Concert espagnol*, très digne de remarque pour sa variété de figures charmantes, toutes vraies et achevées. Sa palette avait tour à tour trop de blanc, trop de rouge ou trop de gris; il ne pouvait attraper la finesse de couleur des femmes; il s'entendait mieux aux portraits d'hommes. Parmi ceux qu'il a manqués, je cite à regret Marivaux et Diderot. Son crayon était plus sûr que sa palette, tantôt vigoureux, tantôt suave, quoique toujours raisonnable.

Michel Vanloo mourut à soixante-quatre ans. On lui fit une oraison funèbre qui roula surtout sur sa grandeur d'ame. C'était, de l'aveu de Mairan, de Grimm et de Diderot, le plus honnête homme de son temps. Selon Grimm, « sans le connaître, on aimait à être assis à côté de lui sans autre raison que parce que l'honnête homme se repose délicieusement à côté de l'honnête homme. » Je pense que Grimm ne parlait pas pour lui. — Michel Vanloo avait la physionomie de son ame, et à ce propos Diderot, dans une parenthèse de deux pages, se met à faire de la morale, qui aboutit à ne point savoir si on est plus malheureux par le mal que par le bien. La meilleure oraison funèbre de Michel Vanloo, ce furent les larmes de toute sa famille, frère, sœur, tante, nièce, qu'il avait réunis autour de son cœur et de son talent. Il ne laissa que des bienfaits pour tout héritage : comment fût-il devenu riche? Outre sa sublime générosité, il faisait crédit de plus de cent mille livres au roi de France. Sa majesté finit par le payer, mais comment? En papiers Nouette, qui perdaient 70 pour 100 sur la place, et dont les intérêts furent réduits à 2 1/2. Michel Vanloo ne se plaignit pas. Tout ce qui était étranger à l'honneur, au sentiment, à l'amitié, n'a jamais effleuré son ame. Il plaignit sa majesté. « Ce pauvre roi, dit-il, est sans doute bien mal-

heureux, puisqu'il fait banqueroute à un pauvre peintre qui nourrit sa famille. » Michel Vanloo n'en réduisit pas pour cela l'ordinaire de sa famille à 2 1/2 du 100. Je vous demande pardon de vous parler si longuement d'un honnête homme; je dois être ennuyeux comme la vertu, mais je vous prierai de remarquer qu'un pareil homme au XVIII[e] siècle était presque un original.

Que vous dirai-je d'Amédée Vanloo? Il fut le Benjamin de Jean-Baptiste, étudia sous ses yeux, le suivit long-temps, devint peintre du roi de Prusse, passa les plus beaux jours de sa vie en Allemagne, et ne fut guère connu en France que par deux *Familles de Satyres.* Il revint mourir sans bruit dans sa patrie. C'était encore un Vanloo, mais sans force, ou plutôt ce n'était qu'une copie des Vanloo. Il fut le dernier de cette famille de francs artistes. Carle Vanloo eut des fils, mais ceux-là n'eurent pas d'assez bonnes dents pour mordre à la pomme amère de l'art. Le nom de Vanloo, après avoir jeté quelques lueurs franches et quelques rayons trompeurs, s'éteignit donc pour jamais sur la tombe d'Amédée Vanloo.

La critique, après avoir exalté les Vanloo, les a dédaigneusement rejetés dans l'oubli; les œuvres sont demeurées pour en appeler de ces jugemens aveugles. Tout en condamnant le clinquant et le sans-façon de la plupart de ces œuvres, il faut y reconnaître de brillantes inspirations. Après Le Poussin et Lesueur, les Vanloo n'apparaissent en France que comme des artistes de petite taille; mais, à côté de nos peintres du XVIII[e] siècle, Boucher à leur tête, les Vanloo reprennent je ne sais quel caractère de noblesse, sinon de grandeur. Grace à eux, l'art français conservait encore la palme. Ils ont été premiers peintres des rois de France, d'Espagne, de Sardaigne et de Prusse, en un mot les maîtres dans tous les pays des arts; on n'est pas si bien placé sans raison. La France leur doit d'avoir suivi à peu près le vrai sillon à l'heure où tant d'autres s'égaraient en mille détours trompeurs. J'ai pensé que leur franche et douce physionomie était digne d'être ranimée ici, qu'un autre jugement pouvait être rendu sur leurs œuvres. Puisque le bon Jacques Vanloo avait cru la France hospitalière, ne négligeons aucun des devoirs de l'hospitalité, accordons à leurs ombres un modeste mausolée où nous écrirons, après de justes éloges, cette simple ligne : La dure pauvreté pour les uns, l'amour de l'or pour les autres, ont trop souvent conduit leur main. Triste épitaphe qu'on pourrait inscrire sur la tombe de plus d'un artiste de notre temps!

A. Houssaye.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1842.

La session est ouverte. Au milieu de la consternation publique, le roi, surmontant par un noble effort son immense affliction, a pu faire connaître aux deux chambres, avec les sentimens qui déchiraient l'ame du père, la ferme et prévoyante pensée du monarque. Le discours de la couronne était simple et vrai comme les grandes douleurs.

Jamais la présence du roi n'avait excité, dans le sein de l'assemblée, plus d'enthousiasme et d'émotion. La France, par tous ses représentans, renouvelait solennellement le pacte de juillet avec la dynastie de son choix, et redisait à l'Europe que la bonne et la mauvaise fortune, les joies et les douleurs, le présent et l'avenir, tout était commun à la dynastie d'Orléans et à la France. Puissent ces loyales manifestations apporter quelque soulagement à l'ame contristée du père, comme elles ont sans doute justifié et raffermi les prévisions patriotiques du chef de l'état!

Ceux qui auraient encore le malheur de méconnaître les sentimens du pays, la volonté nationale, ont pu hier recevoir de la population de la capitale un salutaire et décisif enseignement. Paris assistait tout entier à la translation des restes mortels du prince royal, de la chapelle du palais de Neuilly à Notre-Dame. Quel concours de peuple! Qu'elles étaient imposantes, ces masses serrées sur ces lignes que l'œil ne pouvait suivre dans leur immense développement! Et cependant quel profond recueillement! Que ce silence était expressif et touchant! Qu'il y avait d'affection, de dévouement et de respect dans l'attitude et le regard de ce peuple! Non; ce n'était pas là une foule attirée par un spectacle insolite; c'était une grande et noble famille qui pleurait en confiant aux soins religieux des ministres de Dieu les dépouilles

de l'enfant qui était son orgueil et son espérance; c'était le deuil de la nation qui s'associait à des douleurs qu'on ose à peine deviner.

La chambre des pairs a promptement répondu aux paroles de la couronne. Il ne pouvait en effet y avoir lieu ni à doutes ni à débats. Il n'y a dans ce moment qu'une pensée à proclamer, l'adhésion à la monarchie de juillet; qu'une œuvre à accomplir, la loi de régence.

La chambre des députés est encore occupée de la vérification des pouvoirs. Elle n'a donné lieu jusqu'ici à aucune discussion digne d'être remarquée. Il faut espérer que la chambre ne prolongera pas trop des escarmouches parlementaires sans résultat et sans dignité. Comment ne pas sentir que des récriminations usées, que des luttes individuelles offrent un contraste trop pénible avec la douloureuse gravité des circonstances? Quand donc les hommes politiques apprendront-ils chez nous que, dans leur propre intérêt comme dans l'intérêt des opinions qu'ils défendent, mieux vaudrait se conformer à l'exemple, et suivre les directions des chefs naturels de chaque parti, que d'en faire chacun à sa tête en ne prenant conseil que de soi-même? Il y a là une sorte d'impatience personnelle qui rapetisse tout, qui compromet à chaque instant par ses boutades et ses imprudences les hommes réfléchis, réservés, qui n'ont pu prévenir ces écarts.

Au reste, il faut bien le reconnaître, nous vivons au milieu des saturnales de la médiocrité. Tous nos partis politiques sont en proie au même désordre. Les hommes subalternes se démènent et brouillent tout; les chefs en gémissent : ce n'est pas assez. Il leur faut plus de confiance en eux-mêmes et une plus haute conscience de leur propre valeur. Un juste orgueil, dans ce cas, n'est pas seulement légitime, il est un moyen nécessaire. La foule ne s'agite et ne fait ses fantaisies que lorsqu'elle sait que les chefs finissent par la suivre malgré eux, et qu'ils sont toujours prêts à couvrir tant bien que mal la retraite des hommes aventureux.

Ce désordre est plus funeste encore à l'opposition qu'au parti gouvernemental. Nous en avons dit, il y a long-temps, les raisons; nous ne les redirons pas aujourd'hui.

La chambre des députés aura bientôt à nommer un président. L'opposition paraît ne pas avoir d'incertitude à cet égard; elle réunit ses voix sur le chef de la gauche, sur l'honorable M. Barrot. Ce fait ne serait pas sans importance, s'il était l'expression d'un système, l'indice d'une grave résolution. On pourrait dire en effet que, si la gauche avait songé plutôt à un succès du moment qu'à ses principes, elle aurait cherché son candidat parmi les notabilités du centre gauche; qu'elle pouvait espérer, par ce choix, enlever aux centres quelques-uns de ces hommes incertains et flottans qui se flattent de concilier leurs antipathies avec leurs opinions, en se rangeant timidement sous un drapeau aux pâles couleurs; que la gauche, au contraire, a voulu déployer son étendard dans toute sa pureté et son éclat, qu'elle entend prouver par là que dorénavant elle aspirera au pouvoir directement, sans détours, décidée à refuser son concours à tout ministère qui ne se proclamerait pas

hautement un ministère de gauche. Ces déductions ne seraient pas fondées, s'il est vrai que la gauche réserve pour un second tour de scrutin ses voix à M. Dupin ou à M. de Salvandy.

Les conservateurs, de leur côté, pensent que cette dernière épreuve ne sera pas nécessaire.

A la veille de ce grand combat parlementaire, de ce combat qui sera peut-être le seul fait décisif de ce qu'on appelle la petite session, les conservateurs ont senti le besoin de se réunir et de se concerter. L'assemblée était nombreuse, bien que l'on varie beaucoup sur le nombre exact des membres présens. Il y a eu aussi des adhésions de membres absens. Des trois candidats qu'on présentait aux suffrages des conservateurs, M. Dupin, M. Sauzet, M. de Salvandy, une majorité fort nombreuse, dit-on, a choisi M. Sauzet, la minorité déclarant qu'elle se conformerait au vœu de la majorité. C'est là du moins un bon exemple de conduite parlementaire.

Nous ne voulons certes pas discuter le mérite relatif des candidats. Considéré au point de vue politique, le résultat de la réunion prouve seulement qu'aux yeux des conservateurs la situation est restée à peu près ce qu'elle était avant les élections, qu'il faut réunir les mêmes élémens, se résigner aux mêmes concessions, ménager les mêmes intérêts, et louvoyer sur une mer orageuse avec plus d'habileté que de hardiesse. Cela est vrai; toute faute pourrait être mortelle au parti.

Ajoutons que les circonstances sont de nature à donner au parti conservateur plus d'ensemble, plus de résolution et d'énergie; car si, dans la situation douloureuse et difficile où nous a placés le coup qui vient de nous frapper, l'opposition constitutionnelle est loyalement accourue autour du trône de juillet et a subordonné toute querelle politique à la question de dynastie, le parti légitimiste au contraire, loin de s'associer à ce mouvement national, a blessé plus d'un sentiment et inspiré de justes défiances. Cette attitude réveille, pour ainsi dire, la question de juillet, et fera sortir les conservateurs de cet état quelque peu somnolent où le succès et la sécurité placent presque toujours les majorités. La question dynastique sera toujours présente aux esprits; dans toutes les discussions, la moindre arrière-pensée paraîtra suspecte, et de ces loyales inquiétudes peut résulter plus d'union, plus d'harmonie, plus de vigueur. La question dynastique élargit le terrain parlementaire, au lieu de le rétrécir; elle appelle sous le même drapeau des hommes qui n'auraient jamais dû se séparer, et moins encore se combattre. Elle les place en présence d'ennemis communs, et peut leur faire sentir qu'il est déplorable et puéril pour le parti national de diviser ses forces, de les consumer en discordes intestines, lorsqu'il s'agit, avant tout, de consolider la révolution. Le roi nous l'a dit, et il n'est pas un ami de la monarchie constitutionnelle, de la monarchie de juillet, qui puisse, sans se donner à lui-même un cruel démenti, oublier un instant ces paroles solennelles : « Assurons aujourd'hui le repos et la sécurité de notre patrie. » Que si on pouvait de ces hautes considérations descendre à des considérations d'un ordre inférieur, et songer à

des intérêts individuels en présence des grands intérêts de la France et de la royauté, il serait facile de démontrer qu'une franche et sincère réunion sur le terrain dynastique est en même temps le parti le plus utile pour tout homme politique de quelque valeur. La France ne pardonnerait pas à ceux qui seraient assez mal avisés pour subordonner la question nationale à leurs vues personnelles, à leur ambition ou à leurs rancunes.

Aussi espérons-nous que l'adresse de la chambre des députés, que ce grand acte d'adhésion à la monarchie de juillet ne donnera pas lieu à de misérables débats. Quels que puissent être les griefs respectifs des partis constitutionnels, qui pourrait avoir le courage de les mêler à la grande affaire du jour? Disons plus : qui voudrait être assez maladroit pour les y mêler?

Certes si quelqu'un peut désirer secrètement qu'on viole ainsi toutes les convenances, et qu'on oublie la monarchie pour songer aux ministres, ce sont les ministres eux-mêmes. Pourrait-on en effet leur donner un terrain mieux choisi, une position plus forte? On a demandé s'ils prétendaient s'abriter derrière un cercueil. La question n'est pas bien posée; la question est de savoir si on leur laissera un abri temporaire, de peu de mois, un abri qu'un affreux malheur aurait, par la force même des choses, procuré à tout ministère, quel qu'il fût, ou si, en voulant, malgré le sentiment public, les attaquer derrière cet abri, les y forcer, on ne leur donnera pas des auxiliaires inattendus, et si on ne leur rendra pas facile une victoire qui, à une autre époque, aurait pu être disputée. Évidemment ce n'est pas le cabinet qui prendra, ce n'est pas lui qui peut prendre l'initiative du combat; mais attaqué, il a le droit de se défendre, de se défendre vigoureusement, en profitant de tous les moyens qu'on lui aura procurés. Si la trève est de sa nature temporaire et suspensive, le combat peut amener des résultats décisifs et durables, surtout dans une chambre nouvelle. On se sépare difficilement des hommes avec lesquels on a combattu et vaincu. Le ministère ne redoute pas la tribune; là est sa force. Celui contre qui les attaques sont particulièrement dirigées, c'est surtout à la tribune, on le sait bien, c'est sous le feu de l'ennemi qu'il grandit et qu'il peut vaincre. Un corps législatif à la façon impériale, une assemblée muette serait le tombeau politique de M. Guizot. Ainsi, encore une fois, la question est de savoir si l'opposition aidera ou non le ministère à consolider sa position dans la chambre.

Mais n'insistons pas sur ces considérations trop secondaires. C'est par des raisons d'un ordre supérieur, par des motifs nobles et dignes, que la trève sera maintenue entre les diverses portions de la chambre. Il y a long-temps que les chefs de l'opposition constitutionnelle ont senti que tout débat politique devait être ajourné, et que, si les adversaires de la monarchie de juillet osaient offrir le combat, ils devaient rencontrer devant eux comme une phalange serrée et impénétrable tout ce qui se trouve à la chambre entre M. Guizot et M. Barrot. Nous sommes convaincus que les chefs de l'opposition persévéreront dans ces résolutions, et nous en sommes à désirer que les attaques des partis extrêmes leur offrent l'occasion de porter aux conservateurs le secours

de leur puissante parole. Nous aimerions à voir reparaître ces grandes et brillantes journées du 11 octobre, lorsqu'après avoir entendu les défenseurs intrépides de nos institutions et de l'ordre public, les admirateurs de leur rare talent pouvaient s'écrier :

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse....

Hélas! il n'y a plus de fraternité; la noble famille est divisée, dispersée; laissons à l'histoire le soin de rechercher les causes de cette dispersion et d'en apprécier les effets.

On a beaucoup dit, ces jours derniers, que les hommes en seconde ligne refusaient de se conformer aux directions de leurs chefs, qu'ils repoussaient des conseils qui leur paraissaient inopportuns et timides. Si le fait est vrai, cette résistance n'a pas de quoi nous surprendre. Nous le disions, l'indiscipline des partis est la maladie du temps. Le cas arrivant, il faut croire que les chefs ne se laisseront pas entraîner malgré eux, et que, par une condescendance que nous ne voulons pas appeler d'un autre nom, ils n'autoriseront pas ces vaines témérités. Qu'ils laissent à eux-mêmes les hommes impatiens et excentriques : ces hommes apprendront, trop tard pour eux-mêmes, que l'esprit et la hardiesse ne suffisent pas pour faire un homme politique et sérieux. La chambre en offre des exemples remarquables.

Après le vote de l'adresse, le ministère présentera à la chambre des députés le projet de loi sur la régence. On dit qu'il ne renferme que cinq ou six articles, et qu'il est conforme aux principes qu'avait posés l'assemblée constituante. Nous ne voulons pas l'examiner avant d'en avoir le texte sous les yeux. Tout calculé, la chambre ne pourra guère en commencer la discussion avant le 15 d'août.

L'Europe entière a pris une part vive et sincère au deuil de la France. L'Espagne en particulier a témoigné une émotion qui honore nos voisins, et qui prouve que les erreurs de la politique n'ont point altéré les dispositions naturellement amicales et bienveillantes des deux peuples l'un pour l'autre. On assure que le gouvernement espagnol a montré, dans cette circonstance, le plus vif désir de faire tout ce qui pourrait contribuer au rétablissement des anciennes relations entre les deux pays. Si cette ouverture a réellement eu lieu, nous ne doutons pas de l'empressement qu'aura mis notre gouvernement à l'accueillir, et dès-lors on pourra voir cesser bientôt un refroidissement qui est également contraire aux intérêts des deux nations. L'Espagne ne saurait méconnaître que l'amitié de la France ne peut que lui être utile. Nous ne voulons empiéter ni sur son régime intérieur, ni sur ses lois, ni sur son commerce. Tout ce que nous demandons, c'est justice, égalité de traitement, rapports bienveillans; tout ce que nous désirons, c'est que l'Espagne puisse maintenir chez elle, sous l'égide de la monarchie constitutionnelle, l'ordre et la liberté. L'Espagne tranquille, forte, riche, prospère, c'est un gain pour la France au point de vue économique et au point de vue politique.

Ces vérités sont de la dernière évidence. Quiconque a essayé de les obscurcir voulait brouiller les deux pays dans un intérêt qui, certes, ne pouvait être un intérêt espagnol.

La diète suisse a pris de nouveau en considération la malheureuse et interminable affaire des couvens d'Argovie. D'après les dernières nouvelles, il paraît que la diète incline à laisser les choses telles qu'elles sont, et à faire sortir, comme on dit, l'affaire du *recès*. Ce résultat était en effet probable par les changemens intérieurs arrivés dans deux des cantons de la Suisse, Zurich et Genève. On sait que les députés à la diète ne peuvent d'ordinaire voter qu'en vertu et en conformité d'instructions spéciales sur le point en question. Les députations de Genève et de Zurich ont dû recevoir cette année des instructions autres que celles qu'elles avaient reçues les années précédentes. Elles ont dû se rapprocher des cantons libéraux, et s'éloigner davantage des cantons qu'on appelle *Sarniens*, et que nous appellerions ici de la droite. C'est le centre gauche qui s'est affaibli. Quoi qu'il en soit, dans la question particulière, il aurait été en effet très difficile de trouver une opinion intermédiaire qui pût être acceptée. L'extrême droite est en Suisse, comme partout ailleurs, opiniâtre et intraitable. Tout ou rien est sa devise. Et comme elle ne forme pas la majorité, ne pouvant pas tout empêcher, elle perd tout. Si la Suisse était un pays unitaire, il n'y aurait pas là un grand danger. La minorité subirait la loi de la majorité; il y aurait de vifs débats politiques, des tiraillemens plus ou moins douloureux, mais en définitive la loi serait commune à tous, le pays serait fortement constitué et fortement gouverné. Pays fédératif, les dissidens à la diète suisse ne sont pas de simples députés, mais des états; ils n'expriment pas des opinions, mais ils apportent des décisions formellement délibérées dans leurs cantons. La majorité de la diète n'impose pas ses arrêts à des individus qui ont plus ou moins vaguement réfléchi sur ces matières, mais à des corps politiques, à des gouvernemens qui ont les idées les plus exaltées de leur indépendance et qui avaient formellement pris un avis contraire sur ces questions. En présence de ces faits, il ne faut nullement s'étonner des embarras qu'éprouve la Suisse lorsqu'une grave question vient à surgir dans son sein. Ce sont les embarras, les difficultés de tous les gouvernemens fédératifs, et en particulier de ceux de ces gouvernemens où l'élément local l'emporte, par les traditions et la constitution politique du pays, sur l'élément national. Ce qui serait merveilleux, incroyable, c'est qu'un gouvernement de cette nature n'éprouvât pas d'embarras, qu'il n'eût pas de graves difficultés à surmonter. Lorsqu'on porte de loin ses regards sur un état fédératif, en se plaçant au point de vue de l'unité nationale, on est toujours tenté de croire que c'est là un édifice sans base, on s'attend à chaque instant à une grande catastrophe, à une irréparable ruine. Cependant l'édifice ne s'écroule pas; on le secoue rudement, et il résiste. Il a fallu les grandes péripéties de la révolution française et de l'empire pour que la confédération suisse se trouvât renversée, et qu'on fût obligé de la reconstruire à nouveau. C'est que tout n'est pas faiblesse et

désordre dans ces souverainetés multiples et locales; elles sont aussi un principe de vie, une cause d'énergie. Ce sont là des forces, des forces qui s'égarent souvent dans les temps ordinaires, mais qui se recueillent, qui se concentrent et s'exaltent lorsqu'un danger suprême paraît menacer la commune patrie. C'est alors que tous ces ruisseaux rentrent dans le même lit, et que la rivière peut couler imposante et majestueuse. Aussi l'histoire de ces confédérations est-elle admirable dans les jours d'efforts et de grandeur, lorsque toutes ces souverainetés locales, menacées dans ce qu'elles ont de plus cher, se forment en faisceau et réalisent pour un moment l'unité, une unité d'autant plus puissante qu'elle est spontanée et qu'elle retrouve à son service ces mêmes énergies indomptables, opiniâtres, qui repoussaient toute règle et tout frein; elle devient au contraire on ne peut plus fatigante lorsqu'elle raconte les petites et interminables querelles qui surgissent dans les temps ordinaires, lorsque la confédération ne redoute rien de l'étranger. Si on désire qu'une confédération demeure toujours faible, on n'a qu'à la laisser à elle-même. En l'oubliant, on la rend impuissante. Elle ne peut se fortifier et grandir que dans l'adversité.

Les chambres belges s'occupent activement de la convention commerciale signée à Paris le 16 juillet. Tout annonce que la convention sera sanctionnée. C'est là un heureux commencement d'une ère nouvelle dans nos rapports économiques avec la Belgique. Nous demandons au ministère de ne pas s'arrêter à ce premier fait. Quelque louable qu'il soit, il ne suffit pas pour assurer l'avenir de nos relations commerciales avec les peuples qui nous avoisinent. La convention qu'il vient de conclure avec la Belgique lui prouve qu'il est possible de mener à bonne fin des négociations de cette nature. Ne nous endormons pas sur les dangers dont sont constamment menacés les pays où la production a été artificiellement excitée par le système prohibitif. Profitons de l'exemple de l'Angleterre, et prévenons, si cela est possible, les malheurs dont elle se trouve frappée.

Un membre du parlement a réveillé dans la chambre des communes la vieille question des indemnités qu'on nous demande pour l'affaire de Portendic. La question a été examinée en France à plusieurs reprises, d'abord par le comité du contentieux attaché au département des affaires étrangères, ensuite par une commission nommée *ad hoc*. Nous ne connaissons pas le résultat du travail de la commission ni ses conclusions; mais nous savons que le cabinet n'a pas accepté l'expédient que le négociateur anglais lui proposait. Cependant les négociations ne paraissent pas interrompues, ce qui veut dire que l'Angleterre n'a pas renoncé à ses prétentions, et que le gouvernement français ne s'est pas refusé péremptoirement à tout examen ultérieur. En réalité, la question en est toujours au même point depuis six ans. Ce qu'il est juste de remarquer, c'est le langage digne et courtois de sir Robert Peel à l'endroit de la France. Ainsi qu'entre particuliers, il est de bon goût que la politesse continue lors même que l'intimité des relations a cessé.

La situation commerciale de l'Angleterre ne semble point s'être améliorée. La misère fait toujours de grands ravages, et les ouvriers, dans plus d'un endroit, sont agités et mécontens. A Ridgrove, les ouvriers bien intentionnés n'ont pu travailler que sous la protection d'un détachement de grenadiers. C'est surtout chez les ouvriers des mines que le mécontentement a éclaté et que la querelle du taux des salaires paraissait s'envenimer. Faisons des vœux pour que ces désordres aient une prompte fin; car, quelles que soient les forces morales et matérielles de l'Angleterre, ce n'est jamais sans danger que des habitudes de révolte et de violence se propagent dans des masses si formidables de population entièrement manufacturière, dans un pays de grande propriété. Les résultats du nouveau tarif ne tarderont pas à se montrer. L'expérience apprendra si réellement on avait le droit d'en attendre tous les effets que le cabinet s'en promettait, et l'expérience seule peut nous éclairer complètement sur des questions de cette nature. Lorsqu'on touche à un tarif, à un ensemble de faits si compliqués et si variés, il n'y a pas de sagacité humaine qui puisse prévoir d'une manière positive, certaine, toutes les conséquences que ces modifications peuvent entraîner. Il est un si grand nombre d'effets indirects, inattendus, qui viennent surprendre l'administrateur le plus habile, l'économiste le plus éclairé! L'industrie et la spéculation sont si ingénieuses pour profiter des moindres inadvertances, pour s'ouvrir des passages imprévus à travers les sinuosités d'une nouvelle loi de douanes! — Au reste, pour ce qui concerne la loi des céréales, l'année ayant été favorable aux agriculteurs, il est peu probable que le tarif mobile soit appliqué dans ses dernières limites. Il y a peu de jours, le droit d'importation était encore de 8 shell.

V. DE MARS.